00083892

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LONDRES

ET

LES ANGLAIS.

PAR J. L. FERRI DE ST.-CONSTANT.

Speak of me as I am. SHAKES. *Othello.*

Vol I

TOME PREMIER.

Vol I
83892

A PARIS,

CHEZ { FAIN Jeune, et Compagnie, Imprimeur-Éditeur, aux ci-devant Écoles de Droit, place du Panthéon.
COLNET, Libraire, rue du Bac, près celle de Lille.
DEMONGIE, Libraire, palais du Tribunat.
DEBRAY, Libraire, place du Muséum.

AN XII.

Fe 914.91
Fer/Lon
83892

00083892

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

L'OUVRAGE que nous offrons au public ne peut paraître dans des circonstances plus favorables ; c'est sur-tout au moment où la Grande-Bretagne provoque une invasion qu'on doit désirer de connaître quel est son état moral et politique ; mais, nous ne craignons pas de le dire, cet ouvrage donne des notions sur tant d'objets peu connus, il réunit tant de solidité, d'exactitude et d'intérêt, qu'en temps de paix, comme en temps de guerre, il est de nature à fixer l'attention du public.

Le premier volume présente d'abord la description de Londres, qui non-seulement est la capitale de l'empire, mais qui en forme la partie la plus intéressante,

et on peut même dire la plus considérable ; des anecdotes historiques, des observations relatives aux beaux-arts distinguent cette description de toutes celles qu'en ont donné d'autres voyageurs et les Anglais eux-mêmes. Elle est suivie du tableau des mœurs, des usages et du caractère des Anglais. Nous croyons que jamais ils n'ont été peints d'une manière aussi détaillée, aussi précise et aussi fidèle. L'auteur, pour prévenir tout reproche de partialité et d'injustice, confirme ses observations par l'autorité des Anglais mêmes, et emploie en quelque sorte pour les peindre leurs propres pinceaux. Il suit la même marche en traitant les autres sujets qu'il embrasse, et rien n'est plus propre à inspirer de la confiance, même aux esprits les plus prévenus. Ce qui distingue encore son ouvrage, c'est le grand nombre d'anecdotes caractéristiques dont il est se-

mé. Les anecdotes sont les pièces justificatives du moraliste ; elles prouvent la justesse de ses observations, et les rendent plus frappantes : elles ont aussi l'avantage de soutenir l'attention du lecteur, qui veut joindre l'amusement à l'instruction.

Dans le second volume, l'auteur traite de tout ce qui a rapport à l'éducation et à l'instruction publique. Ce qu'il dit sur cette matière, et particulièrement sur les universités, prouve que les institutions britanniques, les plus vantées, sont bien loin de la perfection qu'on leur suppose. Il donne ensuite le tableau de l'état actuel des lettres et des sciences, qu'il fait précéder d'observations critiques sur la langue anglaise. Cette partie de l'ouvrage contient les notices de tous les écrivains vivans qui ont quelque réputation dans leur patrie, et retrace le jugement qu'en ont porté les critiques les plus estimés. Un

des articles les plus intéressans de ce tableau, est celui qui offre les notices des femmes auteurs. Jamais, à aucune époque et dans aucun pays, il n'en exista un si grand nombre : ce phénomène remarquable suffirait pour prouver, s'il en était besoin, combien le beau sexe peut briller dans la carrière des lettres et des sciences, lorsqu'on ne le prive pas des moyens d'orner son esprit et de perfectionner sa raison.

On trouve dans le troisième volume le tableau des beaux-arts, et les notices des artistes dont les productions ont mérité l'estime des véritables connaisseurs. C'est une des parties que les voyageurs ont totalement négligées. Sans doute les Anglais sont bien loin d'égaler aucune des nations qui ont cultivé les beaux-arts; mais s'ils ont rarement assez de talent pour produire de bons ouvrages, ils ont de l'or pour les

acheter, comme objet de luxe; et l'Angleterre est peut-être aujourd'hui, après l'Italie, le pays le plus riche en tableaux et en statues. L'art des jardins, qui a tant de rapport avec les beaux-arts, est souvent cité comme celui qui fait le plus d'honneur au goût des Anglais; mais l'auteur prouve, d'après les Anglais mêmes, que cet art est encore très-imparfait chez eux, et qu'ils y ont mis plus de dépense que de goût et de génie. Il parle, dans le même volume, des arts utiles, des manufactures, du commerce, du système des finances, et des forces nationales : il offre, sur ces différens sujets, des considérations importantes, propres, non-seulement à donner une juste idée de l'état actuel de la Grande-Bretagne, mais encore à former des conjectures sur les événemens probables dont ce pays sera le théâtre.

Enfin, le quatrième volume traite de la

religion, de la police et des lois, de la constitution et de la politique. La Grande-Bretagne ne présente peut-être pas de spectacle plus curieux que cette grande variété de sectes qui naissent de la liberté, entretiennent l'esprit religieux, et ne troublent point la paix intérieure. La plupart des voyageurs indiquent à peine les principales : on trouve, dans cet ouvrage, des notions exactes et détaillées, non-seulement de ces mêmes sectes, mais de plusieurs autres, dont le nom n'est pas encore connu sur le continent. Plusieurs écrivains estimés ont développé les principes de la constitution britannique, c'est-à-dire, sa *théorie*. L'auteur de cet ouvrage s'attache à faire connaître son état actuel, c'est-à-dire, sa *pratique*. C'est celle-ci qu'il importe de connaître, et Montesquieu, Blackstone et Delolme, de l'aveu même des Anglais, ne peuvent donner que des notions fausses,

ou incomplètes de leur constitution actuelle. La politique du gouvernement britannique, quel que soit son machiavélisme, est dévoilée; il ne peut plus exister de prévention assez aveugle, pour ne pas voir que son ambition et son esprit de monopole sont essentiellement ennemis de la paix, comme de la liberté et de la prospérité des autres nations; mais on ne connaît pas assez les ressorts qu'emploie sa politique, et les plans invariables de son cabinet secret, dont les ministres ne sont que les instrumens passifs. L'auteur consacre plusieurs chapitres à ce sujet important. Il termine son ouvrage par des considérations sur l'Écosse et l'Irlande, qui n'offrent pas moins d'intérêt. C'est en considérant l'état d'oppression et de misère, dans lequel gémit une grande partie de l'empire britannique, qu'on peut bien apprécier son gouvernement et sa constitution.

Nous ne dirons rien de l'esprit de cet ouvrage, et des sentimens qui ont animé l'auteur : nous croyons que tout lecteur impartial reconnaîtra sa modération, son indépendance et sa philantropie. Il nous semble que les Anglais mêmes ne pourront, sans faire leur propre censure, s'offenser de la franchise d'un observateur étranger. Que devrait-on penser d'une nation qui, aspirant à la gloire de passer pour philosophe, craindrait la vérité, et qui, s'énorgueillissant d'être libre, exigerait, même pour ses imperfections, un respect servile ?

LONDRES

ET

LES ANGLAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

QUOIQU'ON ait beaucoup écrit sur les Anglais, on convient assez généralement que cette nation est encore peu connue et mal jugée. Parmi ceux qui de nos jours ont tracé son caractère, la plupart ont répété ce qui avait été dit avant eux : plusieurs ont exagéré ses avantages, pour faire la censure indirecte du gouvernement et des lois de leur propre pays : d'autres en ont fait le panégyrique, dans le dessein, non avoué, de répandre et d'entretenir des préjugés favorables au gouvernement britannique (*). Il existe un petit nombre d'observateurs éclairés, qui ont

(*) *Voyez*, dans le troisième volume de cet ouvrage, le chapitre *Panégyristes des Anglais*.

peint les Anglais d'une manière exacte et impartiale ; et, parmi ces observateurs, on ne peut citer avec trop d'éloges l'auteur du *Tableau de la Grande-Bretagne ;* mais le sujet qu'ils ont traité étant trop vaste pour qu'ils pussent en embrasser toutes les parties, ou les approfondir également, ils se sont attachés à quelques-unes de préférence, et n'ont donné des autres que des notions très-imparfaites. C'est ainsi que l'auteur, que nous venons de citer, offre, dans le plus grand détail, la description de l'empire britannique, le tableau de la constitution et des lois, et l'état du commerce et des finances à l'époque où il écrivait (1788), tandis qu'il traite d'une manière très-abrégée ce qui a rapport aux mœurs, aux lettres, aux sciences, aux beaux-arts, aux opinions religieuses et politiques, etc. L'impossibilité d'embrasser et de développer tant d'objets si variés, rend non-seulement utiles mais nécessaires plusieurs tableaux du même pays.

Une autre cause multiplie les ouvrages de ce genre, et demande qu'ils soient renouvelés à des époques assez rapprochées ; ce sont les changemens qui s'opèrent dans les mœurs, le caractère, l'état civil et politique d'une nation. Ces changemens se font ordinairement d'une ma-

nière lente et presqu'insensible, mais quelquefois des événemens extraordinaires viennent les hâter et les rendre plus marqués : tels sont les événemens de la révolution, qui se sont succédés avec un mouvement si rapide qu'il a semblé prêter aux jours la durée des années, aux années celle des siècles. Ces événemens si singuliers, si multipliés, ont eu une si grande influence sur la nation britannique, quelle a éprouvé plus de changemens dans les dix dernières années du 18e. siècle, que dans les quatre-vingt-dix qui les ont précédées.

Personne, depuis cette mémorable époque, n'a tracé le tableau de la Grande - Bretagne. Celui que nous offrons aujourd'hui au public, fruit d'un long séjour en Angleterre, comprend une grande variété d'objets et les montre dans leur état actuel. Donner des notions détaillées du caractère des Anglais ; faire connaître les institutions nationales qui ont le plus d'influence sur les mœurs comme sur le bonheur du peuple ; tracer le tableau des lettres, des sciences et des arts ; indiquer les opinions religieuses et politiques dominantes ; rechercher quelle est la *pratique* de la constitution, si différente de sa *théorie* ; révéler les abus et les vices du gouvernement ; enfin, donner des notices raisonnées

des hommes vivans qui ont quelque célébrité dans leur patrie : tels sont les objets variés que nous développons dans cet ouvrage. Fidèles à l'épigraphe que nous avons empruntée du grand Shakespear, nous nous attachons à *peindre les Anglais tels qu'ils sont*; nous écrivons avec une grande indépendance d'idées, sans haine comme sans flatterie, et nous craignons d'autant moins le reproche d'injustice, que nous appuyons, sur l'autorité des Anglais mêmes, les jugemens que nous en portons. Nous aurions pu en quelque sorte intituler cet ouvrage : *Les Anglais juges des Anglais.*

Le tableau critique et moral de Londres, forme une grande partie de cet ouvrage. S'il est vrai que toute capitale doit être considérée comme l'extrait d'un empire, il n'en est aucune dont on puisse le dire avec plus de vérité que de la capitale de la Grande-Bretagne. Londres est le siège du gouvernement, le séjour d'une population immense, le centre de plus des deux tiers du commerce des trois royaumes, et le point où viennent se réunir tous les talens, tous les arts et toutes les ressources de la nation britannique. Tracer le tableau de Londres, c'est proprement tracer le tableau de la Grande-Bretagne. En décrivant le matériel de cette vaste

capitale, nous nous bornons à ce qu'elle offre de plus remarquable, à ce qui fait partie essentielle des établissemens publics et de l'histoire des arts, et nous entremêlons ces descriptions d'observations critiques et d'anecdotes interessantes, afin d'éviter la sécheresse inséparable des détails descriptifs.

CHAPITRE II.

Origine et progrès de Londres.

IL n'y a point de nation, point de ville qui ne cherche à reculer son origine. S'il faut en croire les antiquaires Anglais, Londres a été bâtie 350 ans avant la fondation de Rome; mais tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que cette ville est très-ancienne et qu'elle existait long temps avant que l'art de l'écriture fut connu en Angleterre. On ignore si César poussa ses conquêtes jusqu'à Londres; il n'est fait mention de cette ville que sous le règne de Tibère, époque à laquelle, selon Tacite, elle était célèbre par le grand nombre de ses marchands et l'étendue de son commerce. On peut conjecturer qu'elle était alors assez considérable, puisqu'une armée

romaine de dix-mille hommes se trouva trop faible pour la défendre contre les entreprises de la reine Boadicée, qui la brûla et fit passer au fil de l'épée tous ses habitans.

Ce fut sous les Romains que l'on vit dans Londres les premières maisons bâties en briques ou en pierres. Les Bretons, accoutumés à une vie simple et presque sauvage, n'avaient jamais habité que des cabanes, mais ils adoptèrent bientôt les mœurs et les arts de leurs conquérans. En 368, Londres fut entourée de murailles et ornée de plusieurs monumens dont on voit encore les vestiges; elle prit alors le nom d'Augusta, que lui donna l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et qui remplaça pendant quelque temps celui de Londinum. Mais quelqu'importance que les Romains attachassent à cette capitale de leur empire dans la Grande Bretagne, les invasions des Barbares ne permirent pas aux empereurs de conserver une conquête si éloignée.

Abandonnés à leurs propres forces, les Bretons, après être restés indépendans près d'un siècle, furent conquis par les Saxons, qu'ils avaient appelés à leur secours contre les Pictes et les Écossais. (En 418), Londres, pendant le temps que dura l'heptarchie Saxonne, devint la capitale du royaume d'Essex, mais elle ne

fut le théâtre d'aucun événement dont le souvenir ait été conservé. Il paraît cependant qu'elle était assez riche pour être le principal objet de l'invasion des Danois. On sait que ces peuples avides et féroces la prirent et la brûlèrent deux fois, et qu'Alfred, qui les en chassa, fit relever ses murailles et ses tours, et l'embellit de plusieurs grands édifices. (En 822), sous les successeurs d'Alfred, Londres eut encore beaucoup à souffrir des incursions des Danois, et son enceinte n'offrait que peu de maisons éparses et sans régularité. Enfin Canut, roi de Dannemarck, déjà maître de la moitié de l'Angleterre, ayant été déclaré seul monarque de ce pays, après la mort d'Edmond-Côte-de-Fer, fixa sa résidence à Londres et s'occupa du soin de l'agrandir. On a lieu de croire que cette ville était alors très-riche puisqu'elle paya une septième partie du subside que le parlement accorda à ce prince.

Du temps de la conquête des Normands, Londres avait étendu son enceinte et augmenté sa population. Elle osa résister au conquérant qui brûla un de ses fauxbourgs pour la forcer à se rendre, et elle succomba moins par faiblesse que par les divisions intestines. Guillaume traita d'abord les habitans avec douceur, et confirma leurs priviléges, mais ayant eu lieu de soup-

çonner leur fidélité, il fit construire la Tour pour les tenir dans la crainte. Sous les successeurs de Guillaume-le-Conquérant, Londres continua à s'agrandir. Henri III fit abattre la forêt de Middlesex, qui venait jusqu'aux murs de la ville et éleva un nouveau quartier hors de son enceinte. Les maisons étaient alors, pour la plupart, construites en bois et couvertes de chaume, ce qui occasionnait de fréquens incendies. La mauvaise contruction des rues, où les maisons étaient amoncelées sans intervalle et sans régularité, rendait Londres sujette à un autre fléau aussi terrible: la peste la désolait à des époques très-rapprochées, et y fit de si grands ravages en 1348, qu'elle emporta plus de cent mille habitans. Les pertes que fit alors la ville de Londres, et la promptitude avec laquelle elle les répara, prouvent que sa population était considérable, et que le commerce lui procurait de grandes ressources.

Londres prit un grand accroissement sous le règne long et paisible de la reine Élisabeth; c'est alors que commencèrent à se former les quartiers situés entre la Cité et Westminster, où l'on ne voyait auparavant que des champs et quelques villages. Le grand incendie de 1666 ayant consumé presqu'en entier l'ancienne

Londres, elle fut rebâtie sur un meilleur plan; les rues moins étroites et mieux alignées permirent à l'air de se renouveler, et la ville n'éprouva plus le fléau de la peste. Enfin, la révolution de 1688, qui assura au peuple anglais la jouissance d'une partie de ses droits, est la grande époque de l'agrandissement de Londres, puisque depuis ce temps elle a plus que doublé en étendue et en population.

CHAPITRE III.

Grandeur de Londres.

Londres est la plus grande ville de l'Europe. Elle doit cet avantage, si c'en est un, à son heureuse position sur un fleuve qui forme le port le plus vaste et le plus sûr. Quelques Anglais paraissent tirer vanité de la grandeur démesurée de leur capitale. « La supériorité de Londres sur Paris, dit M.r Arthur-Young, rend toute comparaison ridicule; je crois, sans exagération, que Londres seule est égale à Paris, Lyon, Bordeaux et Marseille ». M. Young exagère, mais quelle que soit la supériorité de Londres sur Paris, sans doute il n'est pas à

désirer qu'on pût exécuter le plan, proposé par un faiseur de projets, de rendre *Paris port de mer*. Cette capitale, déjà si grande et que les nouvelles conquêtes des Français doivent encore agrandir, égalerait bientôt en population les villes les plus populeuses de la Chine, si elle avait, comme Londres, les avantages d'un port de mer.

Il y a cinquante ans, le nombre des maisons à Londres était estimé d'environ 125,000, et celui des rues de 6,000; aujourd'hui, on porte le nombre des premières à 160,000, et celui des secondes, en y comprenant les *lanes*, les *courts* et les *squares*, ou places, à 8,000. Londres s'étend le long de la Tamise, sur-tout sur le côté gauche. Dans le parallèle qu'on a fait de cette capitale avec celle de la France, on n'a pas manqué de remarquer la différence qui se trouve même dans leur position : « La Seine, a-t-on dit, divisant Paris en deux moitiés presqu'égales, la Tamise n'a pas manqué de se tenir opiniâtrément sur un seul côté de la vaste et orgueilleuse capitale qu'elle arrose ». Cette remarque qu'on répète encore, n'est plus exacte depuis que les quartiers opposés à Westminster et à Blackfriars, et le faubourg, de Southwark situés sur la gauche du fleuve, se sont prodigieusement agrandis. La longueur de Londres

de Tyburne-Turnpike, la plus occidentale de ses barrières, jusqu'à Mile-End, la plus orientale, est d'environ six milles; sa largeur, au centre, ne passe pas un mille, mais elle en a plus de deux aux extrémités, vers la tour et Westminster, et même plus de trois, en y comprenant le vaste faubourg de Southwark C'est sur-tout à l'ouest que la ville s'est agrandie dans ce siècle et s'agrandit encore. Des villages qui en étaient autrefois séparés, font aujourd'hui partie de cette capitale, et des files non-interrompues de maisons, la joignent à d'autres villages qui sont à un et deux milles des barrières. Il résulte de la situation de Londres, une distance excessive entre toutes ses parties; une visite du quartier de Westminster dans la Cité est un véritable voyage. D'un autre côté, la Tamise ne la baignant ainsi que latéralement, une partie des avantages usuels que peut procurer une rivière à une ville dont elle traverse le centre, sont perdus pour Londres.

Il est à remarquer que dès le temps de Jacques Ier on craignit l'agrandissement excessif de la capitale, et que le parlement fit un acte pour le prévenir. Sous le règne de Jacques II, on mit aussi, dans cette vue, une taxe extraordinaire sur les nouveaux bâtimens. On a proposé de

renouveler cette taxe, qui serait d'autant plus juste, disait-on, qu'on bâtit aujourd'hui, non pour les besoins du commerce, mais pour le luxe : que la construction des maisons est une spéculation, et qu'il y a à Londres plusieurs nouvelles rues qui attendent encore des habitans. Il est douteux qu'un pareil moyen pût arrêter, d'une manière efficace, la fureur de bâtir. On se rappelle que sous le ministère de lord North, il fut mis un impôt sur les briques, mais qu'on n'atteignit pas le but qu'on se proposait. Les entrepreneurs de bâtimens ne cesseront pas leurs spéculations tant qu'ils auront l'espoir de trouver des locataires.

CHAPITRE IV.

Aspect de Londres.

Cette capitale est divisée en deux villes, *Londres*, communément appelée la *Cité*, et *Westminster*. Il faut observer cependant que cette appellation de Westminster, adoptée par les voyageurs et les géographes, n'est pas juste, puisque le Westminster, proprement dit, ne fait que la dixième partie de ce prodigieux amas

de rues et de places. Quand on parle dans la Cité de la nouvelle ville, on se contente de dire les noms des rues, et le tout ensemble se nomme *l'autre partie de la ville*. Ainsi, la partie de l'ouest de Londres, qui fait plus de la moitié de cette capitale, n'a pas de nom.

Du temps de la reine Élisabeth, Londres et Westminster n'étaient unis que par une rangée de maisons, qui forment aujourd'hui la rue du Strand, et la Cité avait une enceinte et des portes. Il ne reste plus que des débris de cette enceinte, et l'on n'a conservé qu'une porte, (Temple-Bar), qu'il a été question plus d'une fois de démolir. Une ancienne cérémonie l'a fait subsister jusqu'à présent: on la fermait quand un hérault-d'armes venait annoncer l'avénement d'un nouveau roi à la couronne, et on ne l'ouvrait que lorsqu'il en avait dit le nom.

Il y a, dans le matériel de ces deux villes, une aussi grande différence que dans les mœurs de leurs habitans. La Cité, quoique rebâtie presqu'en entier sous Charles II, après le grand incendie, n'offre guère que des rues étroites avec de petits trottoirs, des maisons de briques à deux étages, de l'architecture la plus mesquine, quelques édifices publics sans places et perdus parmi d'autres bâtimens. Westminster,

ou le nouveau Londres, bâti en grande partie depuis l'incendie, n'est guère d'une meilleure architecture et prouve que les Anglais ont fait bien peu de progrès dans les beaux arts. Mais du moins les rues sont larges et bien alignées, avec de beaux trottoirs; il y a plusieurs places la plupart d'une grande étendue et toutes ornées de gazons et de bouquets d'arbustes; on y voit un certain nombre de maisons d'une architecture plus régulière et dont quelques-unes ont une apparence d'hôtel. C'est aussi dans Westminster que se trouvent les belles promenades de St.-James, de Green et d'Hyde-Parck, qui contribuent tant à l'embellissement de cette grande capitale. A l'aspect des nouveaux quartiers, on devine que c'est là qu'habitent la cour, les membres du parlement et de l'administration, et cette foule de personnes riches qui viennent jouir des agrémens de la capitale. Dans la Cité, au contraire, le grand mouvement, le bruit, le tumulte, les transports des marchandises, annoncent que c'est là le centre des affaires, et que ses habitans sont tous occupés du soin de leur fortune et non de leurs plaisirs.

L'aspect général de Londres est triste et lugubre. Plusieurs causes y contribuent: d'abord, l'architecture des maisons, qui est partout de

la simplicité la plus nue et la plus mesquine, et de l'uniformité la plus ennuyeuse. Le nuage épais qui intercepte les rayons du soleil, rend aussi Londres sombre et triste, on n'y est pas tout-à-fait dans les ténèbres, mais il s'en faut de plusieurs nuances de clarté qu'on y jouisse du grand jour. Les habitans répandent également de la tristesse sur l'aspect de Londres. « On croirait, disait un voyageur, que le peuple qu'on voit dans les rues est à la suite d'un enterrement. Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger; l'or et l'argent n'éclatent nulle part; les habits sont comme les visages, ils se ressemblent; on dirait que la nation est en uniforme ». Mais cet extérieur d'égalité, s'il ne flatte pas les yeux, plaît à l'observateur philantrope. Le spectacle si riche et si varié de cette multitude de magasins et de boutiques, où l'on étale les productions et les arts de toutes les parties du monde, le spectacle plus intéressant de l'aisance générale et de la prospérité publique, achèvent de réconcilier avec l'aspect de Londres.

CHAPITRE V.

Rues et trottoirs.

L'ENTRÉE de Londres, quand on arrive par le pont de Westminster, offre un aspect grand et imposant. On est frappé de la vue de la Tamise, de la beauté du pont, de la largeur et de la propreté des rues et de leurs trottoirs. En quittant le pont, on entre dans la large rue du Parlement et ensuite dans celle de White-Hall, plus large encore. On aperçoit à droite le bel édifice de Banqueting-House et d'autres hôtels, et à gauche l'hôtel des Gardes et celui de l'Amirauté. Au haut de la rue, qui s'élargit encore et forme une place, est la statue équestre de Charles Ier, en bronze. Aucune ville peut-être, si on excepte Rome, n'offre une aussi belle entrée; mais le reste de la ville ne répond pas à un début si imposant; on s'apperçoit bientôt qu'on a vu, dès l'entrée, une grande partie des beaux édifices de Londres.

La rue et le quartier du Strand, qui sont aujourd'hui la partie la plus centrale de la ville, n'étaient, en 1353, qu'un chemin en plein champ

avec quelques maisons de plaisance au bord de la Tamise, qui conduisait de Westminster à la barrière du Temple. Ce chemin ne forma une rue continuée que sous le règne d'Élisabeth. Le Strand est le grand canal de communication entre les deux villes. Il n'y a pas peut-être au monde de rue plus fréquentée; on y remarque quelques édifices, et sur-tout les hôtels de Norhtumberland et de Sommerset; mais les maisons ne sont pas aussi bien bâties que celles des nouveaux quartiers. Les rues de Fleet, de Cheapside, de Poultry, de Cornhill, de Leadenhall, de White-Chapell, sont comme la continuation du Strand, ensorte que l'on traverse presque tout Londres dans sa longueur

La rue des Lombards (Lombard-Street), située près de la Bourse, prit ce nom parce qu'elle était habitée par des négocians et des changeurs de monnaie Lombards. Ils s'établirent en Angleterre au commencement du 13.e siècle. Ils étaient si opulens, du temps de Henri VI, qu'ils lui prêtèrent des sommes considérables; depuis cette époque, la rue des Lombards a été habitée de préférence par les banquiers. C'est là qu'avaient leur demeure l'illustre Gresham, qui a été l'un des bienfaiteurs de sa patrie, et Robert Viner, qui, étant

maire de Londres, eut beaucoup de part à la restauration de Charles II. La rue de Cheapside est aussi une des plus riches de Londres; elle est habitée par les orfèvres, et on y voit un prodigieux amas d'or et d'argent étalés.

Il n'existe dans aucune ville une rue aussi large, aussi longue et aussi droite que celle d'Oxford; elle est partout de la même largeur et parfaitement au niveau, et sa longueur est de plus de quinze cents toises. Les maisons, quoique bâties depuis peu, ne répondent pas à la beauté du plan. Les rues de Broad et d'Holborn communiquent avec celle d'Oxford, et sont dans la même direction; elles sont aussi larges quoique moins droites. Ces trois rues forment le second canal de communication entre Westminster, les nouveaux quartiers et la Cité, mais cette communication est, comme celle du Strand, gênée par un passage difficile.

La rue de Piccadilly est presqu'aussi large et aussi longue que celle d'Oxford; elle a sur celle-ci l'avantage d'être beaucoup mieux bâtie et d'avoir plusieurs hôtels. Lord Burlington, l'un des meilleurs architectes qu'ait eu l'Angleterre, choisit ce quartier pour y construire son hôtel, parce qu'il était sûr, disait-il, que personne ne s'aviserait de faire bâtir plus loin que lui; mais,

dans l'espace de soixante-dix ans, la rue de Peccadilly a augmenté de plus des deux tiers, et elle arrive aujourd'hui jusqu'à l'entrée d'Hyde-Parck. Presque tout le quartier qui environne Piccadilly a été bâti dans le dernier siècle, ainsi que les vastes quartiers d'Oxford et de Mary-le-Bone. Aucune ville d'Europe ne s'est agrandie en si peu de temps, dans la même proportion, et c'est un effet de l'accroissement rapide du commerce et des richesses de la Grande-Bretagne.

Les rues de Newbond, de St.-James et de Pall-Mall, sont dans le voisinage du palais de St.-James, et par conséquent presque dans le centre du quartier habité par le beau monde. Ces rues sont moins remarquables par l'élégance des boutiques que par le concours des personnes des deux sexes qui s'y promènent, à pied ou en voiture; c'est le rendez-vous ordinaire où se rencontrent les personnes qui ont des intrigues galantes ou qui veulent en former. Dans le quartier de Mary-le-Bonne, parmi un grand nombre de rues larges, bien alignées avec de beaux trottoirs, mais toutes bâties d'une manière uniforme et commune, on distingue la rue de Portland Place; c'est, sans contre-dit, la plus belle de Londres : les maisons sont

d'une architecture régulière, simple et noble, et les trottoirs aussi larges que les rues ordinaires.

Les rues modernes de Londres, et des autres villes d'Angleterre, sont d'une construction particulière à ce royaume : des deux côtés, s'élèvent des voûtes solides, à la hauteur de dix à douze pieds de terre, et souvent à plusieurs pieds de distance des murs des maisons ; l'intervalle qui forme le milieu de la rue est rempli de déblais et contient des égoûts pour les immondices et des tuyaux de bois pour les eaux. Les voûtes portent des trottoirs d'égale largeur, et servent en même-temps de caves pour le charbon, qu'on décharge par des trous faits dans le trottoir même. Dans un grand nombre de rues les trottoirs sont séparés de l'étage souterrain par une tranchée, et sont bordés d'une grille de fer. Par cette construction on ne creuse pas les maisons mais on élève les rues, et l'étage souterrain est proprement un rez-de-chaussée, qui n'est pas assez sombre et assez humide pour être inhabitable.

Il n'y a qu'environ cinquante ans que la ville de Londres est pavée, ou du moins elle l'était si mal qu'il n'était pas possible de la parcourir avec sûreté. « Les trottoirs n'ont pas été in-

ventés à Londres par le luxe, mais par la nécessité, dit un voyageur, Paris, au contraire, est depuis long-temps extrêmement bien pavé, et c'est par cette raison qu'on n'y a pas imaginé des trottoirs ». Il serait plus juste de dire avec Grosley, que les trottoirs ont été inventés à Londres, non par *le luxe*, mais pour la commodité des gens à pied, parce que le peuple y est compté pour quelque chose, et que les lois n'ont pas uniquement pour auteurs et pour surveillans des gens à carosse. Si on a commencé à faire des trottoirs à Paris, si l'on a adopté les plans les plus sages pour nettoyer et arroser les rues, c'est aussi depuis que le peuple a recouvré ses droits, et que les gens à carosse n'ont plus le privilége de l'écraser impunément.

Les trottoirs ont à Londres de quatre à huit pouces d'élévation, et une largeur proportionnée à celle des rues. Ils sont revêtus de dalles larges et unies, et bordés d'un granit du pays, pour résister au choc inévitable des roues. On marche sur ces trottoirs bien entretenus, avec aussi peu de fatigue que sur le plancher. Ils ont cependant quelques vices de construction qu'on pourrait éviter en les imitant: les trous des caves à charbon placées au-dessous des trottoirs, les jours des souterrains, les escaliers pour descendre

dans les fossés, sont autant de précipices à côté desquels on passe sans cesse, et qui occasionnent une foule d'accidens.

CHAPITRE VI.

Maisons.

SI la beauté des maisons répondait à celle des rues, Londres serait la plus belle ville du monde. Sur deux étrangers qui arrivent dans cette capitale, l'un est ordinairement frappé de sa magnificence, l'autre de sa laideur, selon que son attention se fixe sur les maisons ou sur les rues. La même chose arrive aux Anglais qui voyent Paris et d'autres grandes villes mieux bâties que Londres, mais sur un plan moins régulier.

Les maisons, en Angleterre, offrent un aspect tout différent de celles de France. Dans ce dernier pays on n'en trouve pas peut-être deux arrangées absolument sur le même plan. Quoiqu'il y ait une certaine ordonnance commune fondée sur la décence et la commodité, chacun se permet de la rectifier à son gré, de se l'approprier comme il l'entend : il en

est de même de la manière dont on meuble ce séjour arbitrairement disposé. Si l'on imite ce qu'on a vu ailleurs, on se permet toujours des modifications. En Angleterre il y a peu de maisons où l'on puisse remarquer des différences, où l'on ait osé s'écarter du plan général qui semble avoir été consacré par la nation. C'est ce qui a fait dire que les Anglais ont chassé les moines de leur île, et qu'ils en ont fait un grand couvent où l'on ne trouve que des cellules de la plus ennuyeuse uniformité. Toutes les habitations sont scrupuleusement pareilles : qui en a vu une, les a toutes vues. La ressemblance est si grande qu'il est facile de s'y tromper, de façon à prendre la maison de son voisin pour la sienne.

A Londres, les maisons sont presque toutes à deux étages, et n'ont guère plus de trois fenêtres de front ; elles sont très-légèrement bâties en petites briques d'un rouge ou d'un jaune gris également sombre ; les fenêtres n'ont la plupart aucune espèce d'encadrement, plus rarement encore des volets ; les *windows* sont plutôt des trous rectangulaires que de véritables fenêtres. Outre l'effet désagréable qui en résulte pour l'œil, l'intérieur des habitations en est aussi moins garanti de toutes les injures du

temps. Presque toutes les maisons ont un étage souterrain, où sont les cuisines et les dépendances, et qu'habitent quelquefois les domestiques. Ce souterrain a jour sur une tranchée ou fossé de trois à six pieds de large qui sépare la maison de la rue, et par où l'on communique, avec les caves à charbon, pratiquées sous les trottoirs. Les maisons, ayant une façade si étroite, n'ont point de porte cochère; on y entre par de petites portes de quatre pieds de large au plus, décorées, la plupart, de deux colonnes doriques, chargées d'un lourd fronton aussi déplacé là que les colonnes. L'entrée des maisons est un corridor de six à huit pieds de large, qui se termine ordinairement par une petite cour pavée; à droite, ou à gauche, et sur la rue est une pièce qu'on appelle le *parloir*, et sur le derrière est une autre pièce qui sert de salle à manger; entre ces deux pièces est un escalier très léger de trois ou quatre pieds de large au plus, qui mène au premier étage composé d'une pièce longue de deux à trois croisées sur la rue, d'une chambre à coucher d'une seule croisée sur la cour et d'un cabinet; au second, même distribution; s'il y a un troisième, il contient trois à quatre chambres de domestiques, sous le nom de *garret*. Il ne

faut pas chercher dans les maisons anglaises, ni antichambres, ni escaliers dérobés, ni dégagemens, etc. : ils sont très-rares même dans celles des personnes les plus riches, et plusieurs architectes n'en ont pas même d'idée. On peut juger de quelle incommodité sont des maisons où les étages ont trois pièces au plus, souvent deux, et où il faut sans cesse monter et descendre.

Si l'on cherche les causes de cette construction singulière et uniforme des maisons en Angleterre, on les trouvera d'abord dans le goût national qui tient encore au premier état de Barbarie, malgré les beaux monumens que les Inigo Jones et d'autres artistes y ont élevés. Elle est en second lieu le résultat, non des idées générales d'égalité, mais d'un calcul d'économie qui peut céder avec le temps à la préférence que l'amour-propre donne au luxe. Enfin elle est aussi l'effet de l'amour que les Anglais ont pour l'indépendance. En Angleterre les maisons ne sont pas comme dans d'autres pays habitées par des personnes de différentes classes de la société : une famille se trouverait à l'étroit s'il fallait qu'elle partageât un même édifice avec un voisin ; ou humiliée si elle en occupait le haut, tandis que d'autres jouiraient du premier étage.

Depuis plus de quatre-vingts ans les maisons se bâtissent à Londres par entreprise. Des architectes prennent à bail un terrein pour trente ou quarante ans, ou même davantage, à condition d'abandonner aux propriétaires les maisons qu'ils auront bâties dans l'état où elles se trouveront alors. La solidité de la construction est toujours proportionnée à la durée du bail. Ces maisons paraissent bâties en briques, et la plupart n'en sont que revêtues. Un acte du parlement, de 1774, partage tous les édifices en sept classes et fixe l'épaisseur que doivent avoir les différens murs; mais l'avidité des entrepreneurs se soustrait à ce réglement, en employant des matériaux qui contribuent à l'épaisseur des murs et non à leur solidité.

CHAPITRE VII.

Boutiques.

CE que Londres offre de plus frappant aux yeux d'un étranger, c'est la magnificence des boutiques et des magasins. Ils étonnent d'abord par leur grandeur: car ils occupent tout le rez-de-chaussée des maisons qu'habitent les mar-

chands. La partie qui donne sur la rue est fermée par de grandes glaces, derrière lesquelles ils étalent avec art tous les objets les plus frais, les plus agréables et les plus précieux de leur commerce ou de leur trafic. Comme la mode les oblige à changer souvent, cette variété et cet arrangement symétrique procurent aux passans le coup-d'œil le plus brillant. On voit dans quelques villes du continent, et sur-tout à Paris, des boutiques qui, pour la richesse et le goût, ne le cèdent pas à celles de Londres; mais c'est leur multitude innombrable qui étonne dans cette dernière ville et dont aucune autre ne peut donner d'idée.

Ce qui contribue, à Londres, à orner les boutiques, et particulièrement celles où l'on étale des objets de luxe, c'est le grand nombre de femmes qu'elles attirent. Un des grands plaisirs, comme une des grandes occupations des Anglaises, est ce qu'elles appellent *shopping*, de *courir les boutiques*. Il y en a qui ne passent pas de jour sans visiter quelques magasins; elles demandent à voir le plus grand nombre d'objets possibles sans l'intention, et souvent sans avoir les moyens, d'en acheter aucun; elles exercent la patience des marchands, qui sont en général d'une grande complaisance. Ce n'est pas seule-

ment l'amour de la toilette ou la simple curiosité qui les fait ainsi courir les boutiques. On y donne souvent des rendez vous : c'est-là que les femmes voient les hommes qu'elles ne peuvent recevoir chez elles; elles s'entretiennent librement avec eux, et le marchand croit que ce sont des personnes de connaissance qui se rencontrent par hasard.

CHAPITRE VIII.

Illumination.

ON remarque, par rapport à la manière d'éclairer la ville, la même différence avec ce qui se fait ailleurs. On n'a pas adopté à Londres les lanternes à réverbères, qui seraient plus économiques, parce qu'on les croit dangereuses à raison de la rapidité avec laquelle la foule des piétons marche et se croise sur les trottoirs; on laisse ces lanternes aux boutiquiers qui veulent fixer les regards des passans sur leur étalage et les éblouir. L'illumination des rues, étant d'une utilité commune à tous, est à la charge de l'ensemble des citoyens. Les locataires sont obligés d'entretenir devant leur porte une ou deux

lampes, selon l'étendue de la façade de leurs maisons : ainsi elles se trouvent placées à vingt ou trente pieds au plus d'intervalle de chaque côté de la rue ; la clarté qu'elles donnent est très-égale et très-douce, mais dans les rues larges, les plus fréquentées par les voitures, la lumière de ces lampes suffit à peine pour éclairer et diriger leur marche.

Un voyageur, faisant un parallèle très-brillant de l'illumination de Londres avec celle de Paris, dit que là elle a lieu dans toutes les saisons de l'année ; qu'on n'y attend pas pour allumer les lanternes que la lune disparaisse et que la mesure qui verse l'huile ne se proportionne pas chaque soir aux phases de cette planète. « Les lanternes semblent s'allumer, ajoute-t-il, moins pour remplacer le soleil que pour lui indiquer qu'on peut se passer de lui ; elles brillent à huit heures en été et à trois heures en hiver, le soleil qui les a vues éclairer son départ les retrouve encore brillantes à son retour ». Linguet se serait peut-être épargné ces figures de rhétorique s'il s'était rappelé que les brouillards couvrent presque toujours Londres, et que l'obscurité qu'ils répandent hâte et prolonge la nuit : voilà pourquoi la police a prescrit d'allumer les lanternes une heure avant le coucher

du soleil, et de les éteindre une heure après son lever.

CHAPITRE IX.

Places.

Aucune capitale n'a un aussi grand nombre de places. Quoiqu'il y en ait peu d'une architecture régulière et plus ornée que celle des maisons ordinaires, elles contribuent cependant à l'embellissement comme à la commodité et à la salubrité de la ville. La place de Convent-Garden aurait été la plus belle de Londres, si elle avait été achevée d'après le plan d'Inigo-Jones; elle n'offre, que de deux côtés, un portique d'un goût simple et élégant, tel qu'on en voit dans plusieurs villes d'Italie. Ce célèbre architecte avait aussi tracé le plan de la place de Lincoln's-Inn-Fields, une des plus grandes de l'Europe, mais on en commença à peine l'exécution. La vaste place de Smithfields, où se tient aujourd'hui le marché aux bestiaux, servait autrefois de théâtre aux tournois, aux duels judiciaires et aux fêtes publiques. « C'est aussi dans Smithfields,

dit Pennant (*), que se faisaient nos *Auto-da-fé*, mais, pour l'honneur de nos monarques, on ne dit pas qu'aucun d'eux ait assisté à la cérémonie. Philippe II, lui-même, n'honora de sa présence aucun des Auto qui furent célébrés par l'ordre de son aimable épouse la reine Marie, quoiqu'il pût voir brûler ses propres sujets avec une satisfaction infinie et un parfait sang-froid. Une pierre marque le lieu de cette place où se faisaient ces cruelles exécutions. La dernière personne qui ait été brûlée comme hérétique, ce fut Barthélemy Legatt, en vertu d'une sentence prononcée par John King, évêque de Londres, que Jacques Ier fit exécuter».

La place de Moorfieds offre une vaste prairie ornée de beaux arbres, et d'un côté la façade régulière de l'hôpital de Bedlam. La place de Charter-House (la Chartreuse), annonce un couvent et ressemble à un cloître. Celle de Red-Lyon (Lion-Rouge), est encore plus triste, «Elle est propre, dit un Anglais (**), à inspirer des idées funèbres; je ne puis pas la traverser sans penser à ma fin dernière; l'obé-

(*) Voyez *Antiquités de Londres.*

(**) V. *Ralph : Critical Review of the public Buildings*, etc.

lisque qui est au milieu ressemble à un monument funèbre, et les guérites qui sont aux quatre coins, à des caveaux de famille ». Les places de Queen, de Soho, de Golden et de Leycester n'ont rien de remarquable, si ce n'est la première qui est ouverte d'un côté et jouit de la vue des charmantes collines d'Highgate et d'Hampsted.

Les places d'Hanover, de St.-James et de Berkley, l'emportent sur les précédentes en grandeur et en beauté. L'architecture n'en est pas régulière, mais les maisons sont en général mieux bâties, et il y en a quelques-unes que l'on a cherché à orner. La place de St.-James a particulièrement cet avantage, outre celui d'avoir trois côtés presque réguliers et d'être bien pavée. Celle d'Hanovre est embellie par les larges avenues qui y mènent, et par la vue de la place de Cavendish, qui en est séparée par la grande rue d'Oxford. La place de Berkley, plus grande que les précédentes, est située sur une pente qui lui donne un air pittoresque. Les places de Manchester et de Cavendish sont environnées de quelques édifices d'une architecture plus bizarre qu'élégante; la seconde est décorée d'une statue équestre dorée, qu'on est d'abord tenté de croire du treizième siècle, mais une inscription apprend qu'elle fut érigée en 1770 et qu'elle

représente le duc de Cumberland, célèbre par la bataille de Fontenoy; il est en uniforme des gardes, monté sur un cheval antique; on assure que la figure, l'habit, le chapeau même, sont de la plus grande ressemblance.

Les Anglais regardent Grosvenor – Square, comme la plus belle place de Londres. « Je suis fâché, dit l'architecte Ralph, de devoir observer qu'elle a peu de beautés, et que le public est disposé à les admirer beaucoup trop; lorsqu'on aspire à la magnificence elle doit être réelle et complète, ou les efforts qu'on fait pour y atteindre n'excitent que la risée; c'est ce qu'on peut dire de Grosvenor-Square. On s'est proposé de faire une très-belle place et on a absolument manqué le but dans l'exécution; il n'y a ni harmonie ni accord dans les parties, et il n'y a rien dans ces parties qui puisse faire excuser l'irrégularité de l'ensemble. Le seul côté de l'est est régulier, et, par cela même, paraît plus élégant, mais l'architecture n'en n'est pas de bon goût. Les autres côtés n'offrent qu'un assemblage de bâtimens d'un goût bizarre, sans ordre et sans beauté ».

La place de Portman, la plus grande de Londres, après celle de Lincoln's-Inn-Fields, ne cède en beauté à aucune autre, si on excepte

celle de Bedford; trois de ses côtés sont réguliers, d'une architecture simple, mais qui n'est pas tout-à-fait dépourvue d'élégance et de noblesse. La place de Bloomsbury est moins régulière que celle de Portman, et du même genre d'architecture. La place de Bedford est, sans contre-dit, la plus belle de Londres; la régularité et la symétrie des côtés, dont chacun est orné d'un bâtiment central enrichi de pilastres et de frontons, la vue et la perspective de la campagne par le côté ouvert, contribuent à la rendre une des plus belles places de l'Europe. Les places de Finsbury, achevée depuis peu d'années, et celle de Fitz-Roi, qui ne l'est pas encore, sont d'une architecture régulière, mais nullement comparable à celle de Bedford.

Presque toutes ces places renferment dans leur enceinte un tapis de gazon, semé de bouquets d'arbustes, qui repose agréablement la vue; plusieurs sont décorées de statues, dont aucune ne mérite de fixer les regards de l'amateur. Ces enceintes sont entourées d'une grille de fer, et servent de promenade aux habitans des maisons voisines.

CHAPITRE X.

Hôtels.

LE nombre des maisons qu'on peut appeler hôtels est singulièrement petit à Londres; telle rue de Paris, ou telle ville d'Italie du troisième ordre, en contient un plus grand nombre que cette immense capitale. On est d'autant plus surpris de voir les lords et les riches particuliers habiter des logemens ordinaires, qu'on sait qu'ils ont des maisons de campagne d'une belle architecture et d'une grande magnificence; mais cela tient, dit on, à des causes morales et politiques. Les grands en Angleterre ne le sont que dans leurs terres; c'est là qu'ils sont magnifiques et qu'ils se distinguent de ceux avec qui ils sont confondus à Londres; c'est là qu'ils étalent un luxe et une splendeur qui, dans les autres pays, ne se voient que dans la capitale. Ils laissent dans leurs châteaux, à la campagne, leur train et leur grandeur, pour n'apporter avec eux que le simple titre de citoyen, et habiter des maisons ordinaires et quelquefois garnies, qu'ils ne louent que pour quelques mois. Quand

on voit l'opulence de l'intérieur de plusieurs de ces demeures, en apparence si simples, on juge qu'elles se transformeraient bientôt en palais somptueux, à raison de l'orgueil constitutionnel de l'individu anglais et des fortunes énormes que forme le commerce, si la crainte d'exciter les murmures du peuple, dont il n'est point de citoyens, point de grands qui ne soient forcés de cultiver la bienveillance, n'était un frein pour la magnificence extérieure.

Sans chercher davantage quelle est la cause du petit nombre d'hôtels qu'on voit à Londres, nous en ferons la courte énumération; l'hôtel de Bingley est cité comme un des monumens qui décorent la place de Cavendish; c'est cependant un bâtiment lourd, bizarre et gothique, qui ressemble plutôt à un couvent qu'à la demeure d'un grand seigneur. L'hôtel de Montague, où est le musée britannique, rappelle un bel hôtel de Paris, bâti sous Louis XIV; il fut en effet construit et décoré par des artistes français, qu'un lord de Montague fit venir de France où il avait été ambassadeur. L'hôtel de Northumberland est dans le goût gothique; il ne manque pas de grandeur; les deux tours qui sont aux angles lui donnent un air romantique; le milieu de la façade est surchargé de sculptur

et paraît plus ancien que le reste. L'hôtel de Dévonshire n'a pas la façade sur la rue de Piccadilly où il est situé; il en est séparé par une cour fermée par un mur, comme presque tous les hôtels de Paris, usage barbare qui fait qu'un nombre très-considérable de beaux édifices ne contribuent pas à l'embellissement de la ville, tandis qu'il devraient en faire le plus bel ornement. Au reste, on ne doit pas regretter qu'un mur cache l'hôtel de Dévonshire, puisqu'il ressemble, à l'extérieur, plutôt à un magasin qu'à un hôtel.

L'hôtel de Marlbourough, construit comme Blenheim aux frais de la nation, est d'une architecture encore plus défectueuse que celle de ce château; sa position sur le parc de St.-James donnait à l'architecte tous les moyens d'élever un édifice noble, élégant et agréable, mais il n'a su qu'entasser des briques et des pierres. L'hôtel de Carleton, qui a l'avantage de la même position, a été bâti depuis peu, et quoiqu'il fût destiné à être la demeure de l'héritier du trône, il est d'un goût bizarre et mesquin. L'hôtel de Spencer, situé sur Green-Parck, est un assez bel édifice, qui fait de l'effet, vu de loin; les colonnes d'ordre dorique lui donnent une apparence de noblesse et de solidité; peut-être cette

dernière qualité dégénère-t-elle en pesanteur. L'hôtel de Lansdown est d'une architecture noble et élégante; c'est peut-être le plus bel édifice privé de Londres, si on excepte l'hôtel de Burlington, bâti par un lord de ce nom, sur ses propres dessins. Ce dernier édifice est digne d'un élève de l'école de Palladio. L'hôtel de Talbot, situé sur la place de Lincoln's-Inn-Fields, a été fait d'après les dessins d'Inigo-Jones; le plan est simple et beau, et les ornemens sont bien imaginés et bien disposés. L'hôtel de Queensbury est aussi dans le style de cet architecte célèbre. On cite encore à Londres les hôtels d'Égremont, de Chesterfield et quelques autres, qui sont d'une architecture simple et régulière, mais ils n'ont rien de remarquable et on ne les citerait pas dans un autre pays.

CHAPITRE XI.

Palais de St.-James, de Buckingham, etc.

UN incendie ayant détruit la plus grande partie du palais de Westminster, ancienne résidence des rois d'Angleterre, Henri VIII occupa le palais de Whitehall qui avait servi

pendant plusieurs siècles de logement aux archevêques d'Yorck. Ce prince qui, par un rare alliage, unissait l'amour des beaux-arts à une féroce cruauté, employa Holbein et d'autres artistes célèbres pour orner son palais. La reine Élisabeth, sa fille, y fit ajouter plusieurs corps de bâtimens, principalement destinés aux fêtes où sa vanité aimait à briller. « C'est au milieu de la cour magnifique de Whitehall, dit un historien, qu'à l'âge de soixante-six ans, le visage couvert de rides, avec de petits yeux, un nez recourbé, les lèvres pendantes, les dents noires, elle faisait proclamer qu'en beauté et en sagesse elle surpassait toutes les autres beautés du monde ».

Jacques I.er, ayant succédé à Élisabeth, résolut de rebâtir Whitehall et de rendre cette résidence encore plus digne des monarques de l'empire britannique. Le célèbre architecte, Inigo-Jones, fut chargé de faire un plan aussi vaste que magnifique. On ne peut douter que ce palais n'eût été un des plus beaux de l'Europe s'il eût été achevé. La partie qui fut exécutée, connue sous le nom de *banqueting-house*, n'était qu'une aile de l'édifice: c'est, sans contredit, ce qu'il y a à Londres de plus parfait en architecture. Jacques I.er ne pouvait prévoir

qu'il faisait élever un édifice d'où son fils sortirait pour passer du trône à l'échafaud. C'est en effet devant Banqueting-house que fut dressé l'échafaud sur lequel monta Charles Ier, en passant par une fenêtre de ce palais.

Le plafond de la grande salle de Banqueting-house a été peint par Rubens, et c'est un de ses plus beaux ouvrages; le sujet est l'apothéose de Jacques Ier, qui est représenté entouré de tous les arts de la paix. Cette grande salle sert aujourd'hui de chapelle, quoique les peintures ne soient nullement convenables à un lieu destiné au service divin. Dans la cour de Whitehall on voit la statue pédestre de Jacques II, en bronze; elle est d'un artiste anglais (Gibbons) et passe pour la plus belle statue d'Angleterre; l'attitude est belle, le *faire* libre et aisé, l'exécution bien finie, et l'expression de la figure pleine de vie; l'inscription du piédestal, à l'exception des mots *Jacobus secundus*, a été effacée.

St.-James, dans l'origine, était un hôpital fondé pour les lépreux et dédié à saint Jacques; Henri VIII s'en empara en 1531, et fit construire le palais actuel dont l'architecture est d'un mauvais gothique, mais vaste et commode. Ce prince fit aussi enclore le terrein qui

forme le parc de St.-James pour servir à l'agrément du nouveau palais et à celui de White-hall. St.-James n'est devenu la résidence des rois d'Angleterre que sous le règne de la reine Anne, qui l'avait habité avant son avénement au trône. Ce palais, selon l'expression de Ralph, est la honte de la nation anglaise et l'objet du mépris des autres nations. Il n'est pas digne en effet des monarques d'un grand empire.

Le roi actuel ne va au palais St.-James que pour y tenir sa cour. Sa résidence habituelle est à l'hôtel de Buckingham, maintenant le palais de la reine : ce n'est pas le plus beau de Londres, mais c'est celui qui attire le plus les regards, parce que c'est le mieux situé; il domine le parc de St.-James et celui de Green. Les parties qui composent cet édifice, bâti en briques, n'ont rien de nouveau ni d'élégant; les proportions n'en sont pas exactes, et les décorations sont mesquines et communes; la colonnade qui conduit aux ailes n'a aucun rapport avec l'édifice, et les ailes mêmes n'ont ni élégance ni proportions.

CHAPITRE XII.

Palais de Wetsminster.

RIEN n'est moins digne d'un corps aussi auguste que le parlement de la Grande-Bretagne, que le lieu actuel de ses assemblées. L'étranger est bien surpris de devoir demander où est le palais du parlement lorsqu'il est à la porte, et il ne l'est pas moins, lorsqu'on le lui montre, de voir un assemblage confus de bâtimens qui n'ont rien que de méprisable.

Les pairs tenaient ci-devant leurs séances dans une salle si peu étendue que lorsque le roi y allait pour ouvrir ou fermer les sessions, elle suffisait à peine pour contenir les membres des deux chambres. Depuis la réunion de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, les pairs s'assemblent dans l'ancienne salle des requêtes, qui est plus grande et plus belle. On y a transporté le dais et le trône, ainsi que les vieilles tapisseries de l'ancienne chambre des lords; mais on prétend qu'ils ne s'y assemblent que provisoirement, parce qu'on a le projet de construire un palais pour le parlement impérial. Il est d'usage que les

pairs, comme tous ceux qui entrent dans la salle, saluent le trône. Personne ne peut y entrer en bottes, à l'exception des membres de la chambre des communes.

La chambre des communes tient ses séances depuis le règne d'Édouard VI, dans une chapelle dédiée à saint Étienne, bâtie en carré long; le fond est occupé dans sa hauteur et sa largeur par un grand vitrage qui lui donne presque tout le jour dont la salle est éclairée; depuis la réunion elle a été élargie, en renversant le mur intérieur, mais elle est encore trop petite et n'a d'ailleurs rien de noble ni d'élégant. La majesté du peuple anglais s'annonce mal par ce lieu qui est son siége et son trône, et qui n'offre qu'une espèce de magasin, si on le compare aux salles où se tenaient les conseils de Venise, de Gênes, etc. La manière dont la chambre des communes tient ses séances ne contribue pas à les rendre imposantes; ses membres ne sont pas assujettis à un habillement uniforme: en général la parure est la livrée de la cour et de son parti. Souvent les débats sont bruyans et tumultueux, et les membres font la conversation entr'eux sans paraître faire attention à ce qui se dit au bureau. Cependant les réglemens de discipline intérieure sont sévères, et, en géné-

ral, ils sont suivis avec rigueur. Un membre qui, par ses discours ou ses actions, oserait les enfreindre, pourrait être envoyé à la Tour, ou même être condamné à demander pardon à genoux à la barre de la chambre. Un député condamné à cette dernière humiliation pour ses discours inconsidérés s'y soumit, mais en se levant il s'essuya les genoux avec son coude, et dit, assez haut pour être entendu : *I never saw so dirty house in my life.* « De mes jours je ne vis une chambre si sale ».

Westminster-hall est la partie la plus considérable qui reste de l'ancien palais de Westminster. C'est une salle très-vaste, bâtie par Richard II, qui servait pour les fêtes que donnaient les rois. Les parlemens y ont été souvent convoqués, et on y tenait aussi les cours de justice auxquelles les rois eux mêmes présidaient. C'est dans cette salle, que fut instruit le procès de Charles I.er, par des juges que Cromwel avait nommés. On [illegible] en sert aujourd'hui pour juger les pairs, ou toute autre personne accusée par la chambre des communes. On y tient aussi la *haute-cour de chancellarie*, la *cour du banc du roi*, et la *cour des plaids communs*.

CHAPITRE XIII.

Hôtel-de-Ville.

L'Hôtel-de-ville (*Guildhall*), édifice gothique élevé en 1411, n'est pas plus digne de Londres que l'hôtel-de-ville de Paris ne l'est de la capitale de la France. Son importance cependant aurait dû le soustraire aux idées de simplicité. Il est le siége de différentes cours de judicature, le lieu d'assemblée pour l'élection des maires, des aldermans et des autres officiers de la Cité, ainsi que de ses représentans à la chambre des communes, et celui de différentes cérémonies et fêtes publiques. La façade d'un mauvais gothique est ornée de statues dignes de l'édifice. L'intérieur n'a de remarquable qu'une vaste salle où les yeux sont d'abord frappés par la vue de deux hideux géans grossièrement sculptés en bois et peints de couleurs naturelles; on les nomme vulgairement *Gog* et *Magog*, et on croit qu'ils représentent un Romain et un Saxon. Ces figures monstrueuses font un contraste singulier avec d'autres statues qui, sans être des chefs-d'œuvre, sont cependant l'ou-

vrage des meilleurs sculpteurs anglais. Au fond de la salle est un groupe, représentant Londres et le Commerce, exécuté par Bacon; du côté droit est un monument érigé au célèbre patriote William Beckford, qui fut deux fois maire de Londres; il est revêtu de ses habits de magistrat, et dans la position qu'il avait prise en adressant au roi un discours plein d'énergie. On a gravé sur le piédestal un passage de ce discours au lieu d'inscription. Il n'est pas rare de voir un orateur se tourner du côté de cette statue, invoquer les mânes de Beckford, et conjurer ses concitoyens de ne pas perdre de vue le bien de la patrie.

Du côté gauche, on voit la statue de lord Chatam faite, comme celle de Beckford, par Moore. Il dut l'honneur de ce monument à la guerre qu'il fit déclarer contre la France. On sait que la manière dont se fit cette déclaration fut de s'emparer de tous les navires français qui se trouvaient en mer, désarmés sur la foi des traités. Cette sanction, donnée par la nation entière, à une violation aussi manifeste du droit des gens, est un trait bien caractéristique. Que tout un peuple applaudisse à un manque de foi, qu'il érige en monument sa coupable reconnaissance, qu'il encourage par là ses ministres à ne prendre

jamais la justice pour mesure de leurs déterminations politiques : c'est ce qu'on ne peut voir que chez un peuple devenu marchand et qui n'a d'autre principe que l'intérêt.

On voit aussi dans cette salle un grand nombre de portraits de rois, de maires et de juges.

CHAPITRE XIV.

Hôtel du Maire.

Lorsqu'on bâtit l'hôtel du maire (*Mansion-house*), on se proposa d'élever un édifice qui fît honneur à la ville de Londres. Lord Burlington, connu par son goût pour l'architecture, s'empressa d'envoyer au conseil de la Cité un dessin de Palladio qui était digne de son auteur. Le conseil délibérant sur l'adoption de ce plan, n'examina pas s'il était propre à remplir l'objet qu'on se proposait, mais si Palladio était un *freeman* de la Cité. Là-dessus grands débats qui auraient été interminables, si un alderman n'avait observé qu'il était inutile de discuter ce point puisqu'il était notoire que Palladio était papiste, et par conséquent inhabile à être employé par la Cité. La proposition de lord Bur-

lington fut rejetée à l'unanimité, et l'on a adopté à la place un plan fait par un *freeman* prétendant. Cet architecte, préféré à Palladio, avait été charpentier de la marine, et il y paraît à la structure de cet hôtel. La façade ressemble parfaitement à l'étoile d'un vaisseau de guerre; les appartemens sont obscurs, mal distribués; les escaliers, qu'on prendrait pour des échelles, sont maladroitement placés; la partie supérieure de l'édifice ressemble assez à l'idée qu'on se fait de l'arche; le portique, formé de six colonnes cannelées d'ordre corinthien, est élevé sur un rez-de-chaussée extrêmement massif et l'on y monte par une double rampe. Le bas-relief du fronton, exécuté par Taylor, est d'un dessin correct et bien fini; il représente la ville de Londres foulant aux pieds la faction: on y voit aussi l'abondance et le fleuve de la Tamise. Ces figures ont le défaut d'être trop grandes, et trop entassées. On consulta lord Burlington pour savoir à quel artiste on pouvait confier cet ouvrage; il répondit que tout le monde était assez habile pour décorer un pareil édifice, mais que Taylor était le plus habile sculpteur parmi les *freeman* anglais.

CHAPITRE XV.

Bourse royale.

LA Bourse (*royal-exchange*) de Londres fut fondée, en 1566, par un simple citoyen qui a été plus utile à sa patrie qu'une foule de ces hommes qu'on décore du nom de *Grand*, de *Héros*, et dont l'histoire s'empresse de recueillir les actions. Thomas Gresham fit le commerce avec un si grand succès que non-seulement il contribua à la prospérité de son pays pendant sa vie, mais qu'il en fut le bienfaiteur après sa mort. La Bourse n'est pas la seule fondation qu'il ait laissée. Dès que cet édifice eut été achevé, la reine Elisabeth, qui savait apprécier les citoyens utiles et les honorer, alla lui faire visite, dîna avec lui, et après dîné se rendit à la Bourse qu'elle admira avec reconnaissance. Elle fit ensuite proclamer que la Bourse s'appelerait *Change royal*, nom qu'elle a toujours porté depuis.

L'incendie, de 1666, ayant détruit l'ancien édifice, construit par Thomas Gresham, on bâtit dans le même local celui qui existe au-

jourd'hui ; c'est un des plus beaux et des plus vastes de ce genre. Il a deux façades principales; celle du côté du midi est ornée de frontons, de colonnes d'ordre corinthien et de statues; mais elle est déparée par une tourelle haute de 178 pieds, qui écrase tout l'édifice. La façade du côté du nord, est ornée de pilastres d'ordre composite; la cour est environnée d'une galerie basse dans laquelle les négocians se promènent et sont à l'abri des injures de l'air. Dans les espaces qui se trouvent entre les colonnes de la galerie supérieure, on a pratiqué des niches qui sont presque toutes garnies des statues de rois ou de reines, tous représentés debout dans leurs vêtemens royaux.

Au milieu de la cour, est la statue pédestre de Charles II, vêtu à la romaine; sur un des panneaux du piédestal on lit une inscription qui est une satire de ce prince qu'on voulait honorer, et un monument de la bassesse de ceux qui lui ont rendu cet hommage. Charles II y est appelé *l'arbitre de la paix de l'Europe*, le *maître et le vengeur des mers*, les *délices du genre humain*. Sous la galerie intérieure on a aussi pratiqué des niches, mais elles sont toutes vacantes, excepté celle où l'on a placé la statue de Thomas Gresham, et une autre où on a

mis la statue de John Barnard, qui reçut cet honneur de son vivant, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à ses concitoyens, comme négociant, magistrat et représentant de la Cité.

Cet édifice est en général d'un bon style d'architecture; les ornemens en sont bien entendus, mais il faut en excepter les statues qui sont très-mauvaises, à l'exception de quelques-unes exécutées par Cibber et Gibbon. Outre la statue élevée à la mémoire de Gresham on a placé aussi ses armes (une sauterelle) sur une partie des arcades. En élevant un nouvel édifice on n'a pas oublié le fondateur de l'ancien.

Londres n'avait, en 1566, aucun endroit où les négocians pussent se rassembler pour traiter de leurs affaires. La Bourse est aujourd'hui le centre d'où partent tous les rayons divergeans du cercle général du commerce. C'est un aspect imposant que celui de cette réunion d'hommes, qui d'un point de la terre donnent le mouvement d'industrie, et, pour ainsi dire, la vie à tous les autres.

CHAPITRE XVI.

Hôtel de la Banque.

L'HÔTEL de la Banque est situé près de la Bourse et manque également d'une place; c'est un édifice très-vaste, quoique sa façade ne l'annonce pas; les ailes qu'on a ajoutées dans l'intérieur sont bien assorties au corps du bâtiment, mais si peu solides qu'elles sont presqu'en ruines. Cet hôtel est en général d'un bon style d'architecture. La plupart des salles y sont éclairées par le haut; il y a dans l'intérieur un très-petit nombre de portes et toutes extrêmement étroites, ce qui lui donne l'air d'une prison.

L'établissement si utile de la banque eut lieu en 1693, en faveur d'une compagnie qui prêta un million sterlin au gouvernement. Ce fut un Écossais, nommé Jacques Paterson, qui en donna le projet. Les capitaux furent d'abord limités à douze cent mille livres sterlin; ils montent actuellement à onze millions cinq cent mille liv. sterl. (*). Ce palladium de l'Angleterre fut menacé du pillage dans l'émeute de 1780; il fut

(*) *V.* le Chap. : *Banque d'Angleterre.*

sauvé par le courage des citoyens qui se formèrent tout de suite en compagnies de volontaires, et en imposèrent aux brigands, tandis que le premier magistrat de la Cité, tremblant dans son hôtel, négligeait de remplir ses devoirs. La Banque a depuis été gardée par des militaires, ce qui est contraire aux droits de la Cité; plusieurs maires ont fait des représentations à ce sujet, mais on leur a fait entendre que s'ils ne permettaient qu'on pourvût à la sûreté de la Banque, on la transporterait à Sommerset-House, hors de la Cité.

Devant l'hôtel de la Banque, est une mauvaise statue équestre de Charles II, qui n'a même pas, et ne peut avoir, le mérite de la ressemblance, car ce n'est pas lui que le sculpteur avait voulu représenter. Elle avait été commandée pour Sobieski, roi de Pologne, et, par un accident imprévu, elle était restée dans les mains de l'artiste. Après la restauration de Charles II, la Cité, voulant donner une preuve de sa loyauté, et trouvant un monument tout prêt, résolut de l'acheter, et de métamorphoser le Polonais en Breton et le Turc qui est sous le pied du cheval en Olivier Cromwell. Le turban qui couvre cette seconde figure, est une preuve incontestable de la vérité de cette anecdote.

CHAPITRE XVII.

Palais de Sommerset.

LE Palais de Sommerset est le plus beau et le plus vaste de l'Angleterre. Il est placé dans le cœur de la ville, au bord de la Tamise, et dans l'endroit où la rivière est plus large et plus belle, mais l'architecte semble s'être proposé de perdre tous les avantages d'un si bel emplacement. Non-seulement on n'a pas la vue de la rivière, ni la perspective des collines du Kent qui eussent fait l'effet le plus pittoresque, mais on cherche en vain un chemin pour arriver au bord du fleuve. Les différentes parties de cet édifice sont cependant dignes d'éloges; la façade du côté du Strand a de la noblesse et de l'élégance, les trois arcades qui en font l'entrée, ouvrent un vestibule grand et noble; la cour est environnée de bâtimens qui répondent à la façade. Du côté de la rivière, est une terrasse qui s'avance sur un grand soubassement, formé par vingt-deux arches ornées de colonnes. Le style de cet édifice est noble, simple et régulier; l'architecte, sir William Chambers, s'est at-

taché à réunir l'ordre et la pureté des architectes vénitiens, avec la grandeur des architectes romains; on reconnaît qu'il a étudié et souvent imité Palladio, Vignola, Perruzzy, etc.

Ce vaste édifice est destiné à plusieurs établissemens publics: la Société Royale, celle des Antiquaires et l'Académie royale des arts, y occupent des appartemens où elles tiennent leurs séances. Les autres parties contiennent plusieurs offices du gouvernement.

CHAPITRE XVIII.

Hôtels de l'Amirauté, des Gardes, de la Trésorerie, de la Douane, de la Compagnie des Indes, etc.

Ces différens édifices, consacrés à des établissemens publics, ne sont pas dignes d'une nation riche et puissante. La plupart sont des monumens d'un goût barbare et mesquin: de ce nombre est l'hôtel de l'amirauté; il n'était guère possible de faire mieux disparaître les avantages d'un beau local ni d'élever à plus grands frais un édifice aussi mesquin: le corps du bâtiment est en brique, et le portique, for-

mé de quatre lourdes colonnes, est en pierre. On ne se douterait pas en voyant cet édifice que de-là on dirige la plus grande puissance navale qui ait jamais existé.

L'hôtel, ou la caserne des gardes à cheval, situé près de l'amirauté, est d'un meilleur style d'architecture; il consiste en un corps et deux ailes qui ont la régularité et la simplicité convenables à leur destination. Cet édifice manque cependant de grandeur et ce défaut est sur-tout sensible du côté du parc St.-James où se fait la parade. L'hôtel de la Trésorerie, qui donne également sur la place de la Parade, est trop irrégulier et composé de trop de parties disparates pour produire de l'effet.

L'hôtel de la Douane (*Custom-house*), n'annonce pas l'importance d'un édifice où viennent se soumettre tous les vaisseaux qui entrent dans la Tamise. Celui de la Compagnie des Indes est tout-à-fait indigne des maîtres de l'Indostan. Le bureau des Taxes (*Excise-office*), élevé en 1767, est grand, simple et régulier.

CHAPITRE XIX.

Abbaye de Westminster.

SELON les auteurs légendaires, l'église de Westminster fut élevée sur les fondemens d'un ancien temple d'Apollon, et saint Pierre, à qui elle fut dédiée, vint la consacrer lui-même, accompagné d'une troupe de chantres célestes. Ruinée par les Danois, et rebâtie en 1065 par Édouard le confesseur, Henri III ne la trouva pas assez vaste et magnifique, et fit élever, en 1285, l'édifice actuel. Henri VII y fit ajouter, en 1502, la superbe chapelle qui porte son nom, et au commencement du dernier siècle on y a ajouté, d'après les dessins de Christophe Wren, deux tours gothiques qui répondent à la grandeur de l'édifice.

« L'abbaye de Westminster est peut-être ce qui nous reste de plus beau en architecture gothique ; ses superbes colonnes, la hardiesse de ses voûtes, sa grandeur presque démesurée, ses ornemens et sa distribution font de cette église l'édifice le plus extraordinaire. On ne rencontre nulle part un ensemble si prodigieux de su-

perbes monumens ». Voilà l'idée que M. d'Archenolz donne de l'abbaye de Westminster ; d'autres voyageurs n'ont pas moins exagéré. Il ne sera pas inutile d'opposer à leurs éloges ce que dit un Anglais, dont les jugemens ont été généralement adoptés : « L'abbaye de Westminster, dit Ralph, inspire de la vénération par sa grande antiquité ; elle est d'une grandeur prodigieuse et remplit du *moins* la vue, si elle ne la satisfait. Quand on la regarde, comme dans un paysage, sans examiner ses parties, elle plaît assez ; mais si on considère ses parties, on est forcé de désapprouver le tout. La hauteur surprend, mais on est choqué de sa forme ; elle paraît plutôt une grange qu'une église. L'intérieur est moins imparfait que l'extérieur : la perspective frappe le spectateur à l'entrée, mais cet effet même provient d'un défaut de symétrie. C'est la hauteur excessive de la grande nef qui étonne ; si elle était en proportion avec les autres parties, elle frapperait moins, mais elle mériterait davantage d'être louée ».

L'église de Westminster est sur-tout célèbre par ses monumens. Si M. d'Archenolz s'était contenté de dire que nulle part on n'en voit un aussi grand nombre, il aurait dit ce que personne ne conteste ; mais prétendre qu'on ne voit

pas ailleurs un ensemble si étonnant de monumens superbes, c'est ce qu'on ne peut concevoir de la part d'un observateur qui a vu, sans doute, l'église de St.-Pierre, puisqu'il fait le paralèlle de l'Angleterre et de l'Italie. Si l'amateur des beaux-arts est étonné en voyant Westminster, c'est d'y trouver si peu de monumens dignes de fixer son attention. Ils sont presque tous l'ouvrage de la barbarie et du mauvais goût. On pourrait comparer Westminster au Musée des antiques de Paris, si on ne trouvait dans ce dernier, parmi des ouvrages gothiques, ceux des Girardon, des Bouchardon, des Puget et de plusieurs autres artistes bien supérieurs aux Rysbrack, aux Shoemaker, aux Wilton, etc.

Westminster est la sépulture des rois d'Angleterre et d'une foule d'hommes célèbres. Une opinion généralement répandue sur le continent fait croire que les cendres des hommes célèbres reposent parmi celles des rois, et que les monumens élevés à leur gloire sont un hommage de la reconnaissance nationale. Rien n'est plus faux que cette opinion que quelques expressions inexactes de Voltaire ont sur-tout contribué à répandre. Les hommes célèbres, enterrés à Westminster, sont séparés des rois; si on excepte un très petit nombre à qui on a érigé

des monumens par décret public et aux frais de la nation, les autres (et le grand Newton est du nombre) les doivent à leurs parens, à leurs amis, aux admirateurs des talens et des vertus. Ce n'est pas le mérite seul qui procure l'honneur d'un monument dans l'abbaye de Westminster: on y trouve place comme ailleurs pour son argent; la différence est qu'à Westminster il en coûte davantage. Beaucoup de personnes obscures ont leurs tombeaux parmi ceux des hommes célèbres.

Parmi les monumens des rois, on remarque celui que Henri VII se fit lui-même construire dans sa fameuse chapelle. C'est l'ouvrage d'un sculpteur Florentin, Pierre Torregiano, formé à l'école des anciens. S'il a couché sur le dos la statue de Henri et celle de sa femme, à la manière des sculpteurs gothiques, ce fut pour se conformer au goût de ce prince, qui avait même prescrit par son testament les ornemens qu'on devait ajouter à son tombeau après sa mort. Près de ce monument, on voit ceux que Jacques I.er fit élever à la reine Élisabeth, à qui il succéda sur le trône d'Angleterre, et à Marie Stuard, reine d'Écosse, sa propre mère. En faisant apporter à Westminster le corps de cette princesse infortunée, qui avait été en-

terrée dans la cathédrale de Peterbourough, et en lui érigeant un monument pareil à celui d'Élisabeth, Jacques I.er paraît avoir voulu venger la mémoire de sa mère, et faire voir que ces deux reines, dont le sort avait été si différent pendant leur vie, étaient égales au tombeau.

Tous les rois et les reines d'Angleterre, depuis Henri VII, ont eu leur sépulture dans la chapelle de Henri VII, à l'exception de Charles I.er qui fut enterré dans la chapelle de Windsor, en présence de deux témoins, et qu'on a inutilement cherché depuis. On sait que Cromwel avait aussi été enterré à Westminster avec beaucoup de pompe et qu'il fut ensuite exhumé, traîné sur la claie et attaché à la potence. On a prétendu que le corps de Charles I.er, transporté secrètement par des royalistes de Windsor dans l'abbaye, fut substitué par méchanceté à celui de Cromwell, et que cet infortuné monarque subit ainsi un second supplice : mais cette anecdote n'est point appuyée de preuves authentiques. Les rois Charles II, Guillaume III, la reine Marie, sa femme, la reine Anne, ont de simples caveaux à Westminster. Georges I.er fut enterré à Hanover; mais son fils Georges II et sa femme, reposent avec les rois leurs prédécesseurs.

La seule énumération des monumens érigés en l'honneur des hommes célèbres serait longue et fastidieuse. Nous nous contenterons d'indiquer ceux qui ont obtenu quelqu'estime de la part des connaisseurs ou qui sont remarquables par leur mauvais goût et leur barbarie. Deux sculpteurs ont sur-tout contribué à enrichir Westminster de leurs ouvrages, Roubillac, réfugié français, et Rysbrack, Flamand. Le premier est regardé comme l'auteur des meilleurs monumens de Westminster. Le tombeau de l'amiral Peter Waren a le mérite de l'ensemble, comme tous les ouvrages de cet artiste : la figure d'Hercule a beaucoup d'expression. Les tombeaux des généraux Wade, Fleming et Hargrave font aussi honneur au même artiste; le premier est composé d'un trophée militaire, avec la figure du Temps qui s'approche pour le détruire, mais qui est repoussé par la Renommée : l'idée est heureuse et l'exécution l'est encore plus. Le tombeau de lady Nightingale est préféré par beaucoup d'observateurs aux autres ouvrages de Roubillac, ainsi qu'à tous les autres monumens de Westminster ; la Mort, armée d'un dard, sort du tombeau pour la percer; l'époux, la frayeur sur le visage et la prière sur les lèvres, va au-devant du coup fatal qu'il tâche en vain

de détourner : la terreur et la pitié qui l'agitent passent dans l'ame du spectateur. Roubillac, lui-même, préférait ce tombeau à tous ses autres ouvrages, et, voulant le rendre aussi parfait qu'il lui était possible, allait le voir souvent et le retouchait. Le monument d'Hendel, par le même artiste, fut son dernier ouvrage, et passe pour un des plus beaux de l'abbaye. Il a les défauts qu'on reproche avec raison à Roubillac, d'être trop poétique dans ses idées et de manquer de correction dans le dessin.

Le tombeau du grand Newton par Rysbrack, occupe la place la plus avantageuse de l'église et partage l'opinion du public. Les uns l'ont regardé comme un chef-d'œuvre pour le dessin et pour l'exécution ; les autres comme un ouvrage au-dessous du médiocre : en prenant le milieu entre ces deux extrêmes, on rendra justice à l'artiste. La statue de Newton est noble et majestueuse, mais elle n'annonce pas le caractère de ce philosophe qui était le plus modeste des hommes. La figure de l'Astronomie a de grandes beautés ; l'expression de ses traits est noble et *pensive* ; mais la partie inférieure ne répond pas au reste : ses jambes sont embarrassées dans une draperie lourde et volumineuse. Les bas-reliefs de l'urne sont bien ima-

ginés et bien exécutés. Le système de la gravitation, qui fait la base de la réputation de ce philosophe, y est bien exprimé. Le sculpteur aurait dû se dispenser d'introduire les deux génies, dont l'objet est d'annoncer que Newton fut directeur des Monnaies; c'est rompre l'unité du sujet, pour exprimer une chose qui n'a nullement contribué à la gloire de ce grand homme. Le monument du général Stanhope, par le même artiste, fait le pendant de celui de Newton. On y trouve tous les défauts qu'on reproche à Rysbrack et aucune de ses bonnes qualités. Rien de plus froid, de plus lourd, de moins expressif que la figure de Stanhope: celle de Pallas est parfaitement assortie. La tente qui fait comme le fond du tableau, est une conception mesquine et gothique. Le tableau de Kneller, exécuté par Rysbrack sur les dessins mêmes de ce peintre, ne fait pas honneur aux talens réunis de ces deux artistes.

Bacon, est un des meilleurs sculpteurs qu'ait eu l'Angleterre. Il avait bien étudié les beaux modèles de la Grèce, mais il avait plus de savoir que de génie. Ses ouvrages n'ont pas de grands défauts, mais ils manquent en général d'expression et de vie. On reconnaît ces qualités et ces défauts dans le monument du comte

d'Hallifax, qui est cependant un des meilleurs de Westminster. On peut porter le même jugement de Wilton qui a exécuté quatre monumens. Celui de Willam Pultney est supérieur aux autres par le mérite de la composition, du dessin et de l'exécution.

Le tombeau de Chatham est une espèce d'allégorie: à ses pieds gémit la Politique, et la Constance entr'ouvre son cercueil; d'un côté on voit la Grande-Bretagne assise et dans une attitude contemplative, et près d'elle sont le Bonheur et l'Océan. Cette composition, sans art et sans goût, n'offre autre chose que les traces visibles de l'orgueil national qui se caresse jusque dans sa gratitude pour les grands hommes dont la patrie veut perpétuer le souvenir. La ville demanda que ce monument, décrété par le parlement, fut placé dans l'église de St.-Paul, mais le roi, par le conseil de ses ministres qui ne pardonnaient pas à Chatham de s'être opposé à la guerre d'Amérique, refusa d'acquiescer à cette demande, et le monument fut relégué dans un des coins les plus obscurs de Westminster.

La statue de Shakespear par Shoemaker, fut érigée en 1741. La représentation d'une de ses pièces aux deux théâtres, suffit pour en payer

les frais. Il est représenté appuyé sur une pile de livres, idée absurde, puisque jamais auteur ne dut moins aux livres que Shakespear. Ce monument, qui n'a pas d'autre défaut remarquable, est un de ceux que les Anglais voient avec le plus de plaisir, parce qu'il leur rappelle les scènes de ce grand poëte qui ont touché leur cœur et frappé leur imagination. Le monument du duc d'Argyle est un des plus magnifiques de Westminster, et fait d'abord beaucoup d'effet, mais en l'examinant en détail, on trouve peu à louer. Celui de la duchesse de Northumberland par Read, aussi magnifique, manque d'ensemble et d'unité; les figures de la Foi et de la Charité sont bien exécutées. Le monument du duc de Newcastle est seulement remarquable par sa richesse; il n'en est aucun qui ait coûté autant et que le peuple admire davantage, mais il n'en est aucun qui déplaise autant aux amateurs des arts. Le tombeau de lord Kinsale, est un monument de mauvais goût et de vanité. On y a étalé le luxe de la peinture, de la dorure et de la sculpture; l'épitaphe apprend au public que la famille de Kinsale a eu le privilége de se couvrir devant le roi. Un lord de cette famille, ayant été fait prisonnier à la bataille de Lauffeld, fut conduit à Louis XV, auquel il se pré-

senta la tête couverte. Le roi non-seulement ne parut pas choqué que le lord usât de son privilége, mais il l'invita même à dîner avec lui, » *Sire, je n'ai pas faim*, répondit grossièrement lord Kinsale: Je ne vous ai pas demandé si vous aviez faim, reprit le monarque, mais seulement si vous voulez avoir l'honneur de dîner avec le roi de France ».

Le tombeau de Shovel, élevé à grands frais, aux dépens du public, ne présente qu'un groupe gothique. Le Spectateur en a fait une critique qui en montre l'absurdité. Ceux de l'amiral Churchill et de Stepney ne sont ni moins magnifiques, ni moins ridicules. Le monument de l'amiral Tyrrel, par Read, présente un poëme entier du goût le plus bizarre. On y voit le fond de la mer et des nuages; des nymphes et des anges; une harpe et des cottes d'armes; un globe, un vaisseau, des rochers, etc.; l'amiral est suspendu sur les flots. On pourrait encore citer le tombeau du capitaine Cornwallis parmi ceux qui sont traités avec une magnificence et un appareil plus convenables à un catafalque qu'à des monumens fixes et permanens.

Parmi un grand nombre de monumens qui consistent en un simple buste, il y en a peu qui méritent de fixer les regards des connaisseurs.

Les plus estimés sont ceux de Spencer, de Cowley, de Barrow, de Busby, de Johnson, de Milton, de Prior, de Rowe, de Gay, etc. Le buste de Prior a été fait par Coriveau, et lui fut donné par Louis XIV, dans le temps que ce poëte était ministre d'Angleterre à la cour de France. Il prit soin lui-même de se faire ériger un monument; c'était porter la vanité au-delà du tombeau. Le buste de Milton fut érigé, en 1737, par William Benson, qui dans l'inscription parle beaucoup plus de lui-même que de ce grand poëte, c'est ce qui a fait dire à Pope :

On poet's tomb see Benson's Titles writ!

« Sur la tombe de ce grand poëte, lisez les titres de Benson ».

Il n'est pas rare que des personnes, ayant l'ambition d'acquérir une gloire facile, paient pour le monument d'un autre, afin de pouvoir faire passer sur sa tombe leur propre nom à la postérité.

Dans la partie de la nef qui est consacrée aux écrivains célèbres et qui est en quelque sorte comme le parnasse britannique, on cherche en vain les monumens de Pope et d'Addisson, des deux écrivains qui ont porté la langue anglaise à sa plus grande perfection, l'un pour les vers et l'autre pour la prose. Pope n'y a pas

été admis, dit-on, parce qu'il était catholique. Probablement Addisson n'a pas trouvé un ami qui se soit honoré, en lui faisant ériger un monument.

CHAPITRE XX.

Cathédrale de St.-Paul.

SAINT-PAUL, cathédrale de Londres, paraît aussi ancienne que l'établissement du christianisme en Angleterre; plusieurs antiquaires ont prétendu qu'avant cette époque, c'était un temple consacré à Diane, mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve authentique. En 1256, cette cathédrale fut rebâtie sur un plan très-vaste; c'était un des plus beaux et peut-être le plus grand des édifices gothiques qui aient existé; il surpassait en étendue l'église actuelle et même celle de St.-Pierre de Rome. Charles I.er fit faire de grandes réparations à cet édifice, et y fit même ajouter un beau portique d'ordre corinthien, d'après les dessins d'Inigo-Jones, mais le grand incendie de 1666 l'ayant consumé presqu'en entier, il fut résolu

de le reconstruire, et le parlement vota les sommes nécessaires.

Cristophe Wren, choisi pour élever ce monument national, fit un modèle dans le plus beau style grec, mais le chapitre de cette cathédrale, dont le consentement était malheureusement nécessaire, rejeta ce plan, en disant que l'édifice ressemblerait bien plus à un temple payen qu'à une église chrétienne. Wren fit alors le plan qui a été exécuté, et qui n'approche pas de la perfection de l'autre dont on a encore le modèle. Il adopta la forme de croix latine et le dôme, et c'est tout ce que son édifice a de commun avec St.-Pierre de Rome, quoiqu'on ait dit souvent qu'il n'en était qu'une copie. On peut reprocher à Wren de n'avoir pas évité plusieurs défauts de la Basilique du Vatican; il n'ignorait pas que les grands architectes, fondateurs de cet édifice, Bramante, Peruzzi et Michel-Ange, en avaient fait une croix grecque, et que le présomptueux Maderno, en la transformant en croix latine, avait ôté toute proportion entre les principales parties de ce bel édifice, en sorte que l'intérieur paraît petit et que la façade cache la plus belle partie du dôme, malgré la vaste place qui est devant la Basilique. On retrouve les mêmes défauts dans l'église de St.-

Paul: la largeur des bas-côtés et de la nef, n'est pas en proportion avec le total de l'édifice. L'architecte a donné une grande élévation au dôme, pour que la façade n'en dérobât pas la vue, mais cette élévation est démésurée, et lui donne moins l'air d'un dôme que d'une tour; elle fait paraître l'édifice plus bas qu'il ne l'est en effet, quoiqu'il ne soit pas assez élévé pour son étendue. Wren a partagé son portique, et toute l'architecture extérieure, en deux étages et deux ordres, ce qui indique une égale division pour l'intérieur, où elle aurait été inadmissible. Il n'y a pas de doute qu'un seul ordre aurait donné à l'édifice un air de grandeur et de majesté qu'il n'a pas. L'église de St.-Pierre pouvait, à cet égard, lui servir de modèle. L'intérieur, faute d'élévation, offre une perspective défectueuse; les colonnes sont prodigieusement lourdes, et embarassent la perspective, plutôt que d'augmenter sa symétrie et sa beauté.

Malgré ces défauts, l'église de St.-Paul n'en est pas moins un des plus beaux et des plus grands édifices qui existent; la façade est d'un style très-noble, enrichie d'un superbe fronton et de deux tours, plus contournées qu'élégantes; elle est bien préférable à celle de St.-Pierre. Les portiques latéraux sont aussi d'une belle

architecture. Les deux rangs de doubles pilastres qui règnent autour de l'église, sont d'ordre corinthien et d'ordre composite, et les espaces qui se trouvent entre les arches des fenêtres et l'architrave de l'ordre inférieur sont enrichis de très-beaux ornemens. Le dôme est imposant et majestueux; il est porté par trente-deux colonnes, dont l'entablement soutient une galerie avec une balustrade. Au dessus de ces colonnes est une rangée de pilastres, entre lesquels sont des fenêtres; la naissance du dôme commence au-dessus de l'entablement de ces pilastres, et vers le sommet est un élégant balcon; une lanterne, ornée de colonnes d'ordre corinthien, est élevée sur le centre du dôme et terminée par un globe et une croix dorés.

L'intérieur de l'église de St.-Paul ne répond pas à la beauté de l'extérieur; c'est là sur-tout ce qui met une grande différence entre cette cathédrale et la Basilique de St.-Pierre. On sait que les plus grands artistes d'Italie ont enrichi St.-Pierre de leurs chefs-d'œuvre, et que par-tout on trouve à admirer quelques monumens des arts. St.-Paul n'offre point d'ornemens, s'il plaît, c'est par la grandeur de ses parties; il offre un vide, une nudité qui sont d'un effet désagréable. Le dôme seul a été peint par James Tornhill,

peintre très-médiocre, et ses peintures sont endommagées. Quelques artistes estimés ont offert de décorer cette cathédrale de leurs ouvrages, sans demander aucune récompense de leurs travaux : ils se contentaient de la gloire de contribuer à orner le plus bel édifice de l'Angleterre; mais des préjugés gothiques, et des principes superstitieux ont fait rejeter ces offres libérales. On avait proposé, pour embellir ce temple, d'y élever des monumens aux grands hommes, mais ce plan a été rejeté jusqu'à nos jours; on a même refusé une place pour le monument de Chatham, que la haine ministérielle a relégué dans un coin de Westminster; ce plan a été adopté depuis peu, et on a déjà placé à St.-Paul les statues du Dr. Johnson et du philantrope Howard. Il faut croire qu'on y verra un jour un monument élevé à la gloire de l'architecte de ce bel édifice, dont les cendres reposent dans les souterrains; il méritait sans doute une place plus distinguée, mais Wren eut le sort de presque tous les hommes de génie; il fut persécuté par l'envie et l'ignorance, qui, peu de tems avant sa mort, parvinrent à lui faire perdre l'emploi d'architecte royal.

L'église de St.-Paul, commencée en 1675, fut achevée en 1710. Il est à remarquer que cet

immense édifice fut construit par un seul architecte, un seul maçon (Strong), et qu'il n'y eut qu'un seul évêque à Londres (Henri Compton), pendant les trente-cinq ans que dura la construction, tandis que douze architectes furent employés, sous dix-neuf papes, pendant les cent trente-cinq ans que dura la construction de St.-Pierre. On estime, en général, la proportion des deux édifices comme de deux à trois: la hauteur de St.-Pierre est de 437 pieds, et celle de St.-Paul de 540; la première a 729 pieds de long sur 364 de large, et la seconde 500 sur 180.

Il n'exista jamais un si vaste édifice qui fut d'une moindre utilité; le service divin ne se fait que dans une petite partie de l'église, tout le reste paraît abandonné. Elle n'est guère fréquentée que par les étrangers; presque personne ne suit le service divin qui s'y fait avec beaucoup de négligence. Elle est toujours fermée, excepté à l'heure des offices; un sordide intérêt, qui s'accorde mal avec la magnificence du lieu, est l'unique raison de son exacte clôture; hors l'heure des offices, très-succints, on ne peut entrer qu'en payant. De semblables contributions se lèvent à tous les escaliers et à toutes les portes qui conduisent dans les parties supérieures de l'édifice.

CHAPITRE XXI.

Églises.

Les temples de la religion anglicane peuvent seuls prendre le nom d'église; ceux des autres cultes s'appellent *chapelles, maisons de préche, maisons d'assemblée*, etc. Les églises anglicanes et leurs dépendances, sont en général très-propres et bien entretenues: ce qui ne doit point surprendre, puisque les marguilliers ont le droit, en vertu d'un acte du parlement, de lever des taxes appellées *church-rates* pour les réparations et les besoins des églises paroissiales. Les lois de l'état ont pris si grand soin de l'église établie et de ceux qui possèdent des charges et des bénéfices ecclésiastiques, qu'ils ne peuvent manquer tant qu'il y a dans la paroisse des maisons habitées et des terres en culture. Non-seulement les habitans épiscopaux, mais les quakers, les juifs, etc., sont obligés de remplir les offices de la paroisse et de payer les dixmes et les *church-rates*.

Le terrain sur lequel on doit bâtir une église ou qui est destiné pour un cimetière, est préa-

lablement consacré par un évêque, et il ne peut ensuite servir à un usage profane à moins qu'on n'obtienne une permission du parlement. Selon une loi qui n'a pas été révoquée, celui qui frappe un autre dans une église ou dans un cimetière, ou qui même ne fait que le menacer, non-seulement est excommunié, mais il est encore condamné à perdre une oreille.

Les églises gothiques de Londres n'ont rien de remarquable, si on excepte l'église de Westminster et celle de St.-Michel en Cornhill. Cette seconde, quoique moins grande que la première, est moins défectueuse dans ses proportions. Les églises modernes sont presque toutes bâties sur le même modèle, sur-tout pour l'intérieur. Ce sont de grandes salles en carré long dont les bas-côtés ont des tribunes à dix ou douze pieds d'élévation, garnies de bancs en gradins. L'aire est couverte de bancs clos; au-dessus de la porte est un buffet d'orgues; aux deux tiers de l'église sont la chaire du ministre et le pupître du chantre qui entonne les pseaumes, et dans le fond est la table de communion, ordinairement isolée par une balustrade. L'attention des anglicans à éviter tout ornement analogue au culte des images, fait que leurs églises sont d'une grande nudité dans

l'intérieur; mais ils s'en dédommagent par un luxe extérieur que le contraste ne fait que rendre plus choquant.

Les anglais regardent l'église de St-Paul de Convent-Garden, construite par Inigo Jones, comme un des ouvrages d'architecture les plus parfaits qui existent. On ne peut imaginer rien de plus simple, mais cette simplicité a quelque chose de noble et de grand. Il faut avouer cependant que cette église serait mieux placée dans un hameau que sur une place d'une grande capitale, et ce n'est pas sans raison qu'un critique a dit que c'est la plus *belle grange d'Angleterre.*

L'église de St.-Etienne de Walbrook passe pour le chef-d'œuvre de Christophe Wren. Il réunit l'harmonie des proportions, l'élégance et la noblesse. Les Anglais prétendent que l'Italie n'a rien de comparable à ce temple : beaucoup d'Italiens assurent qu'il ressemble à beaucoup d'églises de leur pays. L'église de Bow-Church, construite par le même architecte, ne présente que des masses de pierre, mais son clocher qu'on regarde comme le plus beau d'Angleterre, paroît réunir les beautés propres à ce genre d'édifice dont les Grecs et les Romains ne nous ont pas laissé de modèles. C'est dans cette

dernière église qu'on prêche tous les ans huit sermons sur l'existence de Dieu, ce qui est connu sous le nom de *chaire établie par Boyle.* Les étrangers qui connaissent cette fondation s'empressent d'aller entendre un de ces discours; mais ils sont bien surpris de ne trouver au lieu d'une assemblée nombreuse de savans, de théologiens, que très-peu d'auditeurs et la plupart du sexe. L'église de Ste.-Brigitte, faite par le même architecte, n'est pas d'une meilleure architecture.

L'église de St.-Martin des Champs (*St.-Martin in the fields*) est un des meilleurs temples modernes de Londres; le portique est élégant et noble, et ressemble à celui de l'ancien temple de Nîmes. Cet édifice a cependant le défaut de n'être pas assez élevé, défaut qui est encore plus sensible dans l'intérieur. L'église de St.-George, à la place d'Hanover, à un portique moins parfait que celui de St.-Martin, mais l'édifice a beaucoup d'élégance et de noblesse à l'intérieur. L'église de St.-Giles, encore moins ornée que les précédentes, plaît aux connoisseurs par les proportions des parties et l'harmonie de l'ensemble.

L'architecte Wanbrugh, qui a construit l'église de St.-Jean, a prétendu donner du grand

et du nouveau, et il est tombé dans le bizarre et le monstrueux; il a imaginé de faire un édifice avec quatre façades égales, chacune surmontée d'une énorme tour. L'église de Ste.-Mary du Strand offre la plus grande profusion d'ornemens; l'œil ne sait où se reposer et ne peut se former aucune idée du plan de l'édifice. L'église de St.-George en Bloomsbury est fameuse par sa magnifique absurdité; l'architecte a pris la bizarrerie pour le génie et les décorations pour le goût. Il a été si irrégulier que le portique ne paraît pas au milieu de l'église; le clocher est attaché comme une excroissance au reste de l'édifice. L'architecte, pour mettre le comble au ridicule de son ouvrage, a perché la statue de St.-George sur la pointe du clocher.

Une partie des églises que nous venons de nommer ont le défaut de n'avoir pas la façade sur la rue, parce qu'une superstition à la quelle le clergé anglican est attaché, veut que les églises soient tournées de l'est à l'ouest. Les églises nouvelles ont toutes été construites dans le dernier siècle, en vertu d'un bill du parlement qui en avait voté cinquante, en sorte qu'elles ont été bâties à grands frais, et qu'elles ne céderaient pas en beauté à celles des autres pays si les Anglais avaient plus de goût et leurs ar-

chitectes plus de talent. « Aucune nation, dit Ralph, ne peut nous reprocher d'avoir épargné les frais dans nos édifices publics, mais toutes peuvent nous accuser d'avoir manqué de génie, de goût et de discernement dans l'exécution ».

Les Anglais aiment beaucoup les clochers et les cloches. Les paroisses ont seules le droit d'en avoir; dans plusieurs, il y a des sonneries qui exécutent des airs réguliers. Comme on sonne pour les prières, les offices, les enterremens et toutes les cérémonies religieuses, on n'est pas moins étourdi du bruit des cloches en Angleterre que dans les pays catholiques; ce bruit est même plus incommode en Angleterre, parce que, ordinairement, les cloches sont toutes discordantes dans l'ensemble et sonnent faux chacune en particulier. On fait voir dans une église une cloche faite aux frais des garçons et des filles de la paroisse, sur laquelle on a gravé cette singulière inscription :

Materiam juvenes, formam tribuere puellæ.

CHAPITRE XXII.

Tour de Londres.

LA Tour est le premier objet de la curiosité des Anglais qui arrivent à Londres. Comme il en

est souvent question dans leur histoire, et qu'elle a été le théâtre de plusieurs événemens tragiques, il est naturel qu'elle excite leur curiosité, mais elle n'a pas, à beaucoup près, le même intérêt pour les étrangers qu'on se presse d'y conduire.

Cette forteresse prend sa dénomination peu exacte d'une tour carrée placée au centre, que fit bâtir Guillaume-le-Conquérant pour tenir les habitans en respect. Son fils, Guillaume-le-Roux, Henri I.er, Richard I.er, y ajoutèrent plusieurs bâtimens. Henri III la fit enceindre d'un mur, et d'un fossé. La position de la Tour est avantageuse en ce qu'elle domine la ville et le cours de la Tamise, mais elle n'a aucune fortification régulière, et les batteries qui sont sur ses remparts ne servent que pour annoncer des réjouissances publiques et des solemnités. Au commencement de la dernière guerre, le ministère, craignant un soulèvement, ou plutôt cherchant à répandre l'allarme pour justifier ses mesures, crut mettre la Tour en état de défense en exhaussant les remparts avec des planches; mais ces ridicules préparatifs n'auraient pas sauvé la Tour si on avait eu réellement le projet de l'attaquer; elle eut été plus facile à prendre que la Bastille.

La Tour, comme la Bastille, sert de prison

d'état, mais avec cette différence qu'on n'y est pas enfermé (du moins quand la loi d'*habeas corpus* n'est pas suspendue) en vertu d'une lettre de cachet et par l'ordre arbitraire et secret du gouvernement. L'homme qui garde les prisonniers d'état tire une espèce de dignité de la qualité des personnes qu'il a sous sa garde, il est appelé *gentleman*-geolier, titre qui sans doute n'est pas des plus honorables.

Dans l'enceinte de la Tour, sont plusieurs rues et plusieurs bâtimens. On visite d'abord la chapelle, ancien édifice gothique qui n'a rien de remarquable, si ce n'est d'être le lieu de la sépulture d'un grand nombre d'illustres victimes de la tyrannie, et de quelques chefs de rebelles. C'est là que reposent les cendres du vertueux Thomas Morus, de l'infortunée Anne de Bullen, et celles de l'ambitieux Monmouth et du féroce Jefferies. Ce ministre des vengeances de Jacques II, mourut à la Tour des suites des excès auxquels il se livrait pour échapper aux remords de sa conscience ou plutôt à la terreur du supplice. Ayant reçu un jour un panier d'huîtres de Colchester, il s'en félicitait dans l'idée qu'il lui restait encore un ami; mais en ouvrant le panier il trouva une corde et d'autres instrumens de supplice.

La ménagerie attire sur-tout la foule des curieux. On y voit entr'autres bêtes féroces, le *général Swarow*, grand ours du nord, quatre tigres royaux qui ont appartenu à Tippo-Saïb et dont il se servait pour la chasse; des bêtes fauves, un ours blanc du Groenland, plusieurs lions, dont deux sont nés à la Tour; des léopards et des panthères.

L'attelier de la monnaie occupe plusieurs bâtimens. En comparant les derniers coins gravés avec ceux des temps antérieurs, on remarque leur infériorité.

Dans la chambre des régales (*jewel-office*), sont conservés la crosse d'or de St.-Edouard, la couronne qui sert au couronnement des rois, le diadême et les bracelets des reines; le sceptre de paix, l'épée de clémence, dénomination assez singulière; la Sainte-Ampoule, car les Anglais prétendent aussi en avoir une.

On s'arrête long-temps dans la salle des cuirassiers (*horse-armory*) où sont les portraits de tous les rois d'Angleterre, depuis Guillaume de Normandie; on se plaît à rapprocher de leur physionomie les événemens marquans de leur vie et de leur règne.

La salle des archives (*record-office*), contient un grand nombre d'actes et de registres;

l'ancien état des terres, les lois et les statuts, et les *droits de l'Angleterre sur l'empire des mers britanniques.*

Enfin, on voit plusieurs salles formant l'arsenal (*ordonnance-office*, *grand-storehouse*, *spanish-armory*, *small-armory*), où sont des armes pour soixante mille hommes, des trains d'artillerie, et des machines meurtrières plus ingénieuses qu'utiles, comme un mortier qui élève neuf bombes à la fois, un engin qui lance trente carcasses d'artifices, etc; des trophées de la victoire remportée par Elisabeth sur l'invincible *armada* de Philippe II; les anciennes armes des Saxons et des Danois; les armes prises en différens temps aux rebelles, etc.

Pour voir les curiosités de la Tour, on paie séparément presque pour chacun des objets. L'étranger est surpris de n'être admis dans un lieu public que moyennant une rétribution; mais du moins Londres lui offre-t-elle cet avantage de ne pas craindre les taxations arbitraires: avant de frapper à une porte, il connaît le tarif du lieu.

En sortant de cette inutile forteresse, on passe devant la Porte des Traîtres, ainsi nommée, parce qu'elle ne s'ouvre que pour les prisonniers que l'on conduit à Westminster hall

par la Tamise. Elle rappelle un grand nombre de malheureuses victimes que la tyrannie a voulu flétrir du nom de *traître*, mais que l'histoire a vengées.

CHAPITRE XXIII.

Monument.

ON appelle *Monument* une colonne élevée en mémoire du grand incendie de Londres, qui eut lieu en 1666. Il commença à la rue du Pouding (*Pudding-lane*), près de l'église de St.-Magnus, et finit en Smithfields à l'angle du Pâté (*Pie-corner*), ce qui fit dire dans une inscription qu'on avait placée dans ce dernier endroit que l'*incendie de Londres était le châtiment de la gourmandise de ses habitans.* L'incendie dura trois jours et consuma quatre-vingt-neuf églises, les portes de la Cité, l'Hôtel-de-ville et plusieurs autres édifices publics, treize mille maisons qui couvraient un terrain de quatre cent trente-six arpens, percés de quatre cents rues. Le célèbre architecte Christophe Wren fit un plan pour rebâtir Londres et la rendre la plus belle ville du monde, mais les difficultés qui naquirent

entre les propriétaires du terrain et le besoin d'avoir promptement des habitations, en empêchèrent l'exécution.

Le monument élevé par le même architecte, est une colonne de la plus hardie construction, d'ordre dorique, cannelée et creuse; elle surpasse en hauteur (202 pieds) les colonnes de Trajan et d'Antonin, à Rome, et celle de Théodose à Constantinople. L'escalier de marbre noir est composé de trois cent quarante-cinq marches; au-dessus du chapiteau est un balcon du milieu duquel s'élève un cône terminé par une urne de bronze d'où il sort des flammes. L'architecte n'eut pas la liberté de suivre son idée qui était de placer au haut de la colonne, au lieu de l'urne, une statue colossale représentant la ville de Londres.

Le piédestal est orné de deux côtés de bas-reliefs qui représentent l'incendie de Londres et sa reconstruction. Ils sont bien imaginés et bien exécutés, et font honneur au ciseau de Cibber. Les autres côtés du piédestal portent plusieurs inscriptions latines, et une en langue vulgaire pour être à la portée de tous. La dernière est conçue en ces termes: « Cette colonne a été érigée en mémoire perpétuelle du terrible incendie de cette ville protestante, tramé et

exécuté par la perfidie et la malice des papistes, au commencement de septembre l'an de grâce 1666, afin de pouvoir exécuter l'exécrable complot fait pour extirper la religion protestante, détruire l'ancienne liberté anglaise, et introduire le papisme et l'esclavage ». Cette inscription fut effacée lorsque Jacques II parvint au trône, et remise sous Guillaume III. Les historiens anglais les plus estimés conviennent cependant que c'est sans fondement qu'on attribua l'incendie de Londres aux catholiques, et que l'esprit de parti a pu seul dicter une pareille accusation. On se demande pourquoi on n'a pas ôté cette inscription calomnieuse : se propose-t-on d'inspirer à la nation des sentimens haineux ? Les individus ne peuvent en effet regarder comme un vice, une affection morale dont le corps social leur donne l'exemple.

Rien n'est plus ridicule que la situation du monument, si ce n'est la raison qu'on donne du choix qu'on en a fait, c'est-à-dire, que l'incendie commença dans cet endroit. Quoiqu'il n'ait été élevé que depuis cent trente ans, on assure qu'il a beaucoup souffert et qu'il faudra bientôt le démolir. On n'est pas d'accord sur la cause de cette dégradation. Les uns l'attribuent à un vice de construction, d'autres au défaut

de stabilité du terrain et à l'ébranlement que cause le passage continuel des voitures qui vont au pont de Londres ou qui en viennent.

CHAPITRE XXIV.

Tamise.

En voyant tous les avantages que ce beau fleuve assure à l'Angleterre, on se rappelle la fameuse réponse que les citoyens de Londres firent à Jacques I.er. Ce prince, mécontent de ce que la Cité refusait de lui prêter une somme considérable, la menaça d'établir sa cour ailleurs : « Sire, lui répondit le lord maire, en nous retirant la faveur de votre présence, nous laisserez-vous au moins la Tamise ». Mais ce beau fleuve qui est la source de la grandeur et de la richesse de Londres, ne contribue pas beaucoup à son embellissement ; non-seulement il n'y a pas même l'apparence d'un quai, mais il semble qu'on se soit proposé de prendre toutes les mesures imaginables pour dérober les abords et la vue de ce beau fleuve. On ne le voit guère que des ponts et de quelques terrasses, et on n'y communique que par des *stairs*, rampes ou

escaliers qui sont mesquins et peu commodes, et qui forment en même temps autant d'égouts pour les eaux et les immondices de la ville.

Les maisons qui occupent les bords du fleuve, bien loin d'offrir quelques décorations, ressemblent à des bâtisses irrégulières que le hasard aurait placées sur ses bords, et ne sont habitées que par des tanneurs, des teinturiers et d'autres manufacturiers. Les rues qui bordent ces maisons sont les plus sales de Londres. Il n'y a guère qu'un siècle que sur la rive droite de la Tamise il n'y avait que le faubourg de Southwark, le village de Lambeth et quelques maisons avec des jardins; mais depuis cette époque, et sur-tout depuis que l'on a construit les ponts de Westminster et de Blackfriars, la rive droite est couverte de maisons qui sont en général des fabriques très-mal bâties, si on excepte les rues voisines des ponts.

Hors de Londres, les bords de la Tamise offrent les points de vue les plus agréables et les plus variés. De tous côtés on aperçoit des maisons de campagne, ornées de jardins, des villages, des plaines bien cultivées, des prairies et des côteaux de la plus riante verdure. La Tamise coule près de Windsor et contribue beaucoup à embellir le paysage le plus beau et

le plus étendu qu'offre l'Angleterre. A Richmond, elle anime un paysage plus rapproché, mais peut-être plus agréable; le village de Richmond, par sa position pittoresque, fut appelé autrefois, en langue saxone, *Shene*, qui signifie *Brillant*. De nos jours il a mérité le nom de *Frascati* de l'Angleterre. De Greenwich, la Tamise offre une vue encore plus imposante. On y voit une foule de vaisseaux monter et descendre le fleuve, et leur mâture et leurs voiles se confondre agéablement avec le feuillage des grands arbres dont ses bords sont plantés.

Le cours de la Tamise, sur-tout depuis Hamptoncourt jusqu'à Kew, maisons royales, est peuplé de cignes. Cet oiseau a toujours été en grande estime en Angleterre. Un acte d'Édouard IV portait: Que personne, excepté le fils du roi, ne pourrait avoir un cigne, à moins de posséder cinq marcs de revenu. Un autre acte punissait le vol des œufs de cigne par un an de prison et une amende à la volonté du roi. Selon Coke, le vol d'un cigne, légitimement marqué et dans une rivière ouverte et commune, entraînait la peine suivante: le cigne était suspendu par le bec, et le voleur était obligé de jeter sur la tête de l'oiseau autant de blé, qu'il en fallait pour le couvrir entièrement; ce blé

servait de dédommagement au propriétaire (*). On prend encore de grandes précautions pour conserver les cignes. A des époques fixes le barge du roi et ceux de deux corporations de la Cité, les teinturiers et les marchands de vin, remontent la Tamise jusqu'à Marlow pour faire marquer les jeunes cignes: cette cérémonie s'appelle *swan-trapping*.

CHAPITRE XXV.

Ponts de la Tamise.

IL y a cinquante ans la ville de Londres n'avait qu'un seul pont (*London's Bridge*), mais ce pont existe depuis près de sept siècles. C'est sans doute une des entreprises les plus hardies que l'architecture pût former et exécuter dans le temps où il a été bâti. La construction de ce pont, dont les piles sont fondées sur des pilotis, dura trente-trois ans; il est composé de dix-neuf arches d'inégale grandeur, et a cent quinze pieds de long sur quarante-cinq de large. L'architecte, nommé Pierre, curé de Sainte-

(*) V. *Rapport de Coke*, part. III.

Marie Colechurch, étant mort quatre ans avant que son ouvrage fût achevé, le roi Jean proposa aux habitans de la Cité de Londres de charger de la continuation de cet édifice un autre ecclésiastique nommé Isambert, maître d'école à Xaintes; mais ceux-ci voulurent que des Anglais eussent l'honneur d'achever cet important ouvrage.

London's Bridge, dit autrefois *le pont des Merveilles*, était couvert de maisons; ce n'a été qu'en 1756 qu'elles furent démolies. Au lieu d'une rue étroite, il présente aujourd'hui une voie pour les voitures, large de 30 pieds, avec des trottoirs pour les piétons, et une élégante balustrade. Ce pont a le défaut d'avoir les arches basses et étroites, en sorte que les gros bâtimens ne peuvent y passer, et qu'à la marée descendante il s'y forme une cascade qui en rend le passage très-dangereux.

Les habitans de Westminster, se trouvant à plusieurs milles de distance du pont de Londres, résolurent d'en faire construire un dans leur ville; ils en sollicitèrent la permission au parlement qui la leur accorda, malgré l'opposition de la Cité de Londres, du faubourg de Southwark et de plusieurs corporations. La première pierre fut posée, le 24 janvier 1739, par Henri,

comte de Pembrok, connu par son goût pour l'architecture ; et la construction fut confiée à Charles Labelye, Français, selon Pennant, et Suisse, selon d'autres. Il est composé de quinze arches, dont celle du milieu a 76 pieds de large; les autres décroissent également de chaque côté dans la proportion de 4 pieds ; la longueur du pont est de 1225 pieds, et la largeur de 44 ; les piles comme les arches sont entièrement bâties en grandes pierres de Portland. On assure qu'il y a été employé beaucoup plus de matériaux que pour la construction de l'église de St.-Paul.

Ce pont réunit la solidité, la simplicité et la noblesse, et ne le cède en rien à aucun édifice de ce genre. On ne trouve à blâmer que la hauteur gigantesque des parapets et les cabinets en niche, élevés des deux côtés sur les éperons de chaque pile: mais ce sont des défauts que l'on peut faire disparaître. L'avantage d'offrir un abri contre la pluie ne suffit pas pour justifier ces niches ; et sans doute ce n'est pas sérieusement qu'on a dit que la hauteur des parapets (de 10 pieds) a pour objet d'ôter aux désespérés la facilité de se noyer. L'architecte Labelye, comme étranger, ne jouit pas, en Angleterre, de la réputation qu'il mérite. On ne daigne pas même le nommer dans la plupart des descriptions qu'on a

faites du pont. Il en publia une lui-même en 1751; s'étant retiré à Paris, où il est mort en 176....., il légua par testament au savant Deparcieux, de l'académie des sciences, un modèle de ce pont qu'il avait lui-même exécuté: on le voyait dans le cabinet de ce savant.

Le pont de Blackfriars, situé entre le pont de Londres et celui de Westminster, surpasse celui-ci en magnificence de décoration, si ce n'est en beauté réelle; chacun des éperons des piles, forme, à la hauteur des plus hautes marées, un socle angulaire qui porte deux colonnes ioniques couplées, sur lesquelles vient se reposer une corniche continue très-saillante qui règne dans toute sa longueur; ces colonnes font un bel effet vues de la rivière, mais les maîtres de l'art trouvent que leur application n'est pas assez justifiée. Ce pont, achevé en 1769, est composé de neuf arches elliptiques, dont celle du milieu a 100 pieds d'ouverture. Sa longueur est de 1100 pieds et sa largeur de 42; il est regardé avec raison comme un des plus beaux qui existent par la hardiesse, l'élégance et la grandeur de sa construction. L'architecte qui l'a bâti s'appelle Robert-Mylne.

La Cité de Londres donna à ce pont le nom de Pitt, pour témoigner, d'une manière éclat-

tante, l'estime qu'elle avait pour cet homme célèbre. On jeta dans les fondemens des médailles avec des inscriptions qui portaient son nom, mais le peuple s'est habitué à donner à ce pont le nom du quartier où il a été bâti (*Black-Friars*, Moines noirs), et le vœu de la Cité de Londres n'a pas été rempli.

M.r d'Archenolz dit (*) qu'il serait honteux de comparer les ponts de Londres à ceux de Paris, et il cite le pont Neuf et le pont Royal. Si cet écrivain était moins partial dans le parallèle qu'il fait des deux pays, il aurait réfléchi que ces ponts n'ont pas été faits dans le dernier siècle, et il aurait cité, de préférence, celui de la Concorde, ou du moins celui de Neuilly, et plusieurs autres, qui prouvent que dans ce genre d'architecture, les Français n'ont rien à envier aux autres nations.

CHAPITRE XXVI.

Port de Londres.

LE vieux pont formant une barrière qui empêche les vaisseaux de remonter jusqu'où la

(*) V. *Tableau de l'Angleterre.*

Tamise serait naviguable pour eux, le port ne commence qu'au-dessous du pont, c'est-à-dire, à une des extrémités de la ville, dans les quartiers les plus anciens et les plus mal bâtis. Si le port s'étendait jusqu'à Westminster, il en résulterait une grande magnificence pour le coup-d'œil, et une grande liberté pour la circulation. Pour y jouir de tous ces avantages, il faudrait dégager les bords du fleuve et en faciliter l'accès; il faudrait former des quais : mais ils n'existent pas même sur le port actuel, et ce n'est que du pont et de quelques autres points qu'on en a la vue.

Le port de Londres, sans quai, sans édifices sur ses bords qui puissent le faire comparer au grand canal de Venise, n'offre pas, au jugement de beaucoup d'observateurs, une aussi belle vue que plusieurs autres ports; celui d'Amsterdam, par exemple, où l'on peut embrasser tout d'un coup-d'œil, malgré sa vaste étendue, a quelque chose de plus grand et de plus magnifique; mais le port de Londres présente aussi un spectacle unique en son genre. Qui peut voir, sans étonnement, ce vaste canal couvert d'une quantité innombrable de vaisseaux dans plusieurs milles d'étendue? Ces vaisseaux, variés par leur grandeur, leur coupe, leurs agrès, le

costume des équipages, sont rangés, par cinq ou six de front, des deux côtés du fleuve, avec un ordre presque symétrique; ils forment comme une grande ville flottante, où sont réunis des habitans de toutes les nations et les productions de tous les pays. C'est en traversant cette ville, au milieu d'une multitude de canots qui se croisent légèrement pour son service; c'est en voyant arriver à pleines voiles, de toutes les mers du monde, des vaisseaux qui ne trouvent qu'avec peine l'espace nécessaire pour se placer, qu'on peut se former une juste idée de l'étendue du commerce britannique.

CHAPITRE XXVII.

Approvisionnement d'eau.

Il n'y a qu'une seule fontaine à Londres (a *Lincoln's-Inn*), et, depuis nombre d'années, elle ne donne pas d'eau. Les Anglais vont admirer en Italie, la magnificence des monumens de ce genre, sans se piquer de l'imiter chez eux. On lit sur le piédestal d'une belle fontaine publique de Bruxelles, qu'un Anglais a voulu ainsi marquer sa reconnaissance à la nymphe

de la source dont il avait fait, plusieurs années, un usage aussi agréable que salutaire; mais sa libéralité ne s'est pas étendue jusqu'à sa patrie. Cependant, Londres est abondamment approvisionnée d'eau, que fournissent des pompes établies sur la Tamise, ou des aqueducs. Des conduits la distribuent dans presque toutes les maisons, et on n'est pas réduit à l'acheter par mesure.

Auprès du pont de Londres, du côté de la Cité, est une machine pour élever l'eau, dans le genre de celle de Marly, mais beaucoup plus simple. Elle fut imaginée, sous le règne d'Élisabeth, par un Hollandais nommé Pierre Corbis, et elle a été perfectionnée en différens temps, et particulièrement par un réfugié français nommé Savary, et dans ces dernières années, par Hadley. Corbis et ses héritiers jouirent d'un privilége, qu'ils vendirent, en 1701, pour trente-six mille liv. Sterl.; il a appartenu depuis à une compagnie. On évalue l'eau que fournit cette machine à quarante-huit mille muids toutes les vingt-quatre heures; elle coule, par des conduits souterrains, dans les maisons, et leur est distribuée trois fois par semaine.

Les pompes établies sur la Tamise ne pouvaient porter l'eau aux quartiers de Londres les

plus élevés; un simple citoyen entreprit, à ses frais, d'approvisonner d'eau cette partie de la capitale: Hugues Middleton, du pays de Galles, ayant acquis une fortune considérable par l'exploitation des mines, la consacra toute entière à amener d'Amwell, dans le comté d'Hertford, une petite rivière, jusqu'à Londres. Ce grand ouvrage fut commencé en 1608, et terminé en cinq années, pendant lesquelles il occupa, sans discontinuation, les bras de six cents ouvriers. La New-River, n'était qu'à vingt milles de Londres, mais pour éviter les obstacles, il fallut lui tracer un cours de trente-six mille.

Middleton, propriétaire de ce canal, ne put en faire que soixante-douze actions, qu'il vendit seulement cent liv. sterl. chaque. Elles se sont vendues depuis jusqu'à dix à douze mille liv. sterl., et leur valeur augmente tous les jours avec le dividende.

Londres, s'étant considérablement agrandie, et la source première de la New-River ne fournissant pas assez d'eau, l'on prit une partie de la rivière Lee pour la grossir. Cette eau, distribuée dans les maisons par des conduits de bois, est vaseuse et à un goût désagréable. Elle n'est pas uniquement destinée à la consommation domestique; elle fournit aussi un prompt

et abondant secours pour les incendies, par le moyen de tuyaux de bois, placés perpendiculairement sur les conduits, et auxquels on peut, au besoin, appliquer des pompes.

CHAPITRE XXVIII.

Prisons.

Les prisons, en Angleterre, sont très-nombreuses, et dans aucun pays de l'Europe il n'y a un aussi grand nombre de détenus. On a calculé qu'il monte à cinquante mille, en y comprenant les prisons de l'Écosse et de l'Irlande. Cependant le nombre des prisonniers était jadis plus considérable, puisqu'il est prouvé, par des actes du parlement, que sous Henri VIII il était de soixante mille, et sous Élisabeth presque aussi grand, quoiqu'alors l'Écosse ne fût pas unie à l'Angleterre. On peut en conclure que la corruption de notre siècle n'égale pas celle des siècles passés, ou plutôt que les lois sont plus douces.

On est porté à croire que la même humanité qui a dicté en général le code pénal anglais, et qui veille pendant l'instruction du procès à la conservation des jours de l'accusé, doit avoir réglé

la manière dont les prisonniers sont logés et nourris. On suppose que les réclamations du philantrope Howard, à qui on doit l'amélioration du sort de cette classe infortunée dans le continent, ont dû faire disparaître les abus qui se trouvaient en Angleterre dans l'état des prisons et la condition des prisonniers. Mais c'est une erreur; il n'y a guère plus d'humanité, il n'y a pas moins de désordres et d'abus dans les prisons d'Angleterre que dans celles des autres pays; on n'a presque pas profité des conseils éclairés et humains d'Howard : les prisonniers sont encore chargés de chaînes et réduits au pain et à l'eau ; les accusés sont gardés ensemble, sans égard au sexe, à l'âge et aux crimes ; des malfaiteurs endurcis sont mêlés avec d'autres qui ne font que débuter, et qui achèvent de se corrompre dans leur société. Les prisonniers sont livrés à l'avidité et à la brutalité des geoliers ; et les magistrats supérieurs, qui doivent visiter les prisons, négligent de le faire, ou se font accompagner des geoliers, ce qui étouffe les plaintes des prisonniers par la crainte d'un traitement plus rigoureux. L'enquête sur l'état de la prison de *Cold-bath-fields*, demandée avec tant de persévérance par sir Francis Burdett, a mis dans le plus grand jour

les abus qui s'y commettent, et qu'on remarque également dans les autres prisons.

Celle de Newgate est regardée comme un des plus beaux monumens de la ville de Londres ; c'est un vaste bâtiment en pierre de taille, tout en rustique, n'ayant pour ornement que quelques statues dans des niches sur les façades, représentant des criminels, et deux entablemens sur les deux portes d'entrée où sont sculptés des faisceaux de chaînes. Il annonce d'une manière frappante sa destination ; il est impossible de ne pas le considérer comme la demeure du désespoir, du crime et du malheur ; mais l'architecture de cette prison, où l'on enferme aussi les débiteurs, n'est pas la plus favorable à la salubrité. La nouvelle prison de Clarkenwell sert de supplément à celle de Newgate. Les prisons de Ludgate, de New-goal-Southwark, de New-Compter, de Marshal-Sea, etc., sont aussi destinées pour les criminels. Les prévenus de délits commis sur mer sont détenus à Marshal-Sea, et les prévenus de délits militaires à la prison du Savoy. La prison de Cold-Bath-Fields, destinée aux criminels convaincus, a été construite d'après le plan d'Howard ; elle a pour objet leur amendement, et porte aussi le nom de *Maison de repentir*. Il y a à

Londres trois autres maisons de correction qui portent le nom de *Bridewell*, et où la police correctionnelle envoie les vagabonds, les filoux, les domestiques insolens et les apprentis désobéissans; il y sont fustigés pour les cas graves, et occupés à des travaux serviles; les moins coupables sont employés à battre et à nettoyer le chanvre qui sert aux magasins de la marine.

Il y a plusieurs prisons destinées pour les débiteurs; les principales sont celles de Fleet et de King'sbench, où les débiteurs peuvent se faire transporter moyennant 6 à 7 liv. sterl. Il y a à Fleet cent vingt-cinq chambres que les prisonniers paient un schelling et demi par semaine; mais le nombre des prisonniers est si considérable qu'ordinairement une chambre sert pour plusieurs. Il y a dans l'enceinte de la prison un café, des cuisines communes et un jeu de paume; les prisonniers jouissent dans l'intérieur d'une grande liberté; ils peuvent, en payant cinq schellings par jour et en donnant une caution, sortir s'il leur plaît.

La prison de King'sbench ressemble pour le régime à la précédente, mais elle est plus vaste, plus commode et plus chère; elle est située presque dans les champs, et ressemble à une petite ville. On y trouve des rues, des bou-

tiques, des tavernes, un jardin, etc. On n'aperçoit ni grilles, ni verroux, ni geoliers. L'entrée seule est gardée et offre les dehors d'une maison de détention. Plusieurs prisonniers y vivent sur le plus grand ton, occupent de beaux appartemens, et donnent des bals et des assemblées. Le nombre des habitans de cette prison est quelquefois augmenté par des gens qui, craignant d'être arrêtés, viennent se réfugier auprès de leurs amis déjà prisonniers et ne sortent qu'après s'être arrangés avec leurs créanciers; cette prison devient pour eux un asile. La police de l'intérieur est administrée par les prisonniers eux-mêmes. On choisit à cet effet un certain nombre de personnes et un président qui se rassemblent une fois par semaine pour former un tribunal où se reçoivent les plaintes, où se terminent les démêlés, où se prononcent les arrêts. Ce sont les dettes contractées de prisonnier à prisonnier qui occupent sur-tout ce tribunal. S'il s'agit de vols ou d'excès à réprimer, il se forme en juri, et juge sans appel avec la plus grande équité; le coupable est promené dans toutes les cours de la prison avec un écriteau sur la poitrine qui indique son délit.

La prison de King's-bench est très-ancienne. C'est là que le juge Gascoigne fit conduire Hen-

ri, prince de Galles, depuis Henri V, l'avoir frappé ou insulté au tribunal même. Plusieurs critiques ont révoqué en doute ce fait, parce qu'ils ont cru qu'il n'était fondé que sur l'autorité de Shakespeare; mais il a été rapporté par des historiens antérieurs à ce poëte, et il est d'autant plus croyable que selon les mêmes historiens le prince de Galles et ses deux frères avaient déjà été arrêtés par ordre de John Hornesby, maire de Coventry.

CHAPITRE XXIX.

Hôpitaux.

ON admire, avec raison, le grand nombre d'établissemens faits à Londres en faveur de l'humanité souffrante, de l'indigence et du malheur; mais dire avec quelques voyageurs enthousiastes, que nulle part on n'en voit de pareils, c'est exagérer, c'est montrer qu'on ne connaît pas les autres pays. Quels sont donc les établissemens de ce genre qu'on ne trouve pas en Italie, en Hollande, en France, etc.; et n'est-il pas juste d'observer que tous ces pays les possèdent depuis long-temps, tandis qu'en

Angleterre ils datent presque tous du dernier siècle ?

De tous les hôpitaux destinés aux malades, celui de St.-Barthélemi est le plus ancien et le plus considérable. L'édifice actuel, élevé en 1730, est un des plus beaux de Londres; il consiste en quatre corps de bâtimens d'une belle architecture, formant une cour carrée, mais isolés afin de ne pas gêner la circulation de l'air. On reçoit dans cet hôpital non-seulement les habitans de Londres, mais ceux du royaume et même les étrangers. On ne se contente pas de rendre la santé au malade, on lui prodigue encore les soins lorsqu'il est convalescent, et on lui fournit ce qui est nécessaire pour regagner ses foyers. On a de la peine à croire qu'un établissement si magnifique, si humain, ait adopté un usage qui est contraire à ces principes; c'est de ne recevoir les malades, excepté les blessés par un accident imprévu, qu'autant qu'ils déposent en entrant une guinée, ou qu'ils donnent une sûreté, pour subvenir, en cas de mort, aux frais de leur enterrement. Cet usage exclut les plus pauvres, ceux par conséquent qui ont plus de droit à la charité publique. Les hôpitaux de Kent-Street et du Lock sont comme les succursales de St.-Barthélemi, et sont destinés aux

maladies qui demandent un long traitement. Cet hôpital distribue, aussi gratis, aux pauvres, des remèdes tout préparés.

L'hôpital de St.-Thomas, rebâti après le grand incendie de 1666, est un vaste édifice, avec trois cours, dont la première est ornée d'une colonnade et de statues. Le projet des fondateurs paraît avoir été d'élever un édifice grand et magnifique; mais les talens de l'architecte n'ont pas rempli leurs vues. Les malades, pour être admis à l'hôpital de St.-Thomas, ont les mêmes formalités à remplir que ceux de St.-Barthélemi. Cet abus a lieu aussi dans plusieurs autres hôpitaux de Londres. «Avant la réforme, dit Pennant, cet hôpital avait pour patron le turbulent Thomas Becket de Cantorbery, mais il céda alors sa place au digne apôtre saint Thomas ».

Le libraire, Thomas Guy, non content d'avoir beaucoup contribué au rétablissement de l'hôpital de St.-Thomas, en fonda un nouveau à ses frais, qui porte son nom. La construction de cet hôpital lui coûta dix-neuf mille liv. sterl., et il le dota de deux cent dix-neuf mille livres sterl. Il y a quatre cent trente-deux lits pour les malades, et on distribue des charités tous les ans à deux mille malades externes. Guy avait

fait une fortune immense en vendant des bibles et en agiotant sur les actions de la mer du Sud. Il agiotait en faveur des pauvres : son exemple ne paraît pas avoir trouvé beaucoup d'imitateurs parmi les agioteurs de son pays. Outre les sommes qu'il consacra à des objets de bienfaisance publique, Thomas Guy pensionna ou établit tous ses parens pauvres, et leur laissa, en mourant, la somme de soixante-quinze mille liv. sterl. Il était né au bourg de Tamworth, qu'il représenta à la chambre des communes.

L'hôpital de Londres, un des plus considérables de ceux qui sont soutenus par des contributions volontaires, fut fondé en 1740. Les fondateurs, probablement négocians, le destinèrent principalement aux ouvriers des manufactures, aux matelots de la marine marchande, à leurs femmes et à leurs enfans. Pour donner une forme permanente à un établissement qui ne devait se soutenir que par des charités volontaires, ils sollicitèrent et obtinrent une charte qui sanctionnait leurs réglemens, dictés par l'humanité et la sagesse : c'est par cette précaution qu'on donne de la solidité à des fondations qui semblent n'avoir qu'une existence précaire. On intéresse les souscripteurs, en leur assurant le droit de disposer d'un ou de plusieurs lits, de

distribuer des bons pour des remèdes aux malades externes, d'être gouverneur ou administrateur à vie, ou pour un temps limité. Les prérogatives accordées sont proportionnées aux contributions des souscripteurs. Ils tiennent à des époques fixes des assemblées générales qui ont pour objet de nommer les comités chargés de l'administration intérieure, d'inspecter leur régie et de recevoir leurs comptes, etc. La liberté qui règne dans ces assemblées, et la composition des comités sont telles que les abus et les désordres sont très-rares dans ces établissemens. L'hôpital de Londres, situé hors l'enceinte de la ville, est d'une architecture simple mais noble, et bien entendue; la distribution des étages et la construction des salles peuvent servir de modèle pour les édifices de ce genre. Il y a dans l'hôpital deux cent vingt-cinq lits; les malades qui ne peuvent être admis, faute de place, sont traités chez eux aux frais de l'hôpital.

Parmi les hôpitaux destinés pour les malades, on distingue encore celui de St.-Georges, fondé en 1733, et celui de Middlesex, fondé en 1745, tous deux soutenus par des contributions volontaires. Il y a aussi plusieurs hôpitaux pour les femmes en couche, où l'on reçoit les femmes mariées qui ne pourraient pas se procurer chez

elles les commodités nécessaires, et celles qui ont été séduites; pour ne pas encourager le vice, on ne reçoit pas deux fois les femmes de cette seconde classe. Les principaux hôpitaux de ce genre sont, celui de London-Lying-in, fondé en 1750, et celui de Queen's-Lying-in, fondé en 1767. Ces établissemens sont également soutenus par des souscriptions.

CHAPITRE XXX.

Hôpital des fous.

Les malheureux qu'un dérangement dans le système des organes intellectuels retranche de la société, ont à Londres deux asiles, l'hôpital de Bethleem et celui de St.-Luc. Le premier dans l'origine était un prieuré qui portait ce nom; à la réforme il fut donné par Henri VIII à la commune de Londres, qui le consacra à l'usage actuel; mais cet établissement a été pendant longtemps peu considérable, et a été enrichi par de nombreuses donations. L'édifice actuel, qui est un des plus grands de Londres, fut bâti en 1675, et achevé en moins d'un an, ainsi que le porte une inscription qu'on lit sur la façade.

Pennant et d'autres topographes de Londres, prétendent que cet hôpital fut bâti sur le plan du palais des Thuileries, et que Louis XIV fut très-fâché que son palais servît de modèle à une maison pour les foux, mais ces deux édifices n'ont rien de commun que d'avoir une longue façade avec trois pavillons. Bethlem est un grand bâtiment de briques, orné de pierres, long de 540 pieds et large de 40, avec deux ailes proportionnées. Deux statues placées sur la porte principale, annoncent la destination de l'hôpital; l'une représente un homme plongé dans la plus profonde mélancolie; l'autre, un homme dans l'accès du délire. Il y a dans l'intérieur, outre les loges, des corridors, des cours, un jardin où les foux se promènent. On ne les enferme que dans le cas d'absolue nécessité; ceux qu'on regarde comme incurables sont séparés des autres; ils ne forment ordinairement que près d'un tiers. Il paraît d'après les relevés, qu'au moins deux, sur trois, guérissent.

Lorsqu'on veut faire recevoir un malade, on le présente au comité qui le fait examiner en sa présence par le médecin; on prévient ainsi tout acte de violence et d'abus de pouvoir de la part des parens. Ceux qui présentent le malade sont

obligés de donner une caution qu'ils reprendront le malade lorsqu'il sera renvoyé, et qu'ils paieront les frais de son enterrement, s'il vient à mourir; ils sont aussi obligés de l'entretenir de vêtemens nécessaires : l'hôpital en fournit à ceux qui sont négligés ou dont les parens n'ont pas les moyens d'en fournir. Autrefois l'hôpital s'était fait un revenu des contributions qu'on faisait payer à ceux qui venaient le visiter, et qui étaient souvent amenés par une curiosité stupide et barbare; mais on reconnut que cette liberté d'entrer dans l'hôpital était contraire au grand objet de son institution, et qu'elle retardait ou empêchait la guérison des malades, en troublant leur tranquillité. On ne peut plus y être admis qu'avec une permission du gouverneur; les amis et les parens des malades ont des billets d'entrée.

L'hôpital de Bethleem ne pouvant pas recevoir tous les malades qui se présentaient, des personnes bienfaisantes résolurent d'y suppléer; elles fondèrent, en 1751, l'hôpital de St.-Luc, par des souscriptions volontaires, dans une vaste maison située vis-à-vis de Bethleem, et firent ensuite construire l'hôpital actuel qui coûta quarante mille liv. sterl. Cet édifice est d'une architecture simple et d'un bon effet, quoiqu'il

n'y ait point d'ornemens extérieurs; la distribution intérieure est un modèle pour les établissemens de ce genre, et bien supérieure à celle de Bethleem; les chambres des malades ne ressemblent pas à des loges de petites maisons. Il y a des salles et des galleries différemment construites, destinées aux différens degrés de folies; on ne tient jamais les fous enchaînés dans des cellules étroites comme on fait ailleurs; il y a aussi un jardin partagé en deux, où ils se promènent. Ces infortunés, traités ailleurs avec une barbarie dégradante pour ceux qui l'exercent, éprouvent les meilleurs traitemens et reçoivent les soins les plus attentifs: aussi dans aucun hôpital, le nombre de ceux qui sont rendus à la raison et à la société, n'est aussi considérable.

CHAPITRE XXXI.

Hôpital des Enfans Trouvés.

Dans le grand nombre d'établissemens que la charité a formés dans Londres, il n'y en a qu'un seul qui soit destiné aux enfans illégitimes. Il fut fondé en 1779, par un citoyen obscur, Thomas Coram, simple capitaine de vaisseau mar-

chand ; ce ne fut qu'après dix-sept ans d'efforts et de persévérance, qu'il parvint à surmonter les obstacles et à obtenir une charte royale. Des personnes en crédit s'opposèrent à cet établissement parce qu'ils le croyaient propre à encourager la licence des mœurs, fausse opinion encore subsistante en Angleterre, qui multiplie les infanticides et expose les nouveau-nés à périr dans les rues. Le philantrope Coram n'aurait pas réussi dans son projet, s'il n'avait eu l'appui des femmes les plus respectables de la cour.

L'édifice destiné à recevoir les enfans trouvés fut achevé en 1746 : quoique d'une architecture simple et en brique, il fait plus d'effet que beaucoup de bâtimens où l'on a voulu étaler le luxe des ornemens. Les artistes les plus estimés s'empressèrent de l'embellir par leurs ouvrages. Hogarth, Hayman, Higmore, Wilton, etc., l'ornèrent de tableaux et de statues. Le célèbre Handel fit placer dans la chapelle, à ses frais, un orgue, sur lequel il exécuta souvent ses plus beaux morceaux de musique, afin d'attirer un plus grand concours de bienfaiteurs. D'autres musiciens suivirent son exemple, et tous les ans on y donne des concerts au profit de l'établissement.

On ne reçoit pas indistinctement, dans cet

hospice, tous les enfans qu'on présente, ainsi que cela se pratique dans les maisons du même genre, établies dans d'autres pays; on n'en reçoit que des mains de la mère obligée de se présenter en personne avant ses couches, ou du moins de se faire connaître et de prouver, ou la fuite du père, ou son impuissance à subvenir aux frais de nourriture. Cette précaution trouve en partie son excuse dans les indemnités que la loi accorde aux femmes séduites; elle n'expose pas d'ailleurs les noms des mères au déshonneur d'un enregistrement: peut-être aussi observe-t-on ces formalités pour écarter un grand nombre d'enfans; car cet établissement ne peut en entretenir que cinq cents environ, et ce nombre n'est rien moins que suffisant pour les besoins d'une si grande ville.

La plus grande partie de ces enfans est élevée à la campagne, d'après le régime qu'a prescrit le célèbre docteur Cadogan. A l'âge de trois ans ils sont inoculés; de trois ans jusqu'à six, on leur enseigne à lire, à écrire, à chiffrer; au-dessus de cet âge les garçons sont employés à des exercices qui tendent à fortifier le corps, et les filles apprennent à coudre et les différens détails du ménage; à douze ans on les met en apprentissage. La propreté et la décence de

l'habillement et de la tenue, ne laissent rien à désirer. Les enfans sont couchés seul à seul dans des lits placés dans des dortoirs, éclairés par de nombreuses croisées, et échauffés par de vastes cheminées. Leur nourriture est saine; à chaque repas deux administrateurs goûtent les viandes, les légumes et la bière.

Au moment où l'on dépose des enfans dans cette maison, on a la liberté de prendre les précautions nécessaires pour les réclamer dans la suite; mais pour retirer un enfant, il faut prouver qu'on est en état de l'établir et de lui faire un sort. Lorsque les garçons ont atteint vingt-quatre ans, et les filles vingt-un, ils sont déclarés majeurs en vertu d'un acte du parlement, et alors ils sont indépendans de toute réclamation. Les filles qui se marient avec le consentement des administrateurs, reçoivent un petit trousseau avec dix liv.. sterl. pour commencer leur établissement. Telle est l'idée qu'on a de leur éducation, que les meilleures familles de la Cité s'empressent d'en prendre à leur service.

CHAPITRE XXXII.

Hospices des Orphelins, des Pauvres et des Vieillards.

L'Hospice du Christ est une fondation destinée pour les pauvres orphelins et d'autres enfans indigens. C'était dans l'origine un couvent de Franciscains, qui était un des plus riches de l'Angleterre. Henri VIII s'en empara à la réforme, et ayant eu, avant de mourir, quelques remords, non d'avoir versé des torrens de sang, mais de s'être emparé des biens de l'église, il fit rouvrir celle du Christ, et destina le couvent à servir d'hôpital. Son fils, Édouard VI, touché des représentations de Ridley, évêque de Londres, dota cet hospice, en lui assignant des terres. Il a, depuis, été considérablement enrichi par les donations particulières, et c'est la fondation la plus riche de Londres. On y élève à la fois plus de mille enfans des deux sexes; il y a des écoles d'écriture, de grammaire, de dessin et de mathématiques; cette dernière, fondée par Charles II, est particulièrement destinée pour quatre-vingts enfans qui se proposent d'entrer

dans la marine. Les plus célèbres mathématiciens ont professé dans cette école, et il en est sorti un grand nombre de bons marins et de bons mathématiciens.

Toutes les fondations qu'on appelle royales, parce que, dans l'origine, les rois ont contribué à leur établissement, et que leur administration dépend du gouvernement, sont sujettes à des abus; mais dans celle du Christ, les abus sont si nombreux que quoique ses revenus soient considérables, ils seraient insuffisans sans les souscriptions volontaires. Les frais d'administration emportent les deux cinquièmes des revenus. Ces abus étaient beaucoup plus grands avant que le commun conseil de la ville de Londres eût obtenu que douze de ses membres fussent admis dans l'administration de chaque fondation royale; c'est ce qui lui fut accordé en 1782, par un acte du parlement, malgré la longue opposition des gouverneurs des hôpitaux royaux.

Le vaste hospice du Christ n'a rien de régulier ni de remarquable; il est question de le rebâtir sur un plan qui en ferait un des plus beaux édifices de Londres.

L'hospice de Charter-House, fondé par Thomas Sutton, sous le règne de Jacques I.er,

sert d'asile à quatre-vingts vieillards, marchands ou militaires qui ont éprouvé des revers, et à quatre-vingts enfans. Les premiers sont très-bien logés et bien nourris, et reçoivent tous les ans, un habillement complet et quatorze liv. sterl.; un d'entr'eux a le droit d'accompagner le pourvoyeur au marché, pour s'assurer qu'il achète de bonnes provisions. Les enfans sont instruits dans les langues et les sciences; une partie est envoyée aux universités, où ils sont entretenus aux frais de l'institution; ceux qui se distinguent le plus, sont pourvus de bénéfices dont les administrateurs ont la nomination; les enfans qui sont jugés plus propres au commerce et aux arts sont mis en apprentissage.

L'hospice de Ste.-Catherine, fut fondé, par Mathilde de Boulogne, veuve du roi Étienne, et reçut des donations de plusieurs autres reines. Il est destiné pour les pauvres, et il y a des places réservées pour les savans pauvres. Il est sous la protection immédiate des reines d'Angleterre. La reine actuelle est la vingt-neuvième protectrice.

CHAPITRE XXXIII.

Asile des Orphelines, et Hospice de la Madeleine.

L'Asile, ou maison de réfuge, fondé en 1758 et soutenu par des contributions volontaires, est destiné à élever de jeunes filles privées de leurs parens ou dénuées de tout secours. On les y reçoit depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze. On leur enseigne à lire, à écrire, à coudre et tous les soins du ménage; à quatorze ans, on les met en apprentissage pour leur faire apprendre les métiers qui conviennent au sexe. Les familles qui ont besoin de servantes, les lingères, couturières, etc., qui veulent des apprenties, vont les chercher dans cette maison, mais elles n'en obtiennent qu'après qu'on a pris des informations et en s'engageant à en avoir soin pendant cinq ans; au bout de ce temps, la jeune fille qui s'est bien conduite dans son apprentissage, ou dans sa condition, reçoit une récompense des gardiens de l'Asile. Cette rétribution a pour objet d'empêcher que les filles pauvres ne deviennent les victimes du libertinage.

Un autre établissement a été formé en faveur

des infortunées qui n'ont pu trouver un asile pour les garantir de la corruption, et qui veulent revenir à la vertu. C'est l'objet de l'institution de l'hospice de la Madeleine (*Magdalen-House*), fondé la même année que l'Asile et soutenu par les mêmes moyens. Les filles qui y sont admises sont divisées par classes, selon l'éducation qu'elles ont reçue; toutes sont employées aux ouvrages qu'elles entendent le mieux, mais non comme une tâche indispensable. Le fruit de leur travail n'est pas perdu pour elles, l'administration leur en alloue une partie. Elles doivent rester trois ans dans cette espèce de séminaire, où elles sont bien nourries et bien habillées; chacune d'elles a sa chambre; chaque classe a sa table, à laquelle assiste une supérieure. Le temps qu'elles y demeurent varie suivant les circonstances: celles qui sont réclamées par des parens ou des personnes établies leur sont confiées, mais sous la condition de ne pas les abandonner à elles-mêmes; celles qui n'ont ni amis, ni parens restent dans la maison, jusqu'à ce que l'on puisse leur procurer des moyens honnêtes de subsister. On a remarqué que les trois quarts des femmes qui sont restées dans cette maison, ont été ensuite réconciliées avec leurs familles, ou employées d'une manière honorable dans la société.

CHAPITRE XXXIV.

Hôtels des Invalides.

LE poète Withead, dit : « que la Grande-Bretagne loge ses pauvres dans des palais, et ses rois dans des hôpitaux ». Il fait allusion à l'hôpital de Greenwich, qui était jadis une maison royale, et au palais de St.-James, qui était autrefois un hôpital. Il n'existe pas d'édifices, destinés à des objets de bienfaisance publique, qui soient plus magnifiques que l'hôpital de Greenwich, où sont entretenus plus de deux mille marins, que leur âge ou leurs blessures ont rendus incapables de servir. L'architecture des quatre superbes bâtimens qui composent l'hôpital n'est pas la plus propre à sa destination, mais leur position est en même temps une des plus belles et la plus convenable qu'on pût choisir. Greenwich, situé à sept mille au-dessous de Londres, voit passer, sous sa terrasse, tous les vaisseaux qui vont au port de la capitale, en sorte qu'il n'est aucun marin qui ne connaisse l'asile destiné à ceux de sa classe, et qui ne dise avec fierté, en voyant ce palais ma-

gnifique : « Voilà quelle sera un jour ma demeure ».

Les quatre édifices, dont l'ensemble forme l'hôpital de Greenwich, ont été élevés par les deux plus grands architectes qu'ait eus l'Angleterre; ceux du midi sont l'ouvrage d'Inigo-Jones, et ceux du nord, de Christophe Wren. Ils ont des ornemens uniformes, et sont placés les uns vis-à-vis des autres; ils ont entre eux une place, ouverte du côté de la rivière et du côté correspondant, en sorte que l'on voit la colline de Greenwich et son beau parc. Il y a à Greenwich deux points de vue admirables : le premier est du milieu de la rivière, d'où l'on jouit du coup-d'œil de l'ensemble; on voit la magnifique terrasse, les façades des quatre édifices, leurs dômes majestueux, leurs longues colonnades, la colline, le parc, et l'observatoire, auxquels les édifices semblent se lier. Le second point de vue est du parc même, d'où l'on voit Greenwich, le cours de la Tamise couverte de vaisseaux, l'immense capitale et un paysage aussi étendu que riche.

Les invalides marins de l'hôpital de Greenwich, sont aussi bien entretenus et bien nourris que bien logés. Le nombre des pensionnaires est de deux mille quatre cent dix, et celui des ca-

ternes de trois mille. Les premiers, entretenus de tout, reçoivent un schelling par semaine pour le tabac, et les autres, sept liv. sterl., par an, qu'on leur paie par quartier, à l'hôpital ou en province, s'ils y résident. Outre les invalides, il y a à Greenwich deux cents enfans, fils de marins, qu'on y élève pour la marine, et qui reçoivent une éducation aussi complète que s'ils étaient nés de familles riches. Plusieurs de ces élèves sont parvenus aux premiers grades du service de mer. Il y a à Portsmouth un établissement pareil à celui de Greenwich, où l'on entretient trois mille pensonnaires; le nombre des externes n'est pas fixe. La pension que reçoivent ces derniers n'est pas suffisante, mais on suppose qu'ils ne sont pas assez invalides pour ne pouvoir pas s'occuper de quelque travail.

L'hôpital de Chelsea, destiné aux invalides de l'armée de terre, n'est pas comparable à celui de Greenwich, ni pour la grandeur ni pour la magnificence. On y reconnaît l'injuste prévention de la nation qui attache peu d'importance au service de terre, et qui récompense les services en proportion des avantages qu'elle en retire, et non en proportion des services mêmes. L'hospice de Chelsea, commencé sous Charles II, a été construit sur le plan de Christophe Wren;

c'est un beau bâtiment de brique orné de pierres; l'architecture est simple et noble, et a le mérite de l'entente et de la distribution. Il est situé aussi sur les bords de la Tamise, à un mille au nord de Londres, et jouit de la perspective la plus variée. Il y a une vaste chapelle où les soldats sont obligés d'aller faire leurs prières deux fois par jour. Les jardins, qui sont très-vastes, s'étendent le long de la rivière; ils ont conservé leur ancienne régularité. Le nombre des pensionnaires monte à cinq cent trois, et celui des externes, à dix mille. On pourvoit, dans cet asile, aux besoins des premiers, sans qu'ils jouissent cependant de tous les avantages qu'ont les invalides de Greenwich : on donne aux autres douze liv. sterl. par an.

Dans la dernière guerre, les Anglais ont appris à mieux apprécier l'importance du service de terre; c'est ce qui a engagé le parlement à voter vingt-cinq mille livres sterlings, pour établir, à Chelsea, un asile de cinq cents orphelins, enfans de soldats, moitié garçons et moitié filles. A douze ans ils choisiront la profession à laquelle ils se destinent, et y seront élevés jusqu'à quatorze. L'édifice qui doit recevoir ces orphelins est presqu'achevé.

Les fonds qu'exige actuellement l'entretien

des invalides, se forment des déductions que l'on fait sur la paie de la marine et de l'armée. Ces fonds sont considérables, mais quelquefois, en temps de guerre, ils ne suffisent pas, et alors le parlement accorde des sommes pour remplir *le déficit*. On remarque dans ces hôpitaux tous les abus ordinaires aux établissemens de ce genre: il y a une foule d'administrateurs qui font des fortunes considérables et rapides, en retranchant une partie de l'entretien des invalides. On admet par faveur à Greenwich des matelots qui n'ont point servi dans la marine royale, etc. Les matelots qui servent sur les vaisseaux de la compagnie des Indes contribuent à l'entretien de l'hôpital de Greenwich, quoiqu'ils n'y soient pas reçus, et qu'ils contribuent à l'entretien de l'hospice de Poplar, destiné pour les marins de leur classe.

CHAPITRE XXXV.

Promenades publiques.

LE Parc de St.-James est la plus ancienne promenade de Londres. Henri VIII fit enclore d'un mur, le vaste terrain qu'il renferme; et Charles II fit creuser le canal et planter les ave-

nues. Il est à remarquer qu'un jardin public qui fait les délices des habitans de Londres, fut l'ouvrage d'un Français; c'est en effet le célèbre Le Nostre qui en dirigea les plantations. Au milieu du canal il y avait, autrefois, une petite île appelée l'*Ile des Canards*, que Charles II érigea en gouvernement, avec des appointemens considérables en faveur de St.-Évremont. Il paraît que ce célèbre Français fut le premier et dernier gouverneur de l'île. Charles II s'y promenait souvent et s'amusait à donner lui-même à manger à ses canards. Un jour qu'il s'occuppait de ce soin, et qu'il leur jetait du grain, dont son chapeau était rempli, il reçut la visite d'un syndic de campagne; celui-ci ne s'étant pas aperçu de l'occupation du roi, lui dit: « Sire, je ne parlerai pas que votre altesse n'ait daigné se couvrir »?— Parlez, parlez, répondit le roi, ce n'est pas pour vous que j'ôte mon chapeau, c'est pour mes canards ».

L'Ile des Canards a disparu dans les changemens qui ont été faits sous la direction de Brown. On a régularisé la vaste prairie qui entoure le canal, et on l'a fermée de palissades. Des vaches qui fournissent du lait aux promeneurs, y paissent habituellement. Le tour du parc de St.-James est d'un mille et demi; de trois côtés il est bordé

de maisons dont l'ensemble produit un effet assez agréable à l'œil; mais du côté du sud, qui est le moins fréquenté, il ne présente que de chétives baraques. De tous les établissemens consacrés à l'agrément et à l'utilité du public, c'est le plus négligé; le terrain des allées y est si mal entretenu, que le public serait satisfait si on en prenait autant de soin que des grandes routes. Les bancs y sont pourris ou détruits par le temps, et on n'y trouve pas de chaises, comme dans les promenades de Paris. On explique cette négligence en disant que le *Ranger*, ou l'inspecteur du parc, qui est ordinairement un homme que la cour a voulu s'attacher, regarde sa place comme une *sine-cure*, (une charge qui n'impose aucun devoir,) et s'attribue les fonds destinés à l'entretien et à l'embellissement du parc. Le *Ranger* actuel est le fameux lord Grenville, ex-ministre. Mais comment expliquer l'indifférence de la cour pour une promenade fréquentée par toutes les classes, et qui est attenante aux palais du roi, de la reine et du prince de Galles?

Green-park, est une continuation du parc de St.-James; ce n'est presque qu'une grande prairie un peu en pente, entrecoupée de quelques bassins et de quelques bosquets. Du côté de l'est, il est bordé de maisons dont plusieurs

sont d'une belle architecture, et font un bel effet; du côté du nord, il est séparé de la belle rue de Piccadilly, tantôt par des murs, tantôt par des grilles de fer.

Cette même rue sépare Green-park d'Hyde-park, qui est beaucoup plus étendu que les deux autres et d'un genre différent. D'un côté, il offre un bois assez agréable; et de l'autre, une grande pièce d'eau appelée *Serpentine-River*; une partie présente un terrain assez inculte, et serait susceptible de grands embellissemens. L'allée qui conduit à Kensington, est divisée en trois, par des barrières; les piétons, les personnes à cheval et les personnes en voiture, se promènent à côté les uns des autres, sans se confondre; le grand nombre de ces trois sortes de promeneurs, forme un coup-d'œil dont on ne jouit nulle autre part: on a calculé que le nombre des personnes qui se promènent à la fois, va quelquefois jusqu'à cent mille.

Au bout d'Hyde-park, sont les vastes jardins de Kensington, qui ne sont ouverts, au public, que depuis le printemps jusqu'à l'automne. Quoiqu'ils ne soient pas dans le genre des jardins d'aujourd'hui, et qu'ils aient beaucoup d'allées droites, ils ne manquent pas cependant de beauté et d'agrément. Le palais de Kensington,

qu'ont habité Guillaume III, la reine Anne, George I.er et George II, est un vaste édifice de brique, préférable au palais de St.-James, mais qui n'annonce pas une demeure royale. C'est aux jardins de Kensington que les personnes qui ont traversé Hyde-park à cheval ou en voiture, descendent pour se promener; les femmes y vont parées et pour être vues; quiconque n'a pas une mise qui annonce au moins l'aisance, ne s'y montre pas; on est trop fier pour aller contraster par les livrées de l'indigence avec la richesse. Dans aucune ville d'Europe, on ne voit un rassemblement qui puisse donner une idée de la promenade de Kensington; la fraîcheur des allées, tapissées d'un beau gazon, la parure simple et élégante des femmes, le concours de la jeunesse la plus brillante, forment un spectacle enchanteur. Le silence qui règne dans ces promenades frappe aussi l'étranger. Toutes les figures sont sérieuses, et paraissent mélancoliques à ceux qui sont accoutumés à en voir de riantes; mais elles n'expriment en général que la satisfaction tranquille.

Outre les promenades publiques, dont nous venons de parler, il y a encore dans l'enceinte de la ville, d'autres jardins peu considérables, qui appartiennent à des sociétés, et dont le pu-

blic jouit aussi quoiqu'ils ne soient pas toujours ouverts : le plus considérable, est celui du collége de Gray's-Inn, qui donnait autrefois sur la campagne, et où le chancelier Bacon avait fait construire un pavillon pour y passer ses momens de loisir dans la retraite et la méditation. Le jardin de Lincoln's-Inn, est moins étendu, mais plus élégant. Celui du Temple, situé sur le bord de la Tamise, est beaucoup fréquenté par les habitans de la Cité, qui viennent y jouir d'un des plus beaux points de vue que présente la ville de Londres ; c'est là que commencèrent, au rapport de Shakespeare, les factions royales de la *rose rouge* et de la *rose blanche*, qui inondèrent de sang l'Angleterre, pendant plus de trente ans.

La nation anglaise, est de toutes les nations de l'Europe, celle qui goûte le plus vivement les plaisirs de la promenade ; elle semble pour les Anglais, un besoin de première nécessité. Il n'est pas rare de les voir se promener malgré la pluie et les brouillards ; lorsque les rayons du soleil peuvent percer le nuage épais qui enveloppe Londres, ils jouissent de sa présence avec tout le sentiment du bonheur. On entend répéter par tout avec le plus vif intérêt : *a very fine Day ; very fair weather indeed.* Un ciel

serein est une nouvelle à Londres, qui fait oublier toutes les autres, sans doute, par ce que c'est celle qu'on attend avec le plus d'impatience. Le jour où le soleil paraît dans tout son éclat, est qualifié de *glorieux : glorious day.*

CHAPITRE XXXVI.

Vauxhall.

Ces jardins qu'on a souvent imités sur le continent, mais dont on n'a jamais égalé la magnificence, furent ouverts au public il y a plus de soixante ans, et ont été depuis considérablement embellis. Il sont situés à un mille et demi de Westminster, sur le bord de la Tamise, en sorte qu'on peut s'y rendre par eau; c'est un vaste terrain planté d'arbres, qui forme d'agréables promenades, et des paysages tels qu'on en voit dans les beaux jardins de ce genre. La promenade du Druide ou des Amans, le paysage représentant des ruines, le désert où l'on voit la statue de Milton, etc., forment la partie champêtre du jardin. Celle qui sert de scène aux plaisirs bruyans, offre un vaste espace circulaire, fermé par des loges, décorées chacune d'un grand ta-

bleau et garnies de siéges et d'une table. Au centre est un amphithéâtre où se place un nombreux orchestre, et sur la gauche, une immense rotonde et un pavillon, où se réfugient les spectateurs en cas de pluie. La rotonde et le pavillon sont éclairés par de beaux lustres ; et les loges, l'emplacement circulaire et la partie des allées du bois, sont éclairés par des lanternes de différentes couleurs. Il y a des allées couvertes, pavées en dalles de Flandres, pour éviter l'humidité que contracte le sable. Les loges ont une colonnade en front, large de sept pieds, qui garantit de la pluie : sans ces précautions, le vauxhall ne serait fréquenté que pendant très-peu de temps. Les peintures des loges sont assez mauvaises, mais les tableaux du sallon, peints par Hayman, ont beaucoup de mérite ; ils représentent des sujets propres à flatter l'orgueil national. On remarque aussi près du pavillon, la statue de Handel, représenté en Orphée, par Roubillac.

L'entrée du Vauxhall ne coûte que deux schellings ; mais le thé, les rafraîchissemens et les soupers, y sont d'un prix excessif. Il n'est pas rare de voir toutes les tables placées sous les loges ou dans les bosquets, occupées par des personnes de toutes les classes ; tout le monde

mange : le vauxhall ressemble alors à une immense guinguette. Ordinairement le nombre des personnes rassemblées dans ce jardin, est de cinq à huit mille; mais quand on donne des fêtes extraordinaires, il est beaucoup plus considérable : on y en a compté plus de quinze mille. Comme dans les spectacles et dans tous les lieux d'assemblées publiques, on n'y voit ni garde, ni moyens de police; le citoyen est sous la sauve garde du citoyen; et ordinairement nul trouble, nul tumulte n'en fait désirer l'emploi.

CHAPITRE XXXVII.

Ranelagh.

LE jardin de Ranelagh, situé également sur la Tamise, mais sur la rive opposée, près de Chelsea, n'est ni aussi grand ni aussi varié que celui de Vauxhall. Le principal édifice est une rotonde qui a quelque ressemblance avec le Panthéon de Rome. Il a cent cinquante pieds de diamètre; le pourtour du rez-de-chaussée est divisé en loges, décorées de peintures, et séparées par des colonnes qui supportent l'étage supérieur; chaque loge contient une table et des

siéges pour se reposer et prendre des rafraîchissemens. Le second étage, décoré de pilastres, est également divisé en loges, dont des treillages ferment à volonté le devant; et le troisième est un attique formant galerie. A l'un des points de la circonférence est un amphithéâtre pour l'orchestre; il occuppait autrefois le centre de la rotonde, mais on a mis à la place une immense cheminée qui touche au plafond et sert en même temps à le soutenir. Une partie de l'aire de la rotonde est occupée par des chaises et des tables placées de manière à ne pas gêner les allans et les venans qui se promènent comme au manége, en tournant sur place. L'aire est couverte de tapis, afin de ne point entendre marcher.

L'illumination intérieure, formée de lustres et de cordons symétriques, la musique en général assez bonne, le monde qui remplit les loges, ou qui se promène, forment un beau spectacle. Il a cependant quelque chose de monotone et de mélancolique; on s'y arrête rarement plus de deux heures; on y va moins pour y être que pour y avoir été. La compagnie au Ranelagh est plus choisie qu'au Vauxhall. Il est en général fréquenté par les gens du bon ton, et les personnes riches. On y observe plus de décence, parce qu'on n'y sert que du thé, du

café, etc. Ceux qui veulent boire du vin doivent sortir de la rotonde et passer dans d'autres appartemens.

Les jardins de Ranelagh sont peu spacieux, mais agréables et très-variés. Sur une éminence, à une des extrémités, est un temple circulaire élevé au dieu Pan, dont la statue est sous un dôme supporté par huit colonnes; à la droite du jardin est un canal où l'on trouve une grotte. Pendant la nuit les allées sont éclairées par un grand nombre de lampes de couleur, qui font un effet très-pittoresque.

Le billet d'entrée est d'une demi-couronne. Le jardin n'est ouvert que depuis Pâques jusqu'en juillet, époque à laquelle les nobles, et ceux qui les imitent, vont à la campagne.

CHAPITRE XXXVIII.

Jardins à Thé.

Il y a dans Londres, et dans les environs, un grand nombre de lieux publics, qu'on appelle *Jardins à Thé* (*Thea-Gardens*), et dont quelques-uns retracent en petit le Ranelagh et le Vauxhall. Les plus remarquables par la beauté

du local sont Bermondsey-Spa, Bagnigge-Wells, Hornsey-Wood-house, White-Conduit-house, etc. Dans plusieurs de ces jardins il y a concert et feu d'artifice; dans tous il y a un orgue dans la salle principale, mais on n'en joue pas le dimanche, quoique ce soit le jour où les assemblées sont plus nombreuses. Ces sortes de jardins ne sont en général fréquentés que par des gens de moyenne classe ou du commun. Il y a plus de gaîté et plus de bruit que dans ceux fréquentés par les gens du bon ton. On y voit des familles entières de la classe laborieuse qui se délassent le dimanche des travaux de la semaine. C'est là que les jeunes gens conduisent leurs maîtresses. Ces jardins sont un des lieux où l'on peut le mieux observer les mœurs du peuple, parce qu'au milieu des plaisirs, il se relâche un peu de cette réserve qui lui est ordinaire (*).

CHAPITRE XXXIX.

Spectacles de Londres.

LONDRES, la ville la plus peuplée de l'Europe, est de toutes les capitales celle qui a le

(*) V. le chap. : *Observation du dimanche.*

moins de spectacles, où l'on représente des pièces dramatiques régulières. Il n'y en a proprement que deux, celui de Drury-Lane et celui de Convent-Garden, car le petit Théâtre de Hay-Market n'est ouvert que pendant l'été, lorsque les autres sont fermés, et l'Opéra Italien n'est pas un spectacle national. Du temps de Shakespeare il n'y avait pas moins de six théâtres dans la Cité, où l'on jouait des comédies et des tragédies. Dans les provinces le nombre des théâtres est en proportion aussi peu considérable. Il y en a à Bath, Birmingham, Leed, Liverpool, Bristol, Edimburgh, et dans quelques autres villes de la Grande-Bretagne; mais ils n'approchent pas de ceux de Londres, et plusieurs ne sont ouverts que pendant l'été, lorsqu'ils peuvent avoir quelques acteurs ou quelques actrices de la capitale.

Le théâtre de l'Opéra Italien, quoique ce spectacle soit étranger, est considéré comme le premier de Londres, parce qu'il est fréquenté presqu'exclusivement par les gens du bon ton, la haute société. La salle est d'un meilleur goût, quant à la coupe, que celles des théâtres nationaux; elle est de forme circulaire et très-vaste; mais les ornemens en sont communs et mesquins: cependant son ensemble offre un beau

coup-d'œil, par le nombre et le costume des spectateurs qui suivent l'Opéra, moins par goût que par ton, et ne s'y montrent conséquemment qu'en parure (*).

Les théâtres de Drury-Lane et de Convent-Garden ne sont nullement distingués par le genre de pièces qu'ils représentent; tous les deux confondent tous les genres depuis la tragédie jusqu'aux farces les plus bouffonnes, aux pantomimes, et aux pièces à machines. Cependant celui de Drury-Lane est en possession d'être regardé comme le premier, parce qu'il a eu de plus grands acteurs que celui de Convent-Garden, et sur-tout Garrick et Mme. Siddons, parce qu'il offre peut-être un ensemble de sujets mieux assortis, et enfin parce que la salle est plus élégante; elle plaît cependant davantage par ses décorations que par sa forme trop circulaire. Celle de Convent-Garden, moins grande, a absolument la même forme et le même défaut. Les loges s'étendent jusque sur le théâtre et sont placées de manière qu'elles se confondent avec les décorations, et ne permettent guère de voir un acteur sans fixer en même temps un spectateur qui cause positivement au-dessus de sa tête.

(*) V. le chap. : *Opéra Italien à Londres.*

Un avantage qu'on ne peut contester à ces théâtres c'est que le public y est placé commodément. On voit que le problème proposé à l'architecte n'a pas été d'entasser le plus de monde possible dans le moindre espace.

Les *Upper-Galleries* exercent à peu près la même influence que le parterre a en France, avec cette différence cependant qu'elles sont remplies de la dernière classe de spectateurs. Elles font beaucoup de bruit et s'amusent souvent à jeter sur le parterre et sur le théâtre des restes de pommes et d'oranges. L'amphithéâtre est presqu'aussi bruyant, il communique au foyer où se réunissent beaucoup de femmes publiques. C'est l'usage qu'à huit heures on entre au théâtre à moitié prix, et c'est le moment où le foyer et les corridors se garnissent à ne pouvoir y circuler. Il est très-commun que les foyers soient le théâtre des disputes entre des hommes ivres et des femmes publiques, et qu'on en entende le bruit dans l'intérieur de la salle.

Le théâtre anglais a plusieurs usages qui lui sont particuliers, tel est celui de ne point faire d'abonnemens à l'année. Comme les théâtres sont peu nombreux et qu'ils ne restent ouverts que pendant quelques mois, beaucoup de personnes seraient privées du plaisir du spectacle si on

louait les loges à l'année. Le roi lui-même paie chaque fois qu'il va au spectacle; la loge où il se place est magnifiquement ornée, mais elle n'est jamais louée que pour une représention, et le lendemain y entre qui veut. Le roi est dans l'usage de fréquenter alternativement Drury-Lane et Convent-Garden.

On joue sur ces deux théâtres toute la semaine, excepté le dimanche, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin, c'est ce qu'on appelle *l'année théâtrale*. Le théâtre de Hay-Market est ouvert pendant l'été; il est beaucoup moins grand que les premiers, et on n'y représente que quatre fois par semaine. Les meilleurs acteurs des deux grands théâtres jouent quelquefois sur celui de Hay-Market, mais rarement on y représente des tragédies. Ce théâtre est aussi quelquefois ouvert pendant l'hiver, lorsque le lord chambellan en donne la permission. C'est à ce lord qu'est confiée la censure des théâtres, et il n'en répond qu'au roi; de là vient que les trois théâtres, dont nous venons de parler, ainsi que l'Opéra, sont appelés *théâtres du roi*, et que les acteurs se donnent le titre de *serviteurs de S. M.*

Il y a à Londres trois autres spectacles d'été, Sadlers-Wells, Astley et le royal Circus. Le

premier est une réunion de tous les divertissemens des foires dont la multiplicité et la variété font tout l'intérêt. Ce sont des danseurs de corde, des sauteurs, de petits opéras, des ballets, des farces dialoguées, des pantomimes, etc. Ce spectacle, quoiqu'arrangé pour le peuple, est fréquenté par des personnes de toutes les classes. Les spectacles d'Astley et du Cirque royal sont du même genre; on y voit des exercices équestres, des farces et des pantomimes. Les exercices des chevaux n'y sont plus qu'un objet secondaire, parce qu'il n'est pas possible de les renouveller aussi souvent que les pantomimes. On entremêle celles-ci de chansons et d'une espèce de récitatif, accompagné du piano (*).

CHAPITRE XL.

Habitans de Londres.

LA population de Londres, comme celle de toutes les capitales, se compose en grande partie de personnes qui s'y rendent des provinces

(*) V. les chap. : *Théâtre* et *Commédiens*.

et même des pays étrangers. Le nombre des habitans de cette dernière classe, est en proportion plus grand à Londres, parce que cette ville est non-seulement le siége du gouvernement, mais encore le centre du commerce de la Grande-Bretagne, et en quelque sorte de l'Europe. De là vient cette grande différence qu'on remarque dans le caractère des habitans de cette vaste capitale. Ce qui contribue encore à augmenter cette différence, c'est que l'empire britannique est composé de trois nations qui, quoique soumises au même gouvernement, n'ont cependant ni les mêmes lois, ni la même religion, ni la même langue, et sont encore séparées par d'anciens souvenirs et par la jalousie d'intérêt et de pouvoir. Comme les individus de ces trois nations, Anglais, Ecossais et Irlandais, se trouvent par-tout mêlés, non-seulement dans la capitale, mais dans l'empire, il est nécessaire d'observer leur caractère particulier pour juger jusqu'à quel point il contribue à former le caractère national. Cette connaissance, jointe à celle des mœurs des différentes classes de la société, peut seule donner une juste idée de ce caractère et en expliquer les contrastes.

La population de Londres se compose principalement de natifs dont une grande partie

porte le titre de *citoyens*, c'est-à-dire, habitans de la Cité; ce sont en général des négocians, des manufacturiers, des marchands, des ouvriers. « La qualité de citoyen, dit un Anglais (*), leur donne une dignité imaginaire qui se montre dans toutes les classes, depuis le ramoneur jusqu'à l'agioteur d'effets publics. Les négocians, les marchands qui ont reçu une éducation libérale, ou qui ont voyagé, sont instruits et éclairés, mais en général ils sont très circonscrits dans leurs idées, et considèrent l'art d'amasser de l'argent comme le suprême mérite. Toutes leurs connaissances se bornent à celle de leur commerce ou de leur trafic, et au calcul de l'argent; ce qui ne les empêche pas de se regarder comme le premier peuple du monde, et de croire que les étrangers viennent à Londres pour admirer ses habitans. La classe de citoyens qui ne fait pas proprement le commerce, et qui se compose principalement de capitalistes, ne laisse pas d'agioter et de spéculer; elle est aussi tourmentée par la soif de l'or, qui domine généralement et qui entretient le désir de satisfaire des besoins factices ».

Parmi les natifs de Londres qui embrassent

(*) Voyez *A View of London* 1801.

les professions libérales, on en trouve beaucoup qui ont de l'esprit, du goût et des lumières, mais il ne paraît pas, au jugement du même écrivain, qu'il sorte de cette classe un aussi grand nombre d'hommes distingués, qu'en fournit celle des provinciaux établis dans la capitale.

Dans la classe du petit peuple de Londres, les natifs sont ceux qui se font le plus remarquer par leur insolence et leur grossièreté; ces qualités étaient autrefois plus marquées. Non-seulement les étrangers, mais dans beaucoup d'occasions les habitans des classes supérieures, sont exposés à ses insultes. Quelques Anglais regrettent que cette classe du peuple devienne moins grossière; ils regardent ce changement comme une preuve que l'orgueil national et l'amour de l'indépendance, s'affaiblissent de jour en jour, et que le caractère de la nation se dégrade.

Une qualité qui distingue les natifs de Londres, c'est une curiosité crédule, qui leur a fait donner le nom de *cockneys*, ou de badauds (*).

Après les natifs, la classe la plus nombreuse des habitans de cette capitale, est celle qui se compose de ceux qui viennent des comtés d'An-

(*) V. le chap. : *Crédulité.*

gleterre et du pays de Galles. Ils embrassent toutes sortes de professions; beaucoup d'entre eux sont boutiquiers et passent en général pour les plus honnêtes; les autres sont manouvriers. Presque tout le gros ouvrage de Londres, est fait par ces hommes de campagne, qui sont attirés par l'appas de salaires plus considérables que n'en peuvent donner les fermiers; ils sont distingués des natifs par leur dialecte, leur air de santé, et leurs formes musculaires. Le bon sens qui caractérise la nation anglaise, est le trait le plus remarquable des provinciaux; ils ont aussi une fermeté qui dégénère souvent en opiniâtreté, et des manières moins polies, mais plus franches que les citoyens de Londres. Les Gallois, quoiqu'ils aient adopté les mœurs des Anglais, passent pour avoir plus de sincérité; ils sont fiers de leurs ancêtres, et prétendent à une supériorité imaginaire en qualité de véritables descendans des anciens Bretons. Cette opinion leur donne du mépris pour le reste du genre humain, sans en excepter les Anglais.

L'Ecosse et l'Irlande fournissent à Londres un grand nombre d'habitans. Les Ecossais, résidant dans cette capitale, peuvent être divisés en quatre classes, noblesse, *gentry*, marchands et artisans. Nous en tracerons ailleurs le carac-

tère. Il suffira d'observer ici qu'ils sont en général sobres, tempérans, religieux; qu'ils sont doués d'une sagacité naturelle, qu'ils suivent avec constance l'objet de leur ambition et qu'ils sont très-unis entr'eux, ce qui facilite leurs succès.

Les Irlandais, résidant à Londres, offrent une singulière variété de caractères. Les jeunes gens qui exercent les professions libérales, se font remarquer par leur vivacité et leur loquacité. Dans les cafés, dans les tavernes et les clubs, on trouve de ces orateurs irlandais qui amusent la compagnie. Tout est de leur ressort, philosophie, politique, littérature, beaux-arts, etc. Beaucoup d'entr'eux n'ont d'autre profession que de chercher fortune. Ce sont en général de beaux hommes qui fréquentent les théâtres, les promenades, et autres lieux publics; ils saisissent toutes les occasions de plaire au beau sexe par leur assiduité, par leur conversation amusante, et parviennent souvent à faire de bons mariages. Les Irlandais de la classe des ouvriers, sont en général ce qu'il y a de plus corrompu; ils peuplent en grande partie les *lanes*, les allées et les carrefours du quartier de St.-Giles. L'escroquerie et le vol leurs sont familiers; tout ce qu'ils gagnent, ils l'emploient à oublier dans

le sein de la crapule, leur condition nécessiteuse et misérable.

Beaucoup de nobles et de riches propriétaires irlandais, résident à Londres pour jouir des plaisirs de la capitale ou suivre des vues d'ambition. Ils sont en général plus hospitaliers, plus généreux, plus ouverts qu'aucune autre classe de sujets de l'empire britannique. On compte aussi à Londres un grand nombre de nobles et de riches propriétaires écossais que les mêmes motifs y amènent, et qui n'y résident que quelques mois. Les Anglais de la même classe, sans en excepter la plupart des lords, n'habitent la capitale que pendant la session du parlement. Peu d'entr'eux y ont des maisons en propriété; presque tous louent des appartemens garnis pour les quatre mois qu'ils y passent; aussi la population de Londres est-elle beaucoup plus considérable pendant ces quatre mois, que le reste de l'année.

Le nombre des étrangers est assez considérable, quoiqu'ils y soient exposés à beaucoup de désagrémens, et qu'ils rencontrent beaucoup d'obstacles dans toutes les entreprises de commerce. Les Allemands sont les plus nombreux; ce sont des naturalistes, des médecins, des artistes, des marchands et des ouvriers : on les

regarde comme des hommes estimables et industrieux, mais on en excepte un assez grand nombre de charlatans et d'empiriques, que la facilité du succès attire à Londres. La plupart des Français qui étaient en Angleterre avant la révolution, en ont été renvoyés pendant la guerre, en sorte qu'il n'y reste presque que des émigrés. « Ils ont cherché, dit un Anglais, à se rendre non-seulement agréables, mais même à quelques égards nécessaires, témoin les productions de ceux qui ont écrit avec tout le sel de la satire, contre la république française; ils se sont acquittés envers leurs protecteurs, en écrivant contre leurs persécuteurs: ainsi il nous ont épargné la peine d'invectiver contre nos ennemis. Mais quoique cette conduite se concilie avec leurs sentimens, elle rend leurs principes très-douteux dans l'estime des hommes sans préjugés ». L'opinion de cet Anglais, qui sans doute est celle de sa nation, devrait suffire pour imposer silence aux Français émigrés qui s'acquittent encore *envers leurs protecteurs*, en écrivant des libelles contre leur patrie.

Les Italiens établis à Londres, sont en général des artistes; ils y avaient plus de succès autrefois, parce qu'ils trouvaient moins de concurrens parmi les autres étrangers et parmi les

Anglais mêmes. Les Suisses sachant le français, sont principalement employés à l'éducation: leur religion les fait préférer aux Français. On trouve aussi à Londres des Espagnols, des Hollandais, etc., qu'y attirent les affaires de commerce, mais leur nombre n'est pas considérable. Les Juifs forment à Londres une classe distincte d'habitans. On en porte le nombre a plus de vingt mille; il y a parmi eux des hommes honnêtes, mais nulle part, peut-être, ils ne méritent autant les reproches qu'on fait à leur nation (*).

CHAPITRE XLI.

Habitans de la Cité, et habitans de Westminster.

» Les habitans de la Cité et ceux qui résident dans Westminster, n'ont pas les mêmes mœurs. On dirait que l'Anglais qui est né aux environs de *Lombard-Street*, est d'une autre espèce que celui qui vit aux environs de *St.-James's square*. Le premier est grossier, stupide, sans imagination, s'exprimant mal dans la société ordinaire, n'ayant dans la tête que des calculs

(*) V. le chap.: *Juifs*.

d'argent. L'autre parle, s'exprime avec aisance, aime les plaisirs et prodigue les richesses, ce qui fait qu'il méprise l'habitant de la Cité, qui ne respire que gain et profit ».

Telle est l'idée que plusieurs voyageurs donnent encore de la différence qui existe entre les habitans de la Cité et ceux des quartiers de l'Ouest. Il est vrai que la forme du gouvernement, les réglemens de police, les priviléges, le goût et l'arrangement des maisons, la manière de vivre, ne sont pas les mêmes. Mais la différence n'est plus si grande; il se fait depuis trente ans une véritable émigration de l'est de Londres vers l'ouest; des milliers d'ames passent de cette partie de la ville, où l'on ne bâtit plus, vers l'autre, où des champs fertiles, et les jardins les plus agréables, sont journellement métamorphosés en maisons et en rues. Les négocians, les banquiers qui quittent la Cité pour venir demeurer dans les nouveaux quartiers, ne tardent pas à adopter les usages de la nouvelle ville qu'ils habitent, et comme ils conservent leurs rapports avec la Cité, il se fait un rapprochement entre les mœurs des deux villes, qui ne laissera bientôt d'autre différence que celle que produisent l'état, la profession et les occupations journalières.

CHAPITRE XLII.

Population de Londres.

LONDRES est la ville la plus peuplée comme la plus grande de l'Europe. Il y a différentes opinions sur le nombre de ses habitans; la plus commune le porte de neuf cent mille ames à un million, pendant l'hiver et au commencement du printems, c'est-à-dire, avant l'époque où beaucoup d'habitans, sur-tout de Westminster, quittent la capitale. M. Colquhoun, auteur d'un tableau de la police de Londres, porte sa population pendant la dernière session du parlement à un million deux cent cinquante mille ames : cette évaluation peut être exagérée, car il ne paraît pas que M. Colquhoum, quoique magistrat de police, ait des données plus sûres que ceux qui ont évalué avant lui la population de Londres; mais il est certain qu'aucune métropole n'a accru le nombre de ses habitans dans une progression si rapide, et n'offre une tête plus disproportionnée au corps. Dans l'année 1700, selon les calculs qui furent faits alors, la population de Londres était de six cent vingt

mille. Ainsi, en supposant que les calculs de M. Colquhoun soient exacts, elle aurait doublé dans l'espace d'un siècle. On n'a pas de peine à concevoir un si prompt accroissement, lorsque l'on considère que dans ce même espace de temps le commerce de la Grande-Bretagne s'est accru dans la même proportion, et que Londres fait les trois quarts de celui de l'Angleterre.

Cette population excessive, malgré les grandes ressources qu'offre le commerce, est entretenue par les provinces. Londres leur enlève une partie de leurs habitans, qui se succèdent et se renouvellent sans cesse. C'est là, sur-tout, qu'on voit combien les vices, les désordres de toute espèce qu'engendrent les grandes villes, sont destructifs pour la société.

CHAPITRE XLIII.

Négocians et marchands.

Cette classe nombreuse forme le corps commercial le plus riche du monde. Il y a une grande différence entre le négociant qui fait le commerce en gros, ou des commissions chez l'étranger, et le marchand qui tient boutique

et vend en détail. Le premier s'appelle *Merchant*, et le second *Tradesman*. Le premier peut devenir *sherif* ou juge des comtés, membre du parlement, tout en un mot ; mais il n'en est pas de même de l'autre. L'esprit mercantile est en Angleterre, comme partout ailleurs, la mesure de la probité du vendeur. Si les négocians et les marchands anglais ont conservé plus longtemps, que ceux de quelques autres pays, la bonne foi qui caractérise en général les agens du commerce intérieur chez les peuples agricoles, ils l'ont dû au rapprochement d'époque de la révolution religieuse et de la politique qu'a éprouvées l'Angleterre. Commandés par la religion morale qu'ils venaient d'embrasser, qu'ils professaient au milieu des persécutions, ils soumirent à ses préceptes généraux l'esprit de commerce qui s'empara bientôt après de la nation. Lorsque cet esprit eut, comme il est de son essence, détruit toutes les qualités morales, ils firent des efforts pour retenir la probité chancelante, et pour conserver du moins l'extérieur des vertus qui les avaient honorés. Mais enfin, entraînés par l'amour de l'or, devenu en Angleterre le dispensateur de la considération, ils ont secoué le manteau de la bonne foi, et la légalité des moyens n'a plus été que dans leurs

résultats de bénéfice. Si quelques marchands offrent encore l'exemple de la probité, on ne peut l'attribuer qu'à la ferveur religieuse qu'entretient la lutte des sectes.

Il serait injuste de ranger tous les marchands anglais sur la même ligne, il en est, en petit nombre il est vrai, qui, malgré la pression de l'esprit dominant, conservent ce caractère d'équité qui fut long-temps celui du corps des négocians. « Mais en général, quelqu'estimables qu'ils soient, dit un Anglais (*), hors des affaires ils semblent considérer plusieurs maux qu'entraîne le commerce comme des conséquences nécessaires et par conséquent légitimes. Tout ce qui contribue à accumuler les richesses leur paraît permis, et ils ne connaissent point les scrupules et les remords. Ce qui s'appelait autrefois du nom déshonorant d'*extorsion* est adouci maintenant par celui de *spéculation*. C'est un mot dont on fait un grand usage dans le commerce, quoique sa véritable signification en anglais soit *tromperie*. Le marchand spéculateur prévoit qu'il y aura disette de tel article de commerce; il se hâte de l'accaparer, et s'enrichit par un monopole odieux ».

(*) Voyez *A Satirical view of London at the Commencement of the nineteenth Century*.

« Mais, qu'est-ce que ce monopole, si on le compare avec ce qui se passe dans les Indes Orientales ? Un peuple inoffensif est privé de ses biens par des hommes à qui il n'a jamais fait aucun mal, et qui vivent dans le luxe le plus effréné avec les dépouilles de la veuve et de l'orphelin. Que dit le commerce ? Ce sont tous des hommes d'honneur. Les opérations du commerce dans les Indes Occidentales sont-elles plus humaines ? Ah ! non, des milliers d'infortunés, achetés comme un vil troupeau, sont forcés de gagner à la sueur de leur front, et au milieu des supplices, le pain amer de l'esclavage. Tous les sentimens de l'humanité sont violés par la cruauté capricieuse et l'avarice insatiable de leurs oppresseurs, et le sol qui produit des objets de luxe est arrosé de la sueur et du sang de nos semblables. Ces horreurs, le commerce les justifie ! »

Pour prouver que les marchands anglais sont plus attachés aux principes d'équité que ceux des autres pays, on a dit souvent qu'ils ont un prix fixe, et que par conséquent ils ne surfont pas. Il est vrai que la pratique des marchands les plus accrédités est de ne rien rabattre du prix qu'ils ont demandé. Rien ne paraît plus louable que cette coutume propre à réconcilier

la bonne foi avec le commerce; mais il ne faut pas croire qu'elle ait ordinairement pour principe des motifs honnêtes, la bonne foi et l'intégrité. Il est assez ordinaire que ceux qui font le même trafic, conviennent entr'eux du prix auquel ils vendront les marchandises sans faire aucune diminution: les marchands sont fidèles à cette convention. Il est difficile de croire que la justice et l'équité président aux assemblées où l'on fixe ainsi les prix. La manière splendide dont beaucoup de marchands vivent, et la rapidité avec laquelle nombre d'entr'eux font fortune, prouvent assez que cette opinion est fondée.

Quelque considérables que soient les profits des marchands, les banqueroutes sont très-communes dans cette classe. Beaucoup de gens, profitant de la facilité qu'on a de trouver du crédit, se mettent à faire le commerce sans avoir de fonds et finissent par se retrouver dans la même situation après avoir eu l'honneur de paraître dans la gazette de la Cour. Beaucoup de marchands abusent du crédit; mais il est nécessaire à tous parce qu'eux-mêmes vendent souvent à crédit. Ce ne sont en général que les gens du bas peuple ou des étrangers qui paient argent comptant. Les personnes riches se font

présenter leurs comptes tous les six mois ou tous les ans. On ne paie assez généralement qu'au nouvel an ; le marchand est obligé d'attendre ce terme et par conséquent de prendre lui-même à crédit. Le crédit a de grands avantages, car il est facile de rassembler à un temps marqué des fonds qui, devenant inutiles le reste de l'année, peuvent être employés d'une manière lucrative. Le commerce en reçoit plus d'activité ; le luxe est accru ; on fait et on paie ses dettes plus aisément.

CHAPITRE XLIV.

Corporations.

LA ville de Londres est partagée en quatre-vingt-onze corporations ou communautés, chacune desquelles a une maison d'assemblée. Douze de ces corporations, qui sont à Londres ce qu'étaient les six corps à Paris, sont plus considérées que les autres, et c'est d'elles que se tire, chaque année, le lord maire. Les membres de ces communautés, appelés *Liverymen*, ont seuls le droit de choisir les représentans de la Cité au parlement, et quiconque n'est pas

freeman de la Cité et n'appartient pas à une de ces compagnies, n'a pas le droit de voter. On voit par là que nombre de riches habitans de Londres, beaucoup de négocians, banquiers et autres, qui vivent de leur fortune, n'ont pas le droit de choisir leurs représentans au parlement, parce qu'ils n'appartiennent à aucune de ces corporations.

Les douze principales sont celles des merciers, des épiciers, des drapiers, des poissonniers, des orfévres, des tanneurs, des tailleurs, des chapeliers, des marchands de fer, des sauniers, des marchands de vin et des tisserands. Le corps des orfévres est un des plus anciens et des plus riches. Ils obtinrent d'Édouard III une charte d'incorporation, pour la somme de dix marcs, que Richard III confirma pour le double de cette somme. Ils ont été, après les Lombards, les banquiers de la capitale. Les négocians, les marchands, etc., n'osant pas, dans les temps de troubles et de révolutions, mettre leur argent à l'hôtel des monnaies de la Tour, qui était un lieu de dépôt, ils le placèrent dans les mains des orfévres qui commencèrent alors d'exercer publiquement la profession de banquier. Francis Child, orfévre, passe pour le premier banquier régulier qu'ait

eu l'Angleterre ; il vivait sous Charles II, et son nom est encore fameux dans la banque. La communauté des orfévres a été un des plus turbulens de ces corps qui étaient souvent en guerre entr'eux, pour des disputes de préséance, et en venaient aux mains. Le corps des orfévres a des revenus considérables qui sont employés à des œuvres de bienfaisance.

La communauté des marchands tailleurs est le septième des grands corps; beaucoup de personnes de distinction sont inscrites sur le rôle des *freeman* de cette compagnie. On y compte sept rois, une reine, dix-sept princes et ducs, deux duchesses, trente-un comtes, un archevêque, vingt-quatre évêques, soixante six barons, des abbés et un grand nombre d'écuyers. Plusieurs hommes célèbres, qui ont appartenu à ce corps, ont exercé la profession de tailleur. On cite entr'autres John Hawkwood, qui commanda les armées de Galeas, duc de Milan, et épousa la fille de Barnabé Visconti, frère du duc, l'historien John Speed, l'antiquaire John Stow, le savant hebraïsant Robert Hill, Benjamin Robins, qui a écrit sur l'art militaire, et Thomas Woolman, quaker, qui recommanda le premier l'abolition de l'esclavage des nègres.

Les marchands de draps furent incorporés

en 1430. L'art de fabriquer la laine avait été introduit, en 1360, par les Hollandais et les Flamands; mais comme il était permis d'exporter la laine et de la recevoir manufacturée en drap, l'art de la fabriquer fit peu de progrès en Angleterre jusqu'au règne de la reine Élisabeth.

Les épiciers furent d'abord appelés *poivriers*, en Angleterre, parce que le poivre était l'épice dont ils faisaient plus de débit. Les poissonniers forment un des corps les plus considérables; la pêche dans les mers du nord et sur les côtes de l'Islande l'avait rendu très-riche, dès le commencement du quatorzième siècle. On ne connaît pas au juste quel est son revenu, mais on a lieu de présumer qu'il s'élève à plus de cent mille livres sterlings. Il est connu qu'il possède, en Irlande, une terre de seize à dix-huit mille arpens. On cite parmi les membres célèbres de cette corporation William Walworth, maire de Londres, sous Richard II, qui tua de sa propre main Tyler, chef des séditieux. On voit encore le poignard dont se servit Walworth, dans la salle des marchands de poisson. Les marchands de vin étaient autrefois divisés en vinetaires et taverniers. Les premiers importaient le vin, et les autres tenaient des tavernes et le vendaient en détail. Ils furent in-

corporés sous le règne d'Édouard III. Ce corps a fourni un grand nombre de maires, dont plusieurs étaient tavernier. Henri Picard, marchand de vin, lord maire, en 1356, donna un jour un repas somptueux à quatre rois: Édouard, roi d'Angleterre, Jean, roi de France, le roi de Chypre, et David, roi d'Écosse. Picard jouant avec le roi de Chypre, et lui gagnant cinquante marcs, s'aperçut que ce prince était sensible à cette perte. Il s'empressa aussitôt de s'acquitter avec lui en lui disant qu'il avait désiré, non son or, mais l'honneur de jouer avec lui. Il lui fit de magnifiques présens ainsi qu'à plusieurs nobles qui étaient de la fête.

Les corporations ont chacune un Bureau qui porte le nom de salle (*hall*), où se tiennent les assemblées et se font les élections et les réglemens. Plusieurs de ces maisons ont des frontispices, des cours spacieuses, des salles ornées de sculptures, assez vastes pour contenir deux ou trois cents personnes; elles n'offrent rien cependant qui mérite de fixer l'attention de l'amateur des beaux-arts, quoiqu'on fasse de grandes dépenses pour les embellir.

CHAPITRE XLV.

Artisans et ouvriers.

Les boutiques et les ateliers n'ouvrent que vers les huit heures à Londres. Les bas artisans, les compagnons font consister la liberté et l'indépendance á ne travailler que peu. Il en est beaucoup que le seul défaut d'argent ramène aux ateliers ; mais lorsqu'ils y sont, ils travaillent avec ardeur et de toutes leurs forces. Ils aiment mieux travailler ainsi et se reposer de temps en temps que de passer mollement la journée à l'atelier. L'ouvage gagne à cette ardeur qu'y apporte l'ouvrier, et c'est une des causes de la perfection de la main-d'œuvre.

Le sort des artisans et des ouvriers de Londres, est en général plus heureux que celui des ouvriers de plusieurs autres pays. D'abord les denrées de première nécessité et les objets de consommation grossière sont en proportion moins chers à Londres que partout ailleurs. Une sage législation fait porter de préférence les impôts sur des objets de luxe. Le prix de la main-d'œuvre est plus considérable, les bé-

néfices sont plus forts à Londres que dans d'autres pays, où la rétribution est d'autant plus modique que le travail est plus utile, et où de toutes les professions laborieuses, les plus pénibles, celles qui exigent plus d'efforts et d'assiduité, sont toujours les moins lucratives. L'ouvrier anglais travaille moins long-temps que celui des autres nations. Ce n'est pas avec le soleil, ou à la lueur d'une lampe en hiver, que la couturière, par exemple, commence sa journée; elle se lève de sept à huit heures; elle prend son thé, elle babille avec ses compagnes: sa journée est complète quand elle a donnée au travail les huit heures que le dîner lui laisse, depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Enfin l'artisan n'est pas dans l'humiliation; il ne semble pas avoir les plus grandes obligations à celui qui l'emploie, c'est lui au contraire qui a l'air d'obliger quand il veut bien travailler.

Cet amour d'un travail modéré, cette manière d'être et de travailler contribue beaucoup à la cherté de tout ce qui sort des manufactures anglaises, mais elle ne nuit pas à la perfection de la main-d'œuvre. L'ouvrier anglais, il est vrai, ne se pique ni d'émulation, ni d'industrie. Une routine servile est

son unique mérite. Il finit bien, parce qu'il est livré à un genre de travail exclusivement. Il ne fait jamais, il ne pense jamais à faire que la partie bornée à laquelle il s'est fixé, mais il la fait avec exactitude ; il n'a ni le goût ni l'invention des ouvriers français, mais l'excellence des matières premières et des instrumens qu'il emploie, la grande division du travail, la liberté d'achever à loisir son ouvrage, et la certitude d'un gain suffisant pour vivre, contribuent également à la perfection de la main-d'œuvre et assurent, en général, aux manufactures anglaises la supériorité sur celles des autres pays.

Supérieurs pour l'exécution imitative et routinière, les ouvriers anglais n'adoptent que rarement un mécanisme qui ne leur est pas familier ; ils regardent les modifications, les variétés des formes comme une surabondance de moyens dont ils peuvent se passer, et de là nul goût dans les productions de l'industrie anglaise, mais aussi une perfection de fini qui ne laisse rien à désirer. Il ne faut pas s'attendre cependant à la trouver dans tout ce qui sort de leurs mains. Comme tout est calculé par l'intérêt, les ouvrages de commande sont constamment inférieurs à ceux de magasin, et la raison peu déli-

cate de cette différence est que les premiers sont déjà achetés lorsque l'acquéreur les examine, et que les derniers doivent être attentivement examinés, avant que d'être marchandés.

L'augmentation du prix de la main-d'œuvre ne suit pas en Angleterre, pas plus que dans les autres pays, celle du prix des denrées. Aussi dès que le gain que font les ouvriers ne suffit plus à leur train de vie ordinaire, ils s'ameutent, ils se coalisent, ils refusent de travailler jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'augmentation du prix de leurs journées. On a pris des mesures dans ces dernières années pour prévenir ces attroupemens qui menacent souvent la tranquillité publique et donnent lieu à des scènes sanglantes; mais ces moyens n'ont pas été efficaces (*).

CHAPITRE XLVI.

Marins.

Tous les insulaires sont marins, parce qu'ils sont obligés de se familiariser avec l'élément qui les environne, pour assurer leur subsistance

(*) V. le chap. : *Abus des machines.*

ou pour accroître leur richesse; la marine est à la fois leur industrie et leur armée, et le moyen le plus puissant de prospérité et de défense.

De tous les insulaires les Anglais sont ceux qui aiment le plus la mer. Le service de la marine est du goût de la nation, parce qu'il est aussi honoré qu'utile. Dès l'enfance ils sont habitués à la mer; l'éducation, ainsi que le penchant naturel concourent à les rendre les meilleurs marins du monde. L'esprit d'ordre et de subordination, le sang-froid, la fermeté, la dureté même dans le caractère, contribuent également à en faire de bons marins.

Les jeunes gens destinés à devenir officiers servent à bord des vaisseaux du roi, comme *Midshipmen*, service qui a quelque rapport avec celui de garde-marine en France, mais plus dur, plus pénible et qui ne laisse souvent pour perspective qu'un avancement très-éloigné. Les jeunes gens des premières familles, les princes mêmes de la famille royale, font le même service avant de parvenir aux grades de la marine. Comme ceux qui se sont destinés à devenir officiers entrent au service extrêmement jeunes, sans avoir reçu d'éducation, excepté celle que plusieurs reçoivent à l'académie de Woolwich ou de Portsmouth, ils contractent

à bord des vaisseaux des mœurs dures et grossières, qu'ils conservent en parvenant aux grades. Cette dureté est peut-être nécessaire, jusqu'à un certain point, pour commander aux matelots, mais ils la portent ensuite dans la société. Leur genre de vie n'est pas plus favorable à l'instruction et aux lumières, qu'à la politesse et à la sociabilité. Les officiers de marine sont en général, ignorans dans tout ce qui n'a pas rapport à leur profession, et il y en a même peu qui aient de profondes connaissances dans la théorie de leur art.

« La partie la plus blâmable du caractère de nos marins, dit un Anglais, c'est le souverain mépris qu'ils ont pour tout le genre humain, excepté pour les gens de leur profession; cette prévention, effet de l'ignorance, leur fait rejeter, avec opiniâtreté, les nouvelles découvertes relatives à la marine, sur-tout si elles sont le fruit des méditations et des recherches de quelque savant. C'est une chose aussi honteuse que vraie, que le ventilateur, une des inventions les plus utiles, fut d'abord offert pour le service de la marine royale, et qu'il n'a été adopté que lorsqu'on a vu qu'on en faisait usage chez l'étranger et sur nos vaisseaux marchands. Un amiral connu avait l'habitude de déclamer contre les savans

qui, du fond de leur cabinet, prétendaient diriger les marins. « Si on veut les en croire, disait-il, ils font tous les jours de nouvelles découvertes: par exemple, ils nous disent que la terre est ronde; j'ai fait le tour de la terre, et elle est plate comme cette table (*). »

Mais si les officiers n'ont pas tous de profondes connaissances dans la théorie de leur métier, ils ont au moins les plus essentielles, celles que donnent l'usage et la pratique de la mer. L'organisation de la marine anglaise est telle qu'il doit nécessairement s'y former un grand nombre d'excellens officiers (**). La plupart se ressentent dans leurs manières de la vie dure à laquelle ils sont accoutumés dès la plus tendre enfance. Ils ont en général de l'honneur et de la probité, mais il y en a beaucoup qui sont guidés par l'intérêt, et qui, en temps de guerre, se conduisent en corsaires. Ce reproche retombe en grande partie sur le gouvernement même, qui autorise ces déprédations, et qui, quelquefois, ordonne des saisies en pleine paix, afin de commencer la guerre avec plus d'avantage.

(*) V. *The Connaisseur*, n°. 84 t. III.

(**) V. le chap. : *Marine*.

Les matelots anglais forment une classe d'hommes à part; dès leur enfance, ils vivent bien plus sur mer que sur terre, et deviennent aussi rudes que l'élément sur lequel ils habitent. Si l'on joint les préjugés et le caractère de la nation en général à cette manière de vivre et d'exister, on ne sera pas surpris que le caractère des matelots ait quelque chose de particulier. Rien de plus singulier que l'usage que la plupart d'entre eux font, en temps de guerre, de l'argent des prises qu'on leur distribue: n'étant pas accoutumés à posséder de fortes sommes, il n'y a pas d'extravagance qu'ils ne fassent pour s'en débarrasser. On a vu quelquefois des bandes de matelots parcourir la ville en chaises à porteurs et jeter de l'argent à la populace qui s'attroupait autour d'eux; souvent ils vont s'établir dans une taverne, et remettent tout leur argent à l'aubergiste, sous condition qu'il leur donnera tout ce qu'ils lui demanderont et qu'il les avertira dès que la somme sera dépensée. Après s'être ainsi débarrassé de leur argent, ils s'en retournent tranquillement à bord.

CHAPITRE XLVII.

Gens de loi.

LA connaissance des lois est, en Angleterre, un des grands chemins qui conduisent à la fortune et aux premières charges de l'état; aussi cette carrière est-elle suivie par un grand nombre de personnes, et entr'autres par les cadets des meilleures maisons des trois royaumes, qui joignent les talens à l'amour du travail. On fait monter à plus de dix mille, le nombre des personnes employées à Londres dans les différens départemens de la justice.

Cette armée de gens de loi indique assez que la chicane règne en Angleterre, et qu'elle y a une langue à elle, différente de la langue commune. En effet, quoique les Anglais aient un code criminel supérieur à tout autre, leur code civil a été abandonné aux jurisconsultes par l'esprit de calcul d'un peuple marchand, et il est devenu une source abondante et intarissable d'abus vexatoires. La chicane s'exerce sur des lois et des formules de rigueur, qui joignent à la barbarie saxonne toutes les pointilleries

normandes : elle triomphe de la vérité et de la justice.

Les gens de loi des différentes classes, en Angleterre, ressemblent assez à ceux des autres pays. Les avocats, accoutumés à employer les sophismes pour violer l'esprit de la loi et en faire une fausse application, se forment un caractère de finesse et de ruse qui les distingue. Ayant éprouvé que ces qualités leur ont été utiles dans leur profession, ils croient qu'elles ne le sont pas moins dans le commerce de la société, dans les rapports de la vie, dans la conversation familière. Mais la finesse n'est pas compatible avec la grandeur d'ame et la véritable sagesse. » C'est une chose remarquable, dit M.r Knox (*), que les hommes les plus distingués au barreau ne sont pas ordinairement les meilleurs ministres d'état, les parlementaires les plus éclairés, les magistrats les plus intègres, les patriotes les plus zèlés, ni les meilleurs des hommes. Une grande finesse est incompatible avec une stricte honnêteté; elle invite à en violer les devoirs, en montrant les moyens et les chances de l'impunité; aussi rien de plus commun que des gens de

(*). *V. Winter Evenings or Lucubrations on Life and Letters by Vincesimus Knox*; 2 vol. in-8°., 1790.

loi dont on a admiré l'habilité, et suspecté les principes. Peu d'avocats et de jurisconsultes célèbres, si on considère leur nombre, ont été mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Ce qui prouve le peu de valeur intrinsèque des honneurs de ce monde, dit le même écrivain, c'est de voir avec quelle profusion ils ont été prodigués à une profession singulièrement intéressée et disposée à nuire aux grands intérêts de la société pour favoriser les intérêts particuliers. »

« Si la profession de la loi a cette influence corruptrice sur l'esprit des avocats, hommes qui ont une éducation libérale, combien son action doit être plus funeste sur les praticiens subalternes, les procureurs, les *attorneys*, les *pettyfoggers*, dont la condition, l'éducation et les principes sont également bas ? On leur reproche la duplicité, les manœuvres, les artifices, les ruses qui égalent une imputation de friponnerie insigne, (*arrant knavery*). »

Ceux qui caractérisent ainsi les gens de loi, reconnaissent que la lettre de la loi permet beaucoup de choses extrêmement dures et souvent injustes ; que *sa glorieuse incertitude*, comme ont osé l'appeler ceux qui s'opposèrent à la réforme du code civil, justifie en quelque sorte les gens de loi, qui marchent eux-mêmes dans

un labyrinthe où il est difficile de ne pas s'égarer.

Il est juste aussi d'observer, que comme les formes dans les cours de justice sont, pour ainsi dire, mécaniques, beaucoup de personnes qui n'ont jamais étudié le droit, mais qui ont acquis une connaissance des formes, s'érigent en procureurs. C'est sur-tout dans cette classe de gens de loi qu'on en trouve beaucoup qui déshonorent leur profession par des pratiques honteuses.

Parmi les traits caractéristiques des avocats anglais, on peut encore remarquer un ton qui ressemble souvent à l'impudence; il se permettent les sarcasmes les plus indécens et les personnalités les plus injurieuses contre leurs parties adverses; ils apostrophent aussi les témoins de la manière la plus grossière, dans la vue de les troubler et d'infirmer ainsi leurs dépositions. Ils s'attirent quelque fois des répliques qui les rendent l'objet de la risée de l'audience: dans une cause que l'on plaidait au banc du roi, on produisait un témoin qui avait le nez extrêmement rouge; l'avocat de la partie adverse, voulant l'intimider, lui dit, après qu'il eut prêté serment: « Voyons ce que vous avez à nous dire, avec votre nez de cuivre? — Par

le serment que je viens de prêter, répliqua le témoin, je ne voudrais pas changer mon nez de cuivre contre votre front d'airain ». Un paysan du Berkshire allait déposer dans une cause qu'on plaidait à Guildhall : « L'homme à la veste de peau, lui dit l'avocat *Wallace*, combien gagnez vous à jurer?—Votre honneur, lui répondit le paysan, si vous ne gagniez pas plus à *aboyer* et *mentir*, que moi à *jurer*, vous porteriez bientôt une veste de peau comme moi ».

CHAPITRE XLVIII.

Gentry et gentleman.

Sous le nom collectif de *gentry*, on comprend tous ceux qui ne jouissent pas des priviléges de la noblesse, et qui vivent de leurs rentes d'une manière indépendante sans exercer de profession. On appelle *gentlemen*, ceux qui appartiennent à cette classe. Il est difficile de déterminer avec précision, jusqu'où l'on peut étendre cette dénomination, sur-tout depuis que tout le monde, jusqu'aux boutiquiers et aux artisans, prend le titre de *gentleman*,

mais il paraît que lorsqu'il y a lieu d'observer une certaine étiquette, on admet aussi comme *gentlemen* les négocians, les avocats, les médecins, les ecclésiastiques et même quelques artistes d'un mérite distingué. On voit par cette explication que le mot *gentleman* ne répond point à celui de *gentilhomme*, et qu'il n'y a pas de mot correspondant dans la langue française. C'est ce qui nous a engagés à faire usage des mots *gentry* et *gentleman*; nous croyons qu'il sera plus aisé de se former une juste idée de leur signification, dès qu'on ne les confondra pas avec d'autres auxquels on est accoutumé à attacher des idées différentes. Le titre de *gentleman* répondait autrefois à celui de *gentilhomme*. La nourrice de Jacques Ier, qui l'avait suivi d'Edinburgh à Londres, le suppliait un jour de faire un *gentleman* de son fils : « Ma bonne, lui dit le roi, c'est ce que je ne puis faire; mais j'en ferai un lord. »

Les principales familles du *gentry*, dont plusieurs descendent des familles de Pairs, se confondent avec la noblesse à laquelle elle s'allient souvent; elles ont d'abord l'influence que donnent de grandes propriétés et ensuite celle que donne l'*intérêt parlementaire*, c'est-à-dire, la facilité de siéger à la chambre des communes ou d'y porter

des candidats de leurs choix. Sans être pairs, on peut dire qu'ils ont une part héréditaire à la législature, puisque de père en fils, ils disposent d'une ou de plusieurs places au parlement. Il s'est trouvé de ces *gentlemen* qui ont refusé la pairie, aimant mieux être les premiers du *gentry* que les derniers des pairs. De ce nombre est sir Williams-Vynn, d'une ancienne famille du pays de Galles, qui dispose de cinq voix à la chambre des communes.

CHAPITRE XLIX.

Écuyers.

Les Anglais en général aiment avec passion le titre d'*écuyer*: il leur semble que ce nom a quelque chose de noble et de grand. C'est un titre populaire qui emporte avec lui, une idée de libéralité et de magnificence, en sorte qu'un homme qui traite bien ses amis chez lui ou à la taverne, est appelé proverbialement l'*écuyer de la compagnie*. Cette expression peut venir des temps d'hospitalité, lorsque les *gentlemen* riches vivaient dans leurs terres, tenaient maison ouverte, et dépensaient le superflu de leur revenu

pour traiter leurs tenanciers, leurs voisins et les voyageurs. Comme il est naturel de rechercher la popularité et la prééminence, la considération attachée au titre d'*écuyer*, produisit une multitude de prétendans qui l'ont avili de la manière la plus scandaleuse, au grand regret de ceux qui prétendent justement à ce titre.

« Comme toutes les femmes de la ville, dit un Anglais, sans en excepter les servantes, sont maintenant des dames (*ladies*), de même, tous les jeunes gens qui ont les moyens de se mettre à la mode, se donnent aussitôt pour *écuyers* (*esquire*). Combien en voyons-nous tous les jours qui dissipent leur fortune de la manière la plus extravagante et la plus honteuse, pour avoir le plaisir de s'entendre appeler *écuyer* par une compagnie de sycophantes? Cette manie n'est pas bornée à cette classe de personnes; elle a même gagné et corrompu les derniers de la classe du peuple. Nous avons des *écuyers* valets de pied, savetiers, chaudronniers, etc. Il n'est pas rare de voir des matelots, après avoir fait les voyages les plus longs et les plus pénibles, dépenser en quelques jours le fruit de leurs travaux, et rester sans le sou, bien satisfait d'avoir été les *écuyers de la compagnie*. Cette espèce de vanité a des conséquences très-

fâcheuses pour les particuliers; mais dans les matières politiques, rien n'est plus dangereux et plus funeste; quand un ministre en est possédé, il peut rendre la Grande Bretagne l'*écuyer de l'Europe*, et la faire payer largement l'écot de toutes les puissances. »

CHAPITRE L.

Noblesse.

QUELQUES personnes ont prétendu qu'il n'y a point de noblesse en Angleterre, parce que les pairs, le seul corps de citoyens qui jouisse de privilèges et de droits politiques, ne sont proprement que des magistrats héréditaires. Ceux qui ont fait cette assertion, semblent ne pas admettre que les pairs représentent l'ancienne noblesse féodale, et ne considérer que la composition de la pairie actuelle, où l'on trouve très-peu de nobles d'extraction. Il nous paraît absurde de prétendre avoir sur ce sujet, d'autres idées que les Anglais mêmes. Ils admettent une *noblesse* qu'ils distinguent toujours du *gentry*; sous ce nom ils comprennent non-seulement les pairs, mais encore les membres

de leurs familles, à qui on donne les titres de *lord* et de *lady*. C'est, dit-on, par courtoisie qu'on leur donne ces titres, mais il est à remarquer que la gazette de la cour a aussi cette courtoisie, et ne suffit-il pas de cette distinction pour faire des familles des pairs, une classe distinguée dans la société? Est-ce aussi par courtoisie qu'on reconnaît les chevaliers des différens ordres, ainsi que cette multitude de baronets que le roi crée tous les jours, et qui par tout ont la préséance? Le roi confère ces ordres et ces titres, en vertu de sa prérogative : il crée ainsi une noblesse qui n'a aucun droit politique, mais qui n'en est pas moins constitutionnelle, et par conséquent dans l'*état*, et non simplement dans la *société*. Il existe donc une autre noblesse que celle de la pairie et qui vient aujourd'hui de la même source.

Comme la plupart des nouveaux pairs sont des hommes riches, nababs, négocians ou banquiers, qui ont acheté des bourgs, ou secondé les vues des ministres, et qui au lieu de verser leur sang pour l'état, en ont pompé le suc nourricier; de même le titre de baronnet, que l'on conférait autrefois pour des exploits militaires, se donne à des spoliateurs des Indes, à des fournisseurs et contracteurs pour les troupes, à des

marchands et à des apothicaires, etc. Il ne faut pas croire cependant que même autrefois le titre de baronnet ait été souvent la récompense des services militaires. Hume dit que Salisbury, ministre de Jacques I.er, ne sachant plus comment fournir aux prodigalités de ce prince et de son favori Sommerset, inventa le titre de baronnet; et que l'on distribua plus de deux cents patentes de cette espèce de chevalerie, pour autant de mille livres sterlings. Il ajoute que chaque ordre de noblesse eut aussi son prix fixé. Il parut alors une pasquinade, qu'on afficha à St.-Paul, par laquelle on annonçait un nouvel art d'aider et de fortifier la mémoire, afin de la mettre en état de retenir les noms des nouveaux nobles (*).

Outre la noblesse qui a des droits politiques, et celle qui n'a que des titres, on peut distinguer une autre noblesse, la seule véritable selon les préjugés nobiliaires les plus généralement reçus; c'est celle d'extraction. On est très-jaloux en Angleterre, des preuves de cette noblesse. C'est le collége Héraldique (*Herald's College*), qui en est le dépositaire. Il y a beaucoup de pairs qui ne sont pas plus gentilshom-

(*) V. *Hume: Vie de Jacques I.er.*

mes aux yeux de ce collége, que ne l'étaient en France, beaucoup de ducs et de cordons-bleus, parmi lesquels M. de Beaufremont, qui n'était ni l'un, ni l'autre, s'étonnait lui-même de trouver qu'il fût le seul gentilhomme de toute la compagnie. Le Gallois, l'Ecossais, l'Irlandais, qui sont d'extraction noble, quel que soit leur état actuel, pensent que le roi peut faire autant de pairs qu'il lui plaît, mais qu'il n'est pas en son pouvoir de faire un gentilhomme, ni de donner aux lords de sa création, des armes de maisons connues.

Le respect qu'on a en général pour les armoiries, montre aussi qu'on a en Angleterre, d'autres idées de la noblesse, que celles qui dérivent de la pairie. A la mort d'un noble ou d'un gentleman, souvent d'une extraction non noble, ses armes sont suspendues au mur de sa maison, dans un énorme cadre noir, durant tout le temps du deuil. Cet usage doit son origine à la vanité qui veut étaler des titres souvent usurpés, et n'a nullement pour objet de rappeler aux passans qu'ils sont mortels, comme l'ont prétendu quelques voyageurs qui veulent voir dans les Anglais, une nation de philosophes moralistes.

On a remarqué que les nobles anglais qui vont

à la cour, ou qui occupent des places dans l'administration, sont fiers et insolens, et ressemblent à ces petits tyrans féodaux qu'on haït tant dans les autres pays, tandis que ceux qui n'ont pas de rapports avec la cour, sont plus affables et plus polis. C'est le contraire de ce qu'on voit dans les autres pays, où la noblesse de la cour est plus affable et plus polie que celle qui reste dans ses terres. Il est aisé d'indiquer la cause de cette différence. Les nobles qui occupent des places dans le gouvernement, participent en quelque sorte au pouvoir absolu et se croient supérieurs à ceux qui n'ont pas les mêmes avantages. Ceux au contraire qui restent dans les provinces et dans leurs terres, n'ont d'autres supériorité que celle que leur donne leur fortune, et ont intérêt de ménager leurs inférieurs, pour en obtenir les suffrages dans les élections.

CHAPITRE LI.

Domestiques.

Les domestiques forment une classe très-nombreuse en Angleterre, et sur-tout à Lon-

dres. On la fait monter à huit cent mille, sans comprendre dans ce nombre les ouvriers, les hommes de journée, les valets de ferme. Cette classe est en général plus avilie en Angleterre, que dans les autres pays, sur-tout celle des domestiques femelles qui est aux mâles, dans la proportion de cinq à trois. Les maîtres exigent des domestiques la soumission la plus grande; ils les tiennent toujours à une grande distance, et ne se permettent jamais la moindre familiarité avec eux. Rarement ils leur accordent de la confiance, et leur montrent de l'attachement; aussi en changent-ils souvent, même sans avoir sujet d'être mécontens d'eux. Il est d'usage que dans certaines occasions, comme lorsqu'un homme se marie, il renouvelle tous ses domestiques et particulièrement les domestiques femelles.

« Il y a une grande différence, dit M. Amstrong, dans la manière dont les Français et les Anglais traitent leurs domestiques. Les premiers semblent ne jamais oublier que comme hommes nos serviteurs sont nos égaux; aussi les traitent-ils non-seulement avec bonté, mais avec une familiarité engageante qui leur fait oublier ce que la servitude a de fâcheux. Les Anglais n'ont pas à beaucoup près une manière

d'agir si libéralc. Ils sont pour la plupart élevés dans le principe qu'un *domestique est un mal nécessaire* ». J'ai connu un Anglais qui, rempli de cette maxime, la répétait souvent devant ses gens. Un jour il lui prit fantaisie de maltraiter un domestique, pour des motifs que je n'ai jamais pu savoir, et que probablement il ne savait pas lui-même, vu son caractère emporté et violent. Le domestique le quitta à l'instant, et jura qu'il n'aurait plus de maître. Il répéta ce serment avec beaucoup d'emphase et d'énergie, et je crus que cette *abjuration* si solemnelle de la servitude, serait irrévocable. Mais peu de jours après, il m'aborda dans la rue, revêtu d'une nouvelle livrée. Oh! lui dis-je, il paraît que malgré vos sermens, vous avez encore un maître? — Ah! monsieur, me répondit-il, j'ai éprouvé qu'*un maître est un mal nécessaire*.

Si les bons maîtres font les bons domestiques, on peut juger par là que les domestiques anglais doivent réunir tous les vices qu'on reproche à cette classe. Les servantes sur-tout sont dans un état de dégradation et de malheur, dont on ne peut pas se former d'idée dans les autres pays. La modicité des salaires, qui ne sont que la moitié de ceux des hommes, la difficulté de trouver

à se placer, occasionnée par la concurrence, la facilité avec laquelle on les renvoie, seulement pour en changer, les réduisent à rester long-temps hors de condition, et dans le besoin exposées à tous les dangers de la séduction et du libertinage. La plupart des filles qui couvrent le pavé de Londres, ont commencé par être servantes, et il y en a bon nombre qui tour à tour servent les particuliers et le public.

A Bedfort, pour engager les servantes à avoir une bonne conduite, on accorde une prime de dix livres sterlings à celle qui peut prouver qu'elle a demeuré cinq ans dans une place *sans être enceinte*. Il semble qu'une récompense accordée à ce titre, n'est propre qu'à dégrader d'avantage cette classe malheureuse. Il vaudrait mieux, sans doute, à l'exemple du vertueux cardinal Le Camus, établir pour les pauvres filles domestiques hors de condition, une maison de réfuge où elles se retireraient jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé une autre condition. Cette idée s'est présentée sans doute à quelqu'un de ces philantropes à qui Londres doit de si utiles établissemens, mais peut-être ont ils trouvé l'exécution impraticable à cause du grand nombre de ces infortunées.

L'usage de distribuer de l'argent aux domes-

tiques des maisons où l'on dîne, avait été aboli, mais il se rétablit assez généralement. Les Anglais sentent bien qu'il gêne la liberté de la communication entre les amis, en l'assujettissant à un impôt souvent très-onéreux; qu'il n'est ni noble, ni honnête d'entretenir ses domestiques du produit des contributions forcées, levées sur les honnêtes gens qu'on invite à sa table, mais toute considération cède à l'intérêt. Le savant Desagulliers invité souvent à dîner chez un lord, s'en excusa un jour en disant: « Je ne suis pas assez riche pour avoir souvent cet honneur. » Un officier ennuyé de payer fort cher les dîners qu'il prenait chez le duc de D**, lui demanda un jour le nom de ses gens. Le duc étonné de la question, voulut en savoir la cause. « Mylord, répondit l'officier, comme je ne suis pas en état de payer tous les excellens dîners que je prends chez vous, et de soutenir en même temps mon équipage, sans lequel je ne pourrais pas y venir, je veux me ressouvenir de ces messieurs dans mon testament. »

CHAPITRE LII.

Genre de vie des Anglais.

Les Anglais en général se lèvent assez tard, sur-tout les gens riches et oisifs; ils déjeûnent avec du thé, en famille, et lisent quelque papier public. S'ils sont garçons, ils vont souvent déjeûner au café, où ils trouvent une plus grande quantité de papiers : c'est là aussi qu'ils se donnent des rendez-vous, et qu'ils traitent les affaires. Les gens riches montent ensuite à cheval pendant deux ou trois heures, ou parcourent à pied les rues pour faire quelques visites, tandis que les hommes occupés d'affaires, vont à leurs bureaux, à leurs comptoirs, et de-là à la bourse. Les premiers rentrent pour faire une seconde toilette, et dînent entre quatre à cinq heures, soit en famille, soit à leurs clubs. Les autres dînent également à la même heure, et ne s'occupent plus d'affaires. Les uns et les autres vont ensuite au spectacle, ou se rendent à des clubs pour s'y entretenir de politique, ou pour jouer: quelquefois ils y soupent et boivent une grande partie de la nuit: dans les grands jours d'été,

l'après-dîner se passe à la promenade. Ceux qui sont plus casaniers rentrent chez eux, où ils n'ont de la société qu'autant qu'il y a eu invitation, et se mettent au lit après avoir pris un léger rafraîchissement.

Les négocians qui peuvent avoir une maison de campagne dans les environs de Londres, s'y rendent le samedi soir, y passent le dimanche, et reviennent le lundi pour l'heure de la Bourse. Les petits marchands, les artisans mêmes, suivent de loin ce genre de vie. Dans le mois de mai, les boutiques n'ouvrent que vers les huit heures: les bas artisans, les ouvriers, travaillent de toutes leurs forces, mais ils aiment à se reposer de temps en temps. Ils passent les momens libres qui leurs restent, dans les cabarets, à boire de la bière, de l'eau-de-vie, du genièvre, du punch : ils y parlent politique, y lisent les gazettes, et souvent ils s'énivrent et s'endorment. Le dimanche, les ouvriers s'habillent proprement, vont avec leurs femmes ou leurs maitresses, à quelque guinguette, boire de la bière ou du thé, et manger quelques tranches de viande froide; ils s'en retournent ensuite chez eux souvent sans avoir proféré dix paroles, ce qui ne prouve pas qu'ils soient livrés à une sombre mélancolie. Les jours ou-

vrables, le peuple même se lève assez tard; mais il se lève de meilleure heure le dimanche, pour assister aux offices divins et pour aller se répandre ensuite dans les promenades et dans les campagnes des environs. C'est à la campagne que les Anglais semblent chercher l'asile ou du moins l'espérance du bonheur. Le paysan va à l'église, boit et dort: toute espèce de plaisir bruyant lui est interdit ce jour là, et il ne connaît pas les distractions paisibles.

CHAPITRE LIII.

Repas.

ON croit que les Anglais sont grands mangeurs et donnent beaucoup au luxe de la table sans en connaître les délicatesses: rien de plus faux que cette opinion. En général, leur manière de se nourrir est d'une économie très-marquée et très-uniforme. Dans presque toutes les familles de toutes les classes de la société, si on excepte les opulentes, on mange toute la semaine des viandes rôties le dimanche, jour qu'un pouding distingue: des sauces achetées toutes faites, des légumes cuits à l'eau, pommes de terre,

navets, carottes, choux, fèves, etc. en forment l'assaisonnement; du fromage, quelquefois une tarte qu'on envoie chercher chez le pâtissier voisin, tiennent lieu de dessert à ce repas frugal, qu'arrose une grande quantité de bière

Ordinairement on ne sert pas de soupe; si on en sert, par déférence pour un étranger, c'est un grand plat de bouillon dans lequel chacun trempe du pain sur son assiette. Le couvert consiste ordinairement en une fourchette à manche rond avec deux pointes d'acier, et un couteau dont la lame longue et arrondie remplace la cuillier; la nappe tient lieu de serviette et pend jusqu'à terre. La table, qu'on découvre lorsqu'on met le dessert, est ordinairement de bois d'acajou du plus beau poli.

On n'aura pas de peine à croire, d'après ce qu'on vient de dire, que l'on ne va dîner nulle part si on n'est invité. Il n'y a pas de ville en Europe où l'on puisse moins tomber, à l'heure du dîner, chez un ami, qu'à Londres; on courrait risque de trouver qu'il a une compagnie assortie; il aura recours à toutes sortes de subterfuges plutôt que de vous admettre à son petit couvert, et de se laisser prendre au dépouvu. La simplicité de la table est l'effet de la grande

cherté des denrées. Sans cette cause les Anglais feraient une chère plus recherchée, car, pour eux, bien manger (*good eating*), est un point très-essentiel. Point de plaisirs chez eux si l'estomac n'en est pas; point d'assemblée publique sans table. Les fêtes en Angleterre ne sont fêtes qu'autant que l'on boit et que l'on mange.

Si la plus grande économie règne dans les repas ordinaires, la profusion, par une conséquence nécessaire, règne dans les dîners d'apparat. Il y a abondance et variété de mets, aprêtés au goût des Anglais, mais qui en général ne plaisent pas aux étrangers. Dans ces occasions on se procure, à grands frais, de la tortue, du daim, mets fort recherché des Anglais; les plus beaux poissons, la primeur des légumes, les fruits les plus rares, venus dans les serres, qu'on achète au poids de l'or. Quelques personnes, d'une grande fortune, ou occupant les premières places, ont des cuisiniers français, mais ils ne s'en servent que les jours où ils donnent à dîner, et sur-tout à des étrangers. Ces repas, où règne le luxe, sont tellement d'apparat, qu'il en est souvent question dans les papiers publics, qui donnent des détails sur les mets et les convives.

Le maître et la maîtresse de la maison se placent toujours aux extrémités opposées de la table pour en faire les honneurs. Celle-ci découpe presque toutes les viandes; elle s'empresse, si elle n'est pas prévenue par la personne la plus distinguée de la compagnie de lui proposer un verre de vin; après s'être réciproquement salués, ils boivent communément, à la ronde, à la santé de tous les autres convives qui répètent à leur tour cette cérémonie. La bière se sert dans de grands verres, qu'un laquais porte successivement aux personnes qui en demandent, car cette communauté de verre n'a rien de répugnant en Angleterre, et dans les maisons qui ont conservé les mœurs antiques, c'est le pot qui passe ainsi.

Avant d'ôter la nappe, on présente à chaque convive une jatte de verre, pour se laver les mains, et une petite serviette quarrée; cette cérémonie achevée, on enlève la nappe, on place devant chaque convive deux verres à patte et deux caraffes de cristal, remplies de vin et étiquetées : c'est alors qu'elles circulent avec rapidité et que l'on fait les toasts générales (*).

(*) *V.* le Chap. : *Toasts.*

Un vase placé dans un coin de la chambre, quelquefois derrière les rideaux, sert à satisfaire les demi-besoins qui doivent naturellement survenir dans ces longues séances.

La vaisselle d'argent qui fait partie du luxe de table dans les autres pays est très-rare en Angleterre. On y a très-peu d'argenterie quoiqu'on l'étale, avec une puérile ostentation, sur une table de marbre, dans la salle à manger. Dans beaucoup de maisons, ainsi que dans toutes les auberges, on n'a que des fourchettes de fer à deux ou trois pointes, dont le commun des Anglais ne se sert que pour couper les viandes, mangeant avec un couteau dont la lame est arrondie par le bout. Une loi, passée sous Guillaume III, défendait aux aubergistes d'avoir d'autre argenterie que des cuilliers, mais elle a été rapportée en 1769.

En France ce qu'on appelle tenir table, est encore moins une jouissance qu'une preuve de distinction. Un homme en place y est condamné par état; la manière dont il régale les importuns qui l'accablent, souvent les ennemis qui conspirent sa perte, règle le degré de considération qu'il mérite. En Angleterre, il n'y a point de table ouverte; les gens en place sont dispensés de recevoir personne à la leur. On a vu, sans

surprise, des ministres manger habituellement à la taverne, et y traiter, à un écot réglé, les étrangers à qui ils veulent faire politesse.

CHAPITRE LIV.

Toasts.

L'USAGE de boire à la santé des convives est de l'antiquité la plus reculée; il doit avoir pris naissance dans l'intempérance des hommes; on aura rougi de boire outre mesure, et pour colorer ce vice honteux on aura imaginé cette fausse politesse de boire à la santé de son voisin.

Les Anglais appellent *toast* cet usage de boire à la santé des autres. On distingue deux sortes de *toasts:* les particulières, qu'on porte pendant le repas, et les générales, qu'on porte après le dessert, lorsque les femmes se sont retirées. Ce sont celles de la seconde classe sur-tout qui entraînent des inconvéniens. La première qu'on boit est un hommage au beau sexe, exprimé par une dénomination propre, que la décence devrait faire bannir. Chaque convive nomme ensuite, à la demande du maître de la maison ou du président, si c'est dans un club, la personne à laquelle il désire qu'on porte une

santé. On prononce souvent des sentences, des vœux, conformes aux intérêts, au caractère des convives. Quelquefois on fait les *toasts* les plus extravagantes; on cite celle d'un duc de Buckingham, fameux par son immoralité. Il avait coutume de donner à dîner, à la fin de l'hiver, à tous les joueurs qui fréquentaient, comme lui, une maison de jeu de Marybone; la *toast* d'adieu était: « Puissions-nous tous n'être pas pendus avant le printemps prochain, et nous trouver réunis ici de nouveau » ! (*May as many of us remain hunanged next spring, and meet here again !*)

Autrefois, les *toasts* entraînaient beaucoup plus d'extravagances qu'aujourd'hui. Pour faire plus d'honneur à une femme, un gentleman qui portait la *toast*, jetait dans le feu quelque partie de sa parure, et les autres convives étaient obligés de suivre son exemple. Un jour que sir Charles Sedley dînait en société à la taverne, un de ses amis s'étant aperçu qu'il avait une cravate de dentelle, fit une *toast* et jeta en même temps sa cravate au feu; Sedley et les autres convives furent obligés de suivre son exemple; sir Charles supporta sa perte avec le plus grand sang-froid, dit que la plaisanterie était bonne, mais qu'il aurait sa revanche. Deux jours après,

les mêmes personnes se trouvant réunies, Sedley, après avoir porté la santé d'une dame, appela le garçon de la taverne, et lui dit de faire entrer un dentiste qu'il avait mandé exprès: il se fit arracher une dent gâtée qui le faisait souffrir depuis long-temps, et la jeta au feu. Les règles de la bonne société exigeaient que chacun des convives perdît aussi une dent, mais ils dirent à Sedley qu'ils espéraient qu'il n'exigerait pas l'observation rigoureuse des règles; toutes les remontrances ayant été inutiles, ils finirent par se mettre sous les mains de l'opérateur, tandis que Sedley leur reprochait d'hésiter à faire un si léger sacrifice pour une beauté rare, et de vouloir conserver une dent contr'elle. M.r Malone rapporte cette anecdote dans la vie de Dryden.

La coutume de *toaster* est absurde et dangereuse. Elle ne reconnaît aucune différence entre les constitutions, et oblige un homme dont la santé est faible et chancelante à boire autant que celui qui est doué de la force d'Hercule. Les *toasts* produisent souvent des querelles qui finissent par des duels. Des convives proposent quelquefois indifféremment de *toaster* une femme vertueuse ou une femme perdue de réputation; un ami, un homme estimable ou un coquin

reconnu : celui qui se respecterait assez lui-même pour refuser de porter ces santés s'exposerait à une querelle sérieuse. Il n'est pas rare que ces repas faits pour resserrer les liens de l'amitié engendrent des ruptures.

Rien de plus plaisant que la raison qu'allèguent certains anglais pour excuser cette coutume. Sans les *toasts*, disent-ils, il serait impossible de trouver assez de matière pour la conversation. — Mais pourquoi excluez-vous les femmes qui prendraient part à la conversation d'une manière si agréable ? — Oh ! c'est que leur présence serait pour nous un sujet de gêne et de contrainte : nous ne pourrions pas dire ce que nous voudrions, ni pousser les *toasts*. — C'est-à-dire, que vous ne pourriez pas vous livrer à des excès scandaleux, détruire votre constitution et vos principes, vous abandonner à l'intempérance et à l'obscénité !

Les jeunes gens qui n'ont pas encore vingt-un ans sont exclus des *toasts*, ainsi que les femmes. Les renvoyer de la sorte, dès que le dîner est fini, c'est leur dire qu'on va commencer une conversation qu'il ne leur convient pas d'entendre. Des hommes qui prétendent aux bonnes mœurs peuvent-ils tenir des discours dangereux pour leurs enfans et choquans pour

leurs femmes? Un fils ne peut être confié à son père sans courir le risque d'être corrompu! Une femme ne peut jouir du plaisir de la société avec son époux sans être exposée à recevoir quelqu'affront!

Toast, en anglais, signifie *rôtir*. On prétend qu'il se dit particulièrement de l'action de boire à la santé des belles à la mode, depuis l'anecdote suivante : la maitresse d'un roi venait de se baigner ; un des courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la déesse, et chacun en but à son tour. Le dernier dit : je retiens la rôtie, faisant allusion à l'usage du temps de boire avec une rôtie au fond du verre.

La double signification du mot *toast* fournit l'occasion au docteur Brun (*Brown*) de faire un jeu de mot assez piquant. Il donnait toujours pour sa *toast* une demoiselle à qui il faisait la cour. Quelqu'un lui observa qu'il était temps d'en changer : « Je le crois, répondit le docteur Brun, car quoiqu'il y ait dix ans que je la *toaste* (*rôtis*), je n'ai pas encore pu la *brunir*.

CHAPITRE LV.

Tavernes.

ON appelle *Tavernes* les maisons où l'on donne à manger. Ce mot ne présente aucune idée basse comme en français ; les personnages les plus distingués fréquentent les tavernes. C'est là que se tiennent la plupart des clubs, où se déploie presque toute la magnificence gourmande, et où se goûtent presque tous les plaisirs de la société en Angleterre.

Les tavernes sont en très-grand nombre. Il y a plusieurs raisons de la multiplicité de ces cuisines publiques. La première locale est la longueur des distances qui ne permettent pas toujours à l'homme, qu'ont entraîné ses affaires, de rentrer chez lui pour dîner. La seconde économique, est l'excessive cherté des denrées qui engage les célibataires, même aisés, à ne point avoir de maison montée, et conséquemment à prendre leurs repas dans les tavernes. La troisième morale, est ce sentiment général de liberté qui porte à satisfaire sa volonté dès qu'on éprouve un besoin. Les Anglais montrent ce sentiment

dans les actes les plus indifférens de leur vie privée. D'ailleurs ces tavernes sont d'une utilité immédiate par l'usage d'y former, sous le nom de *clubs*, des associations particulières, dont l'objet est de se réunir entre hommes pour dîner, parler politique, quelquefois pour y jouer, et toujours pour y fuir un intérieur de maison où l'on trouve l'ennui.

Les tavernes ne sont pas des ressources pour la bonne chère; on peut même dire qu'elles n'offrent que la satisfaction du strict besoin. On n'y trouve que de la viande de boucherie grillée ou rôtie, du poisson cuit à l'eau ou frit, et des légumes arrosés de beurre. Si on commande un repas la veille, on a du gibier, de la volaille, un pâté, c'est-à-dire, à peu près tout ce qui compose la cuisine anglaise. Si quelquefois on fait dans ces tavernes de la soupe à la tortue, ou en guise de tortue (*mock-turtle*), on a le soin de le faire annoncer dans les gazettes.

Les Anglais aiment beaucoup la pâtisserie. On ne fait pas cent pas dans les rues sans rencontrer une ou deux boutiques de pâtissier, où l'on étale, dans le plus bel ordre et avec la propreté la plus recherchée, des tartelettes de mûres, de groseilles, de crême, du pain d'épice, des gâteaux piqués de raisin de Co-

rinthe, etc. Des hommes et des femmes de tout âge et de toute condition, vont le matin dans ces boutiques, et sans quitter la place, mangent de ces tartelettes par demi-douzaine. On y trouve aussi de la limonade et de l'orgeat. C'est un second déjeûner que les Anglais font assez généralement, et souvent chez eux avec de la viande froide. Ils l'appellent *longing*.

CHAPITRE LVI.

Clubs.

ON appelle *Clubs* des cotteries, des associations particulières, dont l'objet est de se réunir, entre hommes, pour dîner, pour parler politique ou pour jouer. Ils se tiennent dans des tavernes, des cafés ou des maisons particulières. Toutes les conditions, sans excepter les plus basses, ont les leurs. Ce sont les rapports de goût, d'occupations, d'intérêt, de manière de penser qui les forment. Chaque club a ses statuts et un président pour les faire observer. Les étrangers n'y sont admis que sous caution.

Les clubs réunissent souvent des hommes de différentes religions, mais jamais ceux qui sont

de factions opposées sur les affaires publiques : tant il est vrai, suivant la pensée d'un grand moraliste, qu'il y a peu de nos amitiés qui ne tiennent quelque chose de la cabale (*).

Le peu de commerce qu'ont les Anglais avec le sexe, et le penchant à l'intempérance sont les causes qui donnent naissance aux clubs. Ils y satisfont tout le besoin que l'homme a de la société de son semblable. « Nos fameuses cotteries, dit un Anglais, sont fondées sur le manger et le boire. Vainement on s'efforce de décorer ces sortes d'associations de noms imposans *d'académie*, *de société de libres-penseurs*, etc. On ne prend point le change ; on sait qu'elles ne sont que des assemblées de buveurs qui, après les plaisirs de la table, ne connaissent guère que ceux du jeu. »

Le célèbre Addisson a donné dans le Spectateur la description de plusieurs clubs : d'abord celui des *gros hommes*, où les candidats n'étaient admis qu'autant qu'ils ne pouvaient pas passer par une porte de grandeur médiocre. Cette société était d'un grand poids, car quoiqu'elle ne fût composée que de dix personnes, elle pesait soixante quintaux. Le club des *duel-*

(*) V. *Nicole ; Pensées diverses.*

listes où l'on prenait rang selon le nombre de personnes qu'on avait tuées; il ne dura pas long-temps, parce que ceux qui le composaient, furent pour la plupart tués fort peu de temps après son institution: le club des *lourdauts*, était le plus paisible et le moins bruyant de tous les clubs; on y fumait et on y buvait sans dire mot, et au coup de minuit, chacun se retirait chez soi.

D'autres moralistes ont décrit plusieurs autres clubs, parmi lesquels on distingue le club des *ivrognes*, un des plus anciens de l'Angleterre, et dans lequel tout Anglais peut être reçu: son président doit être Irlandais de nation, né à Dublin: le club des *C....*, qui fut établi en Angleterre, sous le règne de Charles II, de galante mémoire; il se soutient avec beaucoup de réputation, et ses membres augmentent tous les jours: le club des *mécontens*, qui s'est fort accru sous le règne de George III, etc. Il n'est pas besoin de dire que ces clubs n'ont pas existé réellement, et qu'ils n'ont été imaginés que pour faire la censure des mœurs. Il est vrai, cependant, qu'il y en a eu plusieurs, dont l'institution et la composition étaient également bizarres. Souvent un nom de baptême est devenu un signe distinctif et comme un mot de ralliement, qui a

formé une cotterie. On se souvient de celle des *Georges*, qui s'assemblaient à l'image de St.-George, y célébraient tous les ans la fête de St.-George, et ne juraient que par St.-George (*).

CHAPITRE LVII.

Cafés.

ON prétend qu'il y a trois mille cafés à Londres; ce nombre étonne, sur-tout lorsqu'on sait que le public, en 1657, était si prévenu contre ces établissemens, que le maître du café de Rainbow, un des premiers qui aient été établis à Londres, fut obligé de le fermer, comme contraire à la bonne police. Le grand penchant des Anglais pour la politique, la curiosité, qui fait partie de leur caractère, peuvent seuls expliquer le nombre de cafés et de papiers-nouvelles qui existent depuis la révolution. Leur utilité pour les affaires de commerce et les affaires politiques, y a aussi contribué. Les associations, les souscriptions, les paris, les trafics, les lettres-de-change, toutes ces choses se traitent

(*) V. le chap. : *Clubs discutans.*

dans ces rendez-vous publics. On y forme des liaisons, on y combine des intrigues de cour, on y prend des mesures patriotiques, on y conclut des marchés, etc. Toutes les conditions, négocians, artistes, artisans, militaires, gens de loi, etc., ont leurs cafés. Il est d'usage que chaque particulier se choisisse le café qui lui semble le plus convenable par sa position et la société qu'il y rencontre; il en résulte pour lui de grands avantages d'y aller de préférence; on l'y traite comme s'il appartenait à la maison; il y prend les mêmes libertés que s'il était chez lui; il y donne des rendez-vous, il s'y fait adresser ses lettres, etc.

Les cafés anglais ne ressemblent pas à ceux des autres nations, et n'ont de commun avec eux que le nom, les gazettes et les rafraîchissemens. On n'y voit ni billards, ni tables à jeu: on n'y entend aucun bruit; on y parle à demi voix, pour ne troubler personne. En général, ils sont remplis de personnes occupées à lire les gazettes, avec une attention qui surprend les étrangers. Ils ne conçoivent pas d'abord comment on peut lire, avec tant de patience et d'attention, des gazettes longues et ennuyeuses, selon eux. Mais quand on connaît la constitution anglaise, les mœurs de la nation, sa politique,

les différens partis qui existent dans l'état, les étrangers eux-mêmes commencent à les lire avec un intérêt qui en fait oublier la longueur.

Il existe plusieurs centaines de cafés dans le quartier de la Bourse, où il se fait plus d'affaires qu'à la Bourse même. Celui de Lloyd, est particulièrement le café de la société d'assurance, une des plus riches de Londres. Elle compte au moins six cents associés, et entretient une correspondance directe avec tous les ports de l'Europe et les villes de quelque considération. Pour subvenir aux frais de cette correspondance, dont l'exactitude égale l'étendue, chaque associé dépose dans la caisse commune, dix guinées par an. De cette manière, elle parvient à être si bien servie, que très-souvent elle fait passer au gouvernement, des nouvelles dont il n'est instruit que longtemps après par les agens diplomatiques. Telle est la confiance qu'on a dans la correspondance de cette société, que les nouvelles mêmes les plus extraordinaires, reçoivent un degré de certitude, lorsqu'elles viennent du café Lloyd. Comme la tradition verbale altère ou défigure les nouvelles, on les inscrit littéralement dans un gros livre, où tout le monde peut les lire librement. Les curieux accourent avec empres-

sement pour transcrire la nouvelle du jour. Des particuliers peuvent aussi y insérer les nouvelles qui leur sont parvenues ; on exige seulement qu'ils y mettent leur nom. Il semble que les gens mal intentionnés pourraient abuser de ce moyen pour répandre des nouvelles controuvées ; mais l'esprit public prévient cet abus. Chacun regarde ce livre comme sien, et ce ne serait pas impunément qu'on en abuserait.

Il n'y a guère, d'un usage fréquent dans les cafés, que le thé et le punch ; la consommation du café, du chocolat et de la limonade, est si peu considérable, qu'il est rare d'en trouver de préparés. Nulle part on ne boit de plus mauvais café qu'en Angleterre. Le gouvernement prive les Anglais du droit si naturel d'user chez eux du café, qu'ils prépareraient selon leur goût et les contraint à acheter chez des débitans exclusifs du café brûlé long-temps à l'avance, sans qualité et sans parfum. Il semble qu'il ait cherché à les dégoûter d'une liqueur si propre à chasser la mélancolie, dans un pays où l'atmosphère est presque sans cesse enveloppée de vapeurs noires. Il agit, dit-on, par des raisons politiques et commerciales qu'on a de la peine à comprendre, puisque le café naît dans les possessions

anglaises, tandis qu'il faut aller chercher le thé à la Chine.

Une partie des cafés de Londres, donne à manger, et à toute heure, comme les tavernes.

CHAPITRE LVIII.

Thé.

IL y a deux cents ans, personne en Europe ne connaissait l'usage du thé, qui est maintenant une denrée de première nécessité dans plusieurs pays. C'est sur-tout en Angleterre que l'usage de cette boisson est porté à un excès inconcevable. On a calculé que la consommation du thé y est trois fois plus considérable que dans tout le reste de l'Europe. La compagnie des Indes orientales importait de la Chine, il y a quelques années, six millions de livres de thé; depuis que la *commutation-tax* a eu lieu, cette quantité est doublée. Il faut ajouter à cette quantité plusieurs millions de livres qu'on introduit par contrebande, malgré la vigilance des officiers de la douane et de l'accise. Les feuilles de plusieurs plantes qui croissent en Angleterre, et dont on se sert pour altérer le thé de la Chine, en augmentent le poids, si non

la quantité réelle, ce qui n'est pas indifférent pour la douane.

Quand on considère l'usage excessif de cette boisson et son influence sur la santé, on ne peut s'empêcher d'être de l'opinion de Tissot, qui croit qu'un des plus grands bienfaits qu'on pourrait procurer à l'Europe, serait de défendre le thé. Mais cette réforme ne paraît guère possible, sur-tout en Angleterre, où l'usage de prendre du thé est non-seulement une mode, mais une coutume généralement établie. D'ailleurs, bien des intérêts s'opposent à cette réforme; d'abord le gouvernement, par les droits mis sur le thé, lève tous les ans plus d'un million et demi sur toutes les classes du peuple. La compagnie des Indes, qui gagne beaucoup par l'importation du thé, est aussi intéressée à en maintenir l'usage. On pourrait encore citer plusieurs classes de citoyens qui auraient intérêt d'empêcher cette réforme et particulièrement les épiciers, les marchands de beurre, les médecins, les apothicaires, etc. L'usage de cette boisson rend les Anglais très-sujets aux maladies nerveuses, et les met dans le cas d'avoir souvent besoin des médecins. Il est douteux qu'ils voulussent se déclarer contre le thé, comme le philantrope Tissot.

On a cité comme un des avantages du thé, celui de contribuer à rendre les Anglais plus sociables. « Sans une herbe de la Chine, infusée dans l'eau, qui deux fois par jour, rapproche les Anglais d'une table, ils seraient moins ensemble, dit un voyageur; le thé lie la société, et tous ne sont pas si séparés ».

CHAPITRE LIX.

Bagnios.

Plusieurs monumens historiques prouvent que, dans le treizième siècle et dans les temps antérieurs, il y avait à Londres des lieux de débauche non-seulement permis, mais affermés par le gouvernement; ces lieux étaient soumis à des réglemens dont plusieurs articles sont remarquables. Les directrices ne pouvaient pas admettre des femmes mariées, ni des femmes sujettes à la dangereuse maladie du *burning*. Ces lieux avaient des enseignes qui étaient non suspendues, mais peintes sur les murailles: l'enseigne d'un des plus fameux, était un chapeau de cardinal. Les maisons de débauche furent supprimées sous le règne de Henri VIII. Une

des raisons qu'on donna, ce fut que personne n'étant plus obligé au célibat, les femmes et les filles des citoyens n'étaient plus exposées à être débauchées, et que par conséquent il n'était plus nécessaire de tolérer ces lieux de prostitution; c'était dire assez clairement qu'ils étaient principalement destinés pour les prêtres et les moines. Cependant cette suppression n'eut pas l'effet qu'on en attendait, et les mauvais lieux ne tardèrent pas à se rouvrir. Il paraît que depuis Henri VIII, jusqu'à la *dissolution de la monarchie*, ils furent tolérés. Du temps de la guerre civile et sous le protectorat de Cromwell, le rigorisme qu'affectaient les puritains, et que les autres sectes imitaient jusqu'à un certain point, pour qu'on ne pût les accuser de relâchement, fit souvent interdire les mauvais lieux. Mais après la restauration, sous le règne du *joyeux roi* Charles II (*the merry king*), comme l'appellent les Anglais, les filles de joie ne furent plus inquiétées et les mauvais lieux devinrent communs. Cependant comme la Cité est moins sujette que Westminster, à l'influence de la cour et des grands, et que la haute police dépend du maire, ceux qui tenaient des maisons de débauche, étaient exposés à voir mettre en vigueur contr'eux les lois non encore révo-

quées, ce qui faisait que les lieux de prostitution étaient presque tous hors de la Cité. Depuis nombre d'années, ils sont également tolérés dans tous les quartiers de Londres.

Il y a un grand nombre de lieux publics sous la direction d'une matrone, qui loge et habille des malheureuses filles, et ne leur donne qu'une mince partie de leurs infâmes profits. Plusieurs de ces maisons sont montées sur le ton de l'opulence. La petite rue de *King's place*, près du palais de St.-James, contient six de ces maisons, qu'on regarde comme les serrails des gens de cour. Il y a un carrosse pour conduire les demoiselles au spectacle, et des *jokeys* en livrée pour les y accompagner. Le meilleur ordre y règne. Les nymphes qui y sont reçues, paient une forte pension et sont astreintes au régime qui se trouve établi dans ces maisons, dont l'entrée est à un très-haut prix.

Les maisons appelées *bagnios*, parce que dans l'origine c'étaient des *bains* et que dans plusieurs il y en a encore, diffèrent des précédentes, en ce qu'on n'y entretient pas de filles. On les y conduit, ou on les y fait venir; elles sont bien meublées et réunissent toutes sortes de commodités. Le bruit est banni de ces lieux: on n'y entend pas même marcher. On les pren-

drait pour la demeure du silence et du mystère. Les *waiters* (domestiques, valets de chambre), y parlent à l'oreille, et ont toujours la tournure la plus grave et la plus cérémonieuse. Tout se vend au poids de l'or dans les *bagnios*. C'est là que les jeunes gens vont se ruiner, et que les riches célibataires vont dépenser leurs revenus.

CHAPITRE LX.

Filles publiques.

« JE soutiens, dit M.r d'Archenolz, que la meilleure partie des jolies filles de cette métropole abusent honteusement des charmes que la nature leur a prodigués. On compte cinquante mille prostituées à Londres, sans les maîtresses en titre ». Ce calcul ne paraît pas exagéré lorsqu'on le compare au tableau que M.r Colquhoun donne dans son traité de la police de Londres. On distingue plusieurs classes de filles publiques: la plus vile de toutes habite dans les lieux publics, sous la direction d'une matrone qui les loge et les habille. Une seconde classe, la plus nombreuse, vit en chambre garnie. Une troisième consiste en femmes et filles réputées honnêtes, qui vont se prostituer dans les quartiers

éloignés de ceux qu'elles habitent; cette classe est plus nombreuse qu'on ne le croit. Il y a, dans presque toutes les rues, des tavernes, des maisons à bière où l'on peut conduire des femmes, et cette facilité contribue à rendre ce commerce plus commun.

Dans toutes les saisons de l'année, les filles publiques inondent les principales rues et les places, aussitôt que le jour commence à tomber. Une très-grande quantité joint à la mise de l'aisance, la propreté qui l'accompagne. Les plus effrontées vont par troupes, provoquent et arrêtent les passans; les moins dévergondées parcourent les rues sans mot dire, jusqu'à ce qu'on leur adresse la parole. Celles-ci montrent souvent, dit-on, une réserve et quelquefois une décence, une pruderie, qui contrastent singulièrement avec leur genre de vie. Dans plusieurs, et particulièrement dans celles de la troisième classe, cette retenue n'est pas un jeu, mais l'effet de l'éducation et de l'habitude, et on la regarde comme une preuve que des circonstances passagères, des malheurs imprévus et inévitables, réduisent ces infortunées à cet état de dégradation.

On trouve à Londres un certain nombre de femmes publiques qui sont sur le pied de véri-

tables courtisannes; elles occupent des maisons entières bien meublées; elles ont des femmes de chambre, des domestiques en livrée, quelques-unes même des équipages. La plupart ont des rentes viagères quelles tiennent de leurs séducteurs, ou qu'elles ont surprises à leurs amans dans des momens d'ivresse. Leur porte n'est pas ouverte à la foule; elles n'admettent que des personnes de leur choix. On trouve dans cette classe des femmes qui possèdent souvent les qualités que l'on respecte et chérit dans le sexe. Victimes de la séduction, elles n'ont pu rentrer dans le chemin de la vertu, souvent par l'effet d'une rigueur barbare et d'une injuste prévention, mais en restant dans le vice elles conservent encore le sentiment de l'honnêteté.

On publie tous les ans à Londres, une liste très-nombreuse des *courtisannes distinguées*, en indiquant leur demeure, et en donnant les détails les plus précis sur leur figure, leur taille et leurs divers talens. Elle se renouvelle chaque année et se vend publiquement. Le nom de l'auteur de cet infâme catalogue (*Harry*) est au frontispice.

Plusieurs causes contribuent à entretenir, dans Londres, cette prodigieuse quantité de femmes, qui vivent de l'incontinence publique:

une des principales est le manque d'hommes, qu'occasionnent la navigation, l'émigration des cultivateurs, les enrôlemens pour la marine militaire, pour l'armée de terre et pour la milice, l'établissement d'un grand nombre de manufactures, etc. Il est sensible que si l'espèce des hommes décroît, et qu'une bonne partie du petit nombre qui reste soit dans l'impossibilité de songer au mariage, le libertinage doit nécessairement occuper sa place. Les filles qui ne trouvent point à se pourvoir, n'ayant point d'asile, il doit y en avoir beaucoup plus qui s'abandonnent à une vie déréglée.

Une autre cause du grand nombre de femmes prostituées qui inondent Londres, c'est que la mode a mis les hommes en possession de beaucoup de métiers qui procuraient aux pauvres filles des moyens honnêtes de subsister. Les femmes de Londres ne veulent être habillées que par des hommes. Quelle conséquence plus naturelle de l'emploi de tant d'hommes à différens métiers qui sont l'apanage du sexe, que le débordement d'un grand nombre de femmes qui, par là, demeurent privées de toutes ressources?

On regarde comme une des causes qui multiplient le nombre des victimes du libertinage,

la manie de nombre de boutiquiers, de simples artisans de donner à leurs filles une éducation qui n'est proportionnée ni à leur état ni à leur fortune. Plusieurs rapportent des pensions, où elles apprennent toute autre chose que l'économie domestique, des idées romanesques, l'amour du luxe et des plaisirs, l'habitude de la paresse, qui sont des dispositions prochaines au libertinage. Ces causes, jointes aux moyens de séduction qu'offre la capitale, et aux espérances de fortune qui y attirent des provinces un grand nombre de jeunes filles, concourent à multiplier à Londres le nombre des femmes publiques.

CHAPITRE LXI.

Femmes entretenues.

« LE nombre des femmes entretenues, dit l'auteur des *Sentimental-Exhibitions*, est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit communément, et ce désordre est de nature à augmenter dans une progression rapide. Indépendamment des mauvais exemples que donnent les grands, d'autres causes font préférer ce lien

illégitime au mariage. Selon les usages et les opinions modernes, il semble que le mariage donne à une femme le privilége de satisfaire sa vanité et son amour pour le plaisir aux dépens de son mari, d'abuser de sa confiance, de dissiper sa fortune et de rendre son union avec lui une sauve-garde pour sa conduite et sa réputation. La femme entretenue, au contraire, se pique d'être constante et fidèle, et se regarde comme appartenant exclusivement à celui qui pourvoit à ses besoins, qui la garantit de la misère et de l'insulte; elle gagne de l'ascendant sur lui par la dépendance même de sa situation, et pendant qu'elle se prête aux faiblesses de son caractère, qu'elle flatte sa vanité et seconde ses inclinations, elle confirme et fortifie par degrés sa propre autorité. Ce lien n'est pas incompatible avec la liberté; l'idée que l'association peut être rompue dans un moment, à la volonté des associés, est non-seulement un puissant motif qui y engage, mais la cause la plus probable de sa stabilité.

« Les dépenses qu'entraîne l'état de mariage empêchent aujourd'hui beaucoup d'hommes de s'y engager. Pour rendre le mariage plus désirable il faudrait une réforme dans la conduite des femmes mariées; il faudrait, qu'à certains

égards, elles imitassent les femmes entretenues. Celles-ci, par leur vie retirée, évitent beaucoup de dépenses, tandis que les autres cherchent toutes les occasions d'en faire. La maîtresse ne se montre pas au grand jour; rarement elle paraît avec son amant dans les lieux d'amusemens publics, et elle permet de vivre avec économie. La femme croit avoir le droit de regarder la fortune de son mari comme la sienne propre, et dépense en conséquence; elle veut suivre les modes, avoir des assemblées, donner des repas; elle veut voir et être vue; elle ne renonce à aucun des amusemens qu'on peut se procurer avec de l'argent; elle n'a aucun besoin imaginaire ou réel qu'elle ne veuille satisfaire. Voilà les causes qui augmentent le nombre des femmes entretenues, et qui me paraissent devoir acquérir tous les jours une grande influence ».

S'il n'y avait pas d'exagération dans ces plaintes, on ne pourrait se former une idée bien avantageuse du caractère des femmes Anglaises. Il est certain cependant que les progrès du luxe et le système de finances, qui multiplie sans cesse les impôts et renchérit tous les objets, augmentent tous les jours le nombre des célibataires, et, par conséquent, le nombre des femmes entretenues. Comme les mœurs ne sont

pas encore assez dépravées pour afficher ce désordre, la retenue à laquelle ces femmes sont obligées, doit être un attrait de plus pour préférer ces liaisons au mariage.

CHAPITRE LXII.

Charlatans.

ON se forme la plus grande idée des progrès immenses que les sciences abstraites et exactes, les arts utiles et agréables ont faits de nos jours en Angleterre, lorsqu'on lit les nombreux avis qui remplissent une partie des feuilles anglaises et qui sont affichés et répandus partout. Non-seulement ces découvertes ne sont pas démenties par la police, mais elles sont ordinairement confirmées et attestées par des lettres-patentes, ce qui n'aurait pas lieu dans un pays bien gouverné, si ces découvertes, dont plusieurs intéressent la santé et la vie des citoyens, n'étaient réelles et utiles.

Ce qui caractérise principalement ces habiles professeurs des sciences et des arts, c'est une grande philantropie. Ils ne travaillent que pour le bien public, sans chercher leur intérêt; quel-

ques-uns à la vérité bornent leurs soins à la noblesse, aux dames, aux gens du bon ton ; mais ils sont en général disposés à verser, comme le soleil, leurs bienfaits sur tout le monde.

Des hommes profonds dans la science du calcul, dans les mystères de la cabale, ou possesseurs de quelque secret précieux, proposent de vous diriger dans le choix des nombres heureux pour la lotterie, ou de vous donner un moyen sûr d'employer votre argent de manière à acquérir, sans courir aucun risque et en très-peu de temps, une fortune considérable. Un docteur fameux guérit radicalement les personnes les plus maltraitées de la goutte, et cela par le seul *mouvement musculaire*, ou par quelqu'autre secret que le généreux possesseur offre de communiquer au public pour la légère somme de vingt mille liv. sterl. Toutes les maladies contenues dans le long catalogue des misères humaines cèdent aux *bains miraculeux* d'un autre docteur : les malades en sortent totalement renouvelés. Un autre a trouvé un spécifique universel qui, non-seulement prévient les maladies, mais assure la durée de la vie, et donne une immortalité terrestre. Sa panacée n'est que de l'air, mais un air épuré. Il suffit de respirer une petite

quantité de ce cordial aérien, non-seulement pour guérir de toute maladie, mais pour renouveler le corps, et reprendre la vigueur de la jeunesse. Le docteur peut aussi administrer son gaz oxigène, de manière à rendre inutiles le sommeil et les alimens (*).

Il est des docteurs qui possèdent le secret certain d'écarter toute cause de stérilité; d'autres, celui d'effacer toute trace de grossesse après l'accouchement. Quackmaid a porté encore plus loin les découvertes de cette nature, et entreprend d'assurer aux dames une perpétuelle succession de virginité, comme aux houris de Mahomet. Le savant docteur Graham, par son *lit céleste*, a bien mérité de la génération présente et des générations futures : en même temps qu'il assure une progéniture aux époux qui vont se coucher dans ce *lit céleste*, il rend l'Angleterre le séjour de la santé et de la beauté.

Une compagnie de dignes citoyens a établi un temple consacré à l'Hymen et à Plutus, ou en d'autres termes un *bureau de mariage*, où l'on se charge de traiter des alliances conjugales pour le modeste bénéfice de cinq guinées. Une autre compagnie offre aux dames, sous le nom de

(*) V. *Institutions pneumatiques de Médecine.*

retraite temporaire, un asile commode, en les assurant du secret.

Parmi les avertissemens pathétiques qui ont touché le public, on cite celui d'un marchand de bijoux qui vendait des *colliers anodins pour sauver de la mort les pauvres enfans atteints du mal de dents.* Avec quelle tendresse il recommandait aux mères de ne pas se rendre coupables de la mort de leurs enfans, faute d'un *collier anodin* !

Un tailleur à la mode annonce qu'il fait des culottes d'après des règles géométriques, et qu'il a résolu un problême qui le met en état de les couper avec une justesse inconnue avant lui : comme les parties qu'il habille sont circonscrites par des lignes de différentes espèces, il n'a pu parvenir à cette découverte que par de longues recherches dans la géométrie transcendante. La science d'orner et d'embellir les formes humaines est cultivée systématiquement par un grand nombre d'artistes de tous les genres, comme le prouvent les académies de coiffure, etc.

De quelqu'espèce d'affaires qu'on s'occupe à Londres, on ne manque pas de maître et de guide. C'est ainsi que toutes les matières qui ont rapport à l'achat ou à la vente des bénéfices et d'autres places ecclésiastiques, sont traitées de

la manière la plus libérale et avec la plus rigoureuse intégrité par un ecclésiastique de l'Université de Cambridge, demeurant au Temple. Si votre ambition ou votre intérêt vous portent à figurer dans la politique ou les finances, vous ne manquerez pas de guides qui se chargeront de vous montrer la route et de vous y conduire. En suivant leurs pas vous êtes sûrs de parvenir au parlement ou à l'échiquier.

Ces annonces et ces affiches, dont nous venons de donner une idée, prouvent que nulle part les charlatans ne sont aussi habiles et n'ont autant de succès qu'en Angleterre. Quelques personnes se plaisent à les recueillir comme des monumens d'impudence et de crédulité. Le savant Francis Grose, auteur des *Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, en a recueilli un assez grand nombre qu'il a publiées sous le titre de *Guide pour parvenir à la santé, à la beauté, aux richesses et aux honneurs.*

CHAPITRE LXIII.

Manière de frapper aux portes.

Les portes cochères sont très-rares à Londres, et restent fermées comme toutes les autres. La

manière de frapper, désigne la qualité de celui qui se présente. Frapper un coup de moins serait se dégrader, et un coup de trop, une usurpation, une insolence. Un seul coup annonce le *laitier* (*milkman*), le charbonnier, un domestique de la maison, un mendiant : il signifie, *je voudrais bien entrer*. Un double coup indique le facteur de la poste, un porteur de billets de visite et d'invitation, ou tout autre messager. Il exprime qu'on est pressé, qu'on vient pour affaire, et signifie, *il faut que j'entre*. Un triple coup dénote le maître ou la maîtresse de la maison, ou des personnes qui la fréquentent ordinairement. Il dit d'un ton impératif : *ouvrez*. Quatre coups bien frappés, annoncent une personne du bon ton, immédiatement au-dessous de la noblesse, qui arrive en chaise à porteur ou en voiture. Il signifie, *je veux entrer*. Les quatre coups répétés deux fois, dans le style vraiment *staccato* et ferme, annoncent mylord, milady, un nabab d'Arcot, un prince russe, un baron allemand ou quelqu'autre personnage extraordinaire. Ils signifient, *je vous fais beaucoup d'honneur en venant chez vous*.

Ces manières bruyantes de frapper, qu'on appelle en anglais, tonner à la porte (*door-thundering*), peuvent flatter quelquefois la

sotte vanité de ceux qui reçoivent les visites ; mais elles sont bien incommodes et bien impolies. Ne peut-on aller voir son voisin, son ami sans s'annoncer par une espèce d'insulte ? Ne peut-on entretenir le commerce social sans livrer un assaut à l'habitation de celui avec qui on souhaite passer une heure ou deux en bonne harmonie, et dans l'épanchement de la confiance ? Cet usage de *tonner à la porte*, est d'une pratique universelle. Tout domestique qui frapperait un coup de moins qu'il n'appartient au rang ou aux prétentions de son maître, serait aussitôt renvoyé. Certes de toutes les manières de faire du bruit dans le monde, celle-ci n'est pas la moins absurde, et on devrait bien la défendre, comme perturbatrice de la tranquillité publique.

CHAPITRE LXIV.

Salutations à la mode.

« Les juremens et les imprécations, dit un Anglais (*), ont obtenu le même privilége qu'on accorde à la folie. Ils sont tout à fait à la mode parmi les gens polis, et même ils sont devenus

(*) V. *Town and Courty Magazine.*

presqu'universels. *Damn ye, y am glad to see you* (soyez damné, je suis bien aise de vous voir) : c'est là une salutation commune, et assez singulière. D'abord on envoie son homme au diable, et ensuite on proteste qu'on est bien aise de le voir si bien logé. Comment traitera-t-on ses ennemis, si on parle à ses amis de cette manière? *damne ye, you dog, how do you do?* (soyez damné, vous chien, comment vous portez-vous?) c'est un autre compliment qui renferme damnation et transformation. C'est un composé d'imprécation et de raillerie. On envoie son homme en enfer, on le raye de la liste des êtres raisonnables, et on lui demande comment il se porte, après l'avoir si bien traité. Quelquefois on aborde son ami, qu'on n'a peut-être pas vu depuis un an, et on l'apostrophe de cette manière : *You son of a whore, where have you been?* (fils d'une..... où avez-vous été ?) s'il n'y a pas beaucoup de politesse dans cette expression, il y a en revanche une aimable liberté. La qualité de ..... est ennoblie, et devient un caractère distinctif. »

« Bien des personnes jettent un voile sur de pareilles expressions et prétendent en excuser la grossièreté par de vains prétextes. Elles sont, dit-on, des marques de la familiarité anglaise,

de pures saillies de bienveillance et des démonstrations d'amitié. Elles ne servent qu'à animer une phrase et à rendre l'expression plus frappante. Prétendre excuser ainsi la grossière indécence de ces complimens, c'est joindre l'absurdité à l'impudence. »

La conversation des gens qui font de pareilles salutations y répond parfaitement. En voici un échantillon tel que le donne un Anglais, dans le recueil que nous avons cité. Il suppose qu'il est à table avec des gens du bon ton : « Vous savez, dit-il, que tous les Anglais sont sombres et chagrins tant qu'ils n'ont pas bu et mangé pendant une demi-heure. Nous fûmes donc pendant trente minutes, graves et muets, occupés à avaler les morceaux. Alors on commença à entendre quelques mots; mais dès que les belles se furent sauvées, pour aller prendre le thé et se dédommager de la contrainte où on avait retenu leur langue, une pluie de mots glacés tomba comme la grêle (*a pour of frozen words broke forth as thick as hail stones*) : — Éward, voilà un *damné* bon vin, je dis un *damné* bon vin. — Mon chien, aujourd'hui a chassé *damnablement*. — J'ai tiré avec un *damné* malheur : n'est-ce pas ? — C'était un *damné* bon cheval; et cependant, que je sois *damné*,

j'ai perdu la gageure. — Lady *Marie*, je le jure, est une *damnée* prude. — C'est aussi une *damnée* jolie femme. — Elle ? *damnation !* je n'ai jamais vu de figure plus commune. — Le prince de Galles, quoiqu'on en dise, est et sera toujours à mes yeux un *damné* bel homme. — Oui ; mais il boit *damnablement*. — Le duc de P***, permettez-moi de vous le dire, est *damnablement* ennuyeux et assommant. — Mais il est *damnablement* poli, n'en convenez-vous pas ? — Dieu me *damne*, si j'en conviens. . . . — Telle est, parmi les gens du bon ton la conversation du bon ton ».

Quand on a entendu de pareilles conversations, qu'il est impossible de traduire, on est tenté de répéter la mauvaise plaisanterie du *mariage de Figaro*, et de dire que *goddam* est le fonds de la langue anglaise.

CHAPITRE LXV.

Routs, ou grandes assemblées.

Rout, signifie *multitude, foule, cohue.* Il faut avouer que les rassemblemens de la bonne compagnie à Londres, sont bien nommés. Voici

la manière de faire un *rout*, décrite par un Anglais. Lady A, ou lady B, ou toute autre lettre capitale dans l'alphabet du bon ton, choisit long-temps d'avance un jour où il n'y aura pas d'autre *rout*. Elle envoie des cartes pour annoncer que tel jour elle voit compagnie. Ces cartes sont envoyées à quelques centaines de personnes, non parce que ce sont ses parens, ses amis, ses connaissances, mais parce qu'elle les a *vus*, ou parce que leur présence donnera de l'éclat au *rout*.

Avant onze heures du soir, ce qui s'appelle le moment de la *haute marée*, la maison est remplie d'une nombreuse compagnie des deux sexes et de tous les rangs. On met des tables à jeu dans toutes les pièces de la maison, et en aussi grand nombre que chaque pièce peut en contenir, en laissant seulement assez d'espace entre les tables, pour que les joueurs puissent passer et s'asseoir. Le café, le thé, la limonade circulent dans les appartemens.

La confusion est la véritable essence d'un *rout*. Une dame qui donne de ces assemblées, ne consulte pas la capacité de sa maison, mais la liste des gens du bon ton. Elle invite toujours beaucoup plus de personnes que le lieu ne peut en contenir, et elle jouit des inconvéniens de

la fatigue et de la chaleur avec autant de plaisir qu'un acteur entend les cris et le bruit d'une foule pressée de spectateurs, qui assiste à une représentation pour son bénéfice. Les méprises des domestiques, la perte de quelqu'article de toilette, les déchirures, ces exclamations répétées : Bon dieu ! comme il fait chaud ! je suis prête à me trouver mal ! (*Bless me ! Dear me ! O la !* etc.) donnent la plus grande satisfaction à la maitresse de la maison. Il ne manque rien à son bonheur, si elle apprend qu'il y a eu du tumulte dans la rue, que les domestiques de quelques pairs se sont battus, que des voitures ont été brisées, ou que des personnes de la compagnie ont été volées à la porte.

Des tables de pharaon sont indispensables dans un *rout*. Elles sont fournies, ainsi que les autres instrumens du jeu, par des compagnies qui se font un revenu en les prêtant ainsi pour une soirée.

Dans un *rout*, il n'est pas nécessaire de faire attention à la maitresse de la maison, soit en entrant, soit en sortant. Il n'y a ni gêne, ni cérémonie. On s'y tient presque toujours forcément debout pêle-mêle, baillant en silence, ou parlant à ses connaissances si on peut les reconnaître ou les aborder. On ne rencontre jamais

dans ces assemblées, ce qu'on entend partout ailleurs, par l'intérêt de la société. Le jeu est le seul plaisir qu'on y trouve; des pertes considérables donnent de l'éclat à un *rout*, et si un jeune héritier peut y être ruiné, le crédit de la maison est à jamais établi. Quelquefois on danse dans les *routs*, et le bal est suivi d'un grand souper, mais il manque toujours de ce qui fait le charme de la danse, la grâce et la gaieté.

CHAPITRE LXIV.

Conversation.

« LA conversation n'est pas le talent des Anglais, dit Gardon; nous concevons les choses aussi bien et avec autant de plaisir que les autres peuples, mais nous n'avons pas la même facilité pour les exprimer. Si les Anglais sont moins vifs, moins insinuans que les autres peuples, s'ils parlent peu, ils sont en général plus solides et disent souvent plus de choses en dix mots que d'autres en cent. Ceux qui ont de l'éducation et sont parvenus à la maturité, ont en général plus pensé et plus agi par eux-mêmes que les personnes du même âge dans les autres

pays. Ayant appris à observer les faits, et à ne croire qu'à l'expérience, ils n'aiment pas les discours inutiles ; ils sont moins décisifs et évitent les disputes oiseuses. On peut cependant leur reprocher d'être trop *réservés* dans la conversation : c'est une espèce d'abandon qui en fait le charme et la douceur, et c'est ce qu'on ne trouve pas dans la société des Anglais. »

Il arrive souvent dans les compagnies anglaises, qu'après avoir causé et plaisanté, il se fait tout-à-coup une pause de quelques minutes pendant laquelle ils se regardent l'un l'autre avec une attention sérieuse. Ils savent que cela leur est particulier, et ils appellent ce court silence, une *conversation anglaise*. « Ce silence dont nous entremêlons nos conversations, disent-ils, est plus souvent une preuve de bon sens, qu'un défaut d'esprit pour la soutenir. Quand on ne parle que pour parler, on ne manque guère de dire des sottises. La conversation doit être un commerce d'idées et non de paroles. Le silence est préférable à un fatiguant verbiage ».

Il est certain que les Anglais mettent plus de bon sens que d'esprit dans leur conversation ; qu'ils ne traitent pas des bagatelles avec importance, qu'ils parlent des choses comme ils les conçoivent eux-mêmes, sans craindre de leur-

ter les préjugés communs. Deux causes principales contribuent à donner à leur conversation ce caractère solide et grave : d'abord, l'habitude de dire librement ce qu'ils pensent sur les sujets les plus importans, liberté dans laquelle ils sont élevés et qu'aucune crainte ne gêne : en second lieu, l'habitude de causer toujours entre hommes et de n'être presque jamais dans la société des femmes. Il est certain que la société du beau sexe, en même temps qu'elle donne plus d'agrément et d'intérêt à la conversation, doit lui faire perdre du côté de la solidité.

Les affaires publiques fournissent, le plus communément, matière à la conversation. Chaque anglais en est aussi occupé que les ministres d'état. L'homme du peuple, le paysan même s'y intéresse autant que ceux qui y ont l'intérêt le plus direct. Les gazettes, faisant la lecture journalière et presque unique de tout anglais, fournissent les sujets dont on s'entretient. Dans toutes les maisons, dans toutes les assemblées, dans toutes les cotteries, on ne parle presque que de politique. Les femmes mêmes traitent les affaires d'état.

Les autres sujets qui fournissent matière à la conversation, sont les filles, la chasse, les chevaux. Ce dernier sujet est celui qui revient le

plus souvent. « Les naturalistes, les philosophes, les poëtes, les jockeys, ne tarissent pas, dit un Anglais, sur l'éloge du cheval, sur ses propriétés. Il a cependant un mérite qu'ils ont oublié, c'est d'être le sujet constant de la conversation de notre jeunesse, de lui fournir les seuls raisonnemens, les seuls récits, les seuls bons mots par lesquels elle peut se montrer avec quelqu'avantage. Sans les chevaux, combien de gens bien élevés et du bon ton, seraient réduits à un silence absolu! »

CHAPITRE LXVII.

Calambourgs.

Les Anglais aiment les jeux de mots plus peut-être qu'aucune autre nation. Ils recueillent beaucoup de calambourgs qui sont à peine supportables dans la liberté de la conversation: leurs recueils de bons mots en sont pleins; leurs journaux les rapportent, et le Morning-Post, une des gazettes anglaises les plus répandues, en remplit tous les jours une grande colonne.

Un Anglais a essayé de faire l'apologie des

pointes (*). « Je ne vois pas, dit-il, pourquoi on veut les proscrire, quand nous avons l'autorité de la plus haute antiquité, comme des siècles qui ont immédiatement précédé le nôtre, pour prouver que les hommes les plus grands et les plus sages, ont fait des jeux de mots. Puisque nous en trouvons de fréquens exemples dans les meilleurs auteurs sacrés et profanes, on n'a pas le droit de dire qu'ils se sont prêtés au mauvais goût de leur temps. Que les modernes critiques qui blâment l'usage des pointes, se rappellent que le pape tient sa suprématie sur l'église de Rome, d'une expression du dix-huitième verset du seizième chapitre de St.-Mathieu : *Tu es petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Ce passage, qu'on traduit mot à mot en français, ne peut pas se rendre en anglais, ce qui a fait dire que la nation anglaise doit avoir été prédestinée à être hérétique, puisque sa langue même ne lui permet pas d'entendre et de reconnaître l'origine de ce pouvoir, qui appartient au St.-Siège. »

« Homère suppose qu'Ulysse s'appelle *personne*, afin que quand le Cyclope déplore la

(*) V. *Variety a collection of essays ; by M. Repton*, 1788.

perte de son œil, elle puisse par ses paroles, paraître accidentelle, et qu'on croie que *personne* ne le lui a crevé. »

« Shakespeare offre beaucoup de jeux de mots. Hamlet parlant du roi, son oncle, qui est devenu l'époux de sa mère, et dont il soupçonnait la perfidie et la haine, dit de lui qu'il est *little more than kin, but less than kind*, un peu plus que *parent*, un peu moins que *bon*. (*kin*, signifie parent, et *kind*, bon). Nos meilleurs dramatiques abondent en pointes. En vain, le Spectateur se déclare contre les jeux de mots. On en trouve dans plusieurs de ses essais, et ce ne sont pas ceux qui plaisent le moins à ses lecteurs. En vain, le célèbre Swift dénonça au jugement de Dieu, les faiseurs de pointes. (*God's judgment against punsters*) : il s'est dénoncé lui même, et il n'est pas un des moins coupables. »

L'apologiste des pointes nous apprend que l'essence d'une bonne pointe, consiste dans sa nouveauté et dans la manière inattendue de la produire. « Qui aurait pu s'empêcher de rire, dit-il, s'il eût été présent quand un voyageur en rencontrant un autre, lui demanda s'il *comptait faire quelque séjour à Cambridge* (*make any stay*) ; et que l'autre lui répondit sur-le-

champ: monsieur, *me prenez vous pour un faiseur de corps de femmes?* (*Do you take me for a stay-maker!*) Le mot *stay*, signifie *pause*, *séjour* et *corps de femme*.

CHAPITRE LXVIII.

Bulls irlandaises.

On appelle *Bulls Irlandaises*, des balourdises, des niaiseries, des coq-à-l'âne, qui choquent la vérité et le bon sens. En Angleterre on les met sur le compte des Irlandais, moins parce qu'on prête volontiers aux gens riches, que pour conserver intacte la réputation de réflexion et de justesse d'esprit à laquelle les Anglais prétendent. Il y a des *bulls* qui consistent dans des mots; d'autres en sont indépendantes et consistent dans les pensées. Voici quelques exemples de ces deux genres: M. Caulfield rencontrant M. Sandby, s'écria: « Mon cher Sandby, je suis bien aisé de vous voir. Dites-moi, je vous prie, est-ce vous ou bien votre frère? » Le même Caulfield, chargé de l'inspection des routes dans les montagnes d'Ecosse, après le général Wade, fit placer l'inscription

suivante : « Si vous eussiez vu ces routes avant qu'elles fussent faites, vous leveriez vos mains au ciel pour bénir le général Wade ». Lorsque M. Fox fut élu pour la seconde fois député au parlement, on parlait de faire une cavalcade en forme de triomphe. Un Irlandais offrit de parier dix guinées, que ce *serait une cavalcade à pied.* Un autre Irlandais fit insérer dans les gazettes, l'avis suivant: « Attendu que John Hall m'a *volé* plusieurs habits et autres, *sans mon consentement*, je l'avertis que s'il ne me rend pas ce qui m'appartient, je ferai *connaître son nom publiquement.* » Un ami demanda à Patrice Buller, si sa sœur était accouchée d'un garçon ou d'une fille : « Sur mon ame, répondit Patrice, je ne sais pas encore si je suis *oncle* ou *tante.* » On demandait à un Irlandais pourquoi il portait les bas à l'envers : « C'est, répondit-il, parce qu'il y a des trous de l'autre côté. » Quiconque a parcouru des recueils de bons mots anglais, sait qu'ils sont remplis de *bulls*, et a de la peine à concevoir qu'on puisse long-temps rire de bêtises pareilles.

Lorsque la langue anglaise était peu entendue par le commun peuple en Irlande, il n'est pas surprenant qu'il fit souvent usage de termes impropres et qu'il fit des *bulls ;* il parlait une

langue étrangère et il avait droit à la même indulgence qu'on a pour tout étranger qui parle une langue qui n'est pas la sienne. Mais aujourd'hui, la langue anglaise est généralement entendue dans presque toute l'Irlande, et on la parle correctement. On sait que la plupart des écrivains que caractérisent particulièrement la finesse et la délicatesse, sont Irlandais.

CHAPITRE LXIX.

Jeu.

Il y a en Angleterre des lois sévères contre les jeux de hasard. Dans presque toutes les sessions du parlement, ces lois sont renouvelées, et cependant malgré ces défenses, on s'y livre sans ménagement, parce que ceux qui font la loi, sont les premiers à la violer. Près de St.-James, il y a un tripot (le café de White) où les personnes les plus distinguées de la Grande-Bretagne, s'assemblent pour jouer. On le regarde comme un lieu privilégié de la noblesse. Il n'est pas permis à tout le monde d'y apporter son argent et de s'y ruiner. Il faut, pour être admis dans cette assemblée de nobles joueurs,

plus de brigue qu'on n'en emploie pour devenir membre du parlement. La noblesse n'a aucun droit à cet égard ; elle ne peut enfreindre la loi contre les jeux de hasard, sans encourir les peines qu'elle porte. Si un juge de paix osait faire une descente dans ce noble tripot, enlever l'argent et arrêter les joueurs, il n'y a pas de doute que la loi n'eût sa pleine exécution.

Nulle part l'amour du jeu ne domine avec tant d'empire qu'en Angleterre. On l'attribue au penchant général de devenir riche le plutôt possible, et de vivre dans l'indolence. De là vient cette fureur qui s'empare du peuple de Londres, dans le temps du tirage des loteries publiques ; de là le succès de ces nombreux avis de loteries et d'assurances, quoique nombre d'exemples prouvent que plusieurs trompent la confiance du public ; de là, tous les tours qu'on imagine tous les jours pour produire la hausse ou la baisse des effets publics.

On peut juger à quel point est portée à Londres la passion du jeu, par l'évaluation suivante qu'a donnée M. Colquhoun, dans son traité de la police. « Sept maisons de souscription de jeu, ouvertes un tiers de l'année, ou cent nuits, sont fréquentées par mille personnes ; on y emploie chaque nuit deux mille guinées, et on y perd

ou on y gagne par an un million quatre cent mille liv. sterl. Quinze maisons d'une classe supérieure, ouvertes cent nuits, fréquentées par trois mille personnes : on y emploie deux mille guinées chaque nuit, et on y perd ou gagne par an, trois millions sterl. Quinze maisons d'une classe inférieure, fréquentées par trois mille personnes : on y emploie mille guinées par nuit, et on y perd ou gagne deux millions deux cent vingt-cinq mille livres. Six maisons de jeu, tenues par des *ladies* (des dames), fréquentées par mille personnes : on y emploie deux mille liv. sterl. chaque nuit, et on y perd ou gagne six cent mille liv. : ce qui fait en tout sept millions deux cents vingt-cinq mille liv. sterl. »

Outre les maisons tenues par les ladies, dont parle M. Colquhoun, il y a des assemblées sous le nom de parties de cartes (*cart-parties*), et même de *rout*, que des dames donnent par spéculation. Non-seulement elles se remboursent de leurs frais avec l'argent des cartes, mais elles ont des profits considérables.

CHAPITRE LXX.

Paris.

LA manie des gageures est aussi funeste aux Anglais que l'envie de faire figure et le goût de la dépense peuvent l'être ailleurs; c'est l'appas du gain qui en est le principe. Cette manière de s'enrichir avec si peu de peine, et de se ruiner avec si peu de plaisir, est commune à tous les états; en vingt occasions un artisan risque, sans répugnance, le fruit de deux ans de travail: tel homme vous propose de parier dix guinées contre une, à qui il ne reste rien s'il vient à les perdre. Les manières de parler, particulières à une nation, tirent leur origine de ses mœurs; la manière ordinaire d'affirmer une chose, en Anglais, est de dire: *Dix contre un, que cela est vrai!* Cette façon d'argumenter, si commune en Angleterre, est très-commode pour les gens riches: on n'est pas toujours en état d'y répondre, et le triomphe de leur bourse leur paraît être celui de leur raison.

Il existe plusieurs actes du parlement, dont le dernier est de 1758, qui défendent les paris exhorbitans aux courses de chevaux, aux jeux

de boules, aux combats de coqs, etc. Dans cette classe, sont compris tous les paris qui excèdent dix livres sterl.; ils sont déclarés nuls de droit, et il est dit qu'ils pourront être répétés en justice, mais les dettes de jeu sont des dettes d'honneur, et ces répétitions sont presque sans exemple. Ces lois n'empêchent pas que bien des particuliers ne publient avec faste des gageures dont dépend presque toujours toute leur fortune.

Les Anglais font souvent des gageures sur les choses les plus bizarres, comme de faire traîner, pendant un certain temps, une voiture par des chiens; de faire soutenir à des oies une marche suivie de plusieurs lieues; de faire faire à un cochon une lieue et demie par heure. Un homme de distinction paria une très-grosse somme, qu'il ferait un mille de chemin en marchant sur les pieds et les mains, et qu'il arriverait plutôt au but qu'un cheval qu'on ferait aller à reculons.

Les gazettes nous ont entretenus, il y a quelque temps, de gageures d'un genre aussi ridicule: M.r Bullock de Glascow a parié trente guinées qu'il ferait quinze mille, anglais, dans une heure, en se plaçant sur son cheval le visage tourné vers la queue, sans éperons ni selle. Un autre gentleman a parié d'arriver plutôt à un certain but, ayant des bottes fortes, qu'un autre portant

un grand parapluie ouvert. M.r C** a parié mille liv. sterl., avec un dédit de trois cents liv., de faire, à quatre pattes et masqué, le tour d'Hyde-Parck, le 25 avril à cinq heures du matin, portant sa femme, également masquée, sur son dos, laquelle pèse cent soixante-seize livres quatre onces et demie.

La manie des paris étouffe quelquefois les sentimens d'humanité. « On m'a rapporté comme un fait bien prouvé, dit M.r Wenderburn, qu'un homme étant tombé dans la Tamise, il se trouva, parmi les spectateurs, des personnes qui proposèrent et qui acceptèrent des paris : les uns pariaient qu'il se noyerait, les autres qu'il se sauverait. Un bateau s'étant détaché du rivage pour aller au secours de l'infortuné, ceux qui avoient parié contre sa vie se mirent aussitôt à crier : « Arrêtez! arrêtez! cela n'est pas de bon jeu, si vous allez à son secours, nous perdrons notre pari! »

CHAPITRE LXXI.

Passion de la Chasse.

LA passion de la chasse est une espèce d'épidémie chez les Anglais. Le noble, le paysan,

l'ecclésiastique, le juge de paix, le pauvre et le riche, en sont également attaqués; c'est la fureur de tous les âges, c'est le suprême plaisir.

Charles II disait qu'il n'aimait pas la chasse au renard, parce que ce n'était autre chose *que courir la poste à travers champs*. Cette chasse est cependant une des passions dominantes des Anglais. Ce n'est pas un conte fait à plaisir que le trait de ce chasseur de renard, qui, apprenant que sa fille unique avait pris la fuite avec son amant, se mit à leur poursuite avec une meute de chiens, et accompagné de quelques *écuyers* du voisinage. Telle est la passion des Anglais pour cette chasse, que si malheureusement un chasseur est précipité de son cheval, ses compagnons passeront sur lui, quelque blessé qu'il soit; et oublieront les devoirs de l'humanité pour ne penser qu'à leur poursuite. Les cris hideux et ridicules qu'ils jettent expriment les transports de leur allégresse. Cette manie passe jusqu'à leurs chevaux; cet animal, après s'être débarrassé de son guide, suit la meute, sans interruption, et prend part à la chasse avec la même ardeur. Dans un pays coupé, comme l'Angleterre, de haies, de barrières, de fossés, les chasseurs courent des dangers; peu d'années se passent sans qu'il arrive un grand nombre

d'accidens fâcheux; mais, malgré les exemples qu'ils produisent, la manie de ces courses périlleuses ne se ralentit pas.

Le philosophe Saunderson, professeur de mathématiques à Cambridge, quoique privé de la vue, chassait encore dans un âge très-avancé; son cheval était accoutumé à suivre celui de son valet, et sa joie était extrême lorsqu'il entendait le bruit des chiens et des chasseurs.

Les Anglais n'aiment pas avec moins de passion la chasse du lièvre que celle du renard. Il en est plus d'un qu'on pourrait comparer à M.r Wingard, écuyer juge de paix dans le Gloustershire: il accompagnait le convoi funèbre de sa femme, en grands habits de deuil, et plongé dans la plus profonde douleur; tout-à-coup, un lièvre part d'une haie voisine; aussitôt M. Wingard, oubliant la triste cérémonie, se débarrasse de son manteau, et appelant deux lévriers qui accompagnaient toujours ses pas, se met à la poursuite du lièvre. Quand il l'eut tué, il rejoignit le cortége qui s'était arrêté: « Allons, messieurs, dit-il, reprenant son ton plaintif avec ses lugubres vêtemens, continuons notre chemin avec les restes de ma chère femme, et finissons la triste cérémonie pour laquelle nous sommes assemblés. »

Les *gentlemen*, les écuyers ne sont pas les seuls atteints de la fureur de la chasse. Les ecclésiastiques, possesseurs de bénéfices ne s'y livrent pas avec moins d'ardeur. Cette passion est en eux moins excusable que dans les gentilshommes campagnards, puisque l'étude leur offre des ressources contre l'ennui. Comment peuvent-ils, sans dégrader leur caractère, prendre part au orgies qui suivent la chasse? Lorsque le renard ou le lièvre est devenu la proie des chiens, les chasseurs reviennent en triomphe chez le maître de la meute. Un souper est préparé; le vin, le punch, les autres liqueurs fortes leur sont prodigués; ils passent une partie de la nuit, souvent la nuit entière, dans une débauche crapuleuse. Le lendemain, les valets viennent recueillir les débris de ces dégoûtans repas, et trouvent quelquefois, entre les flots de liqueur répandue, entre les assiètes et les verres cassés, deux ou trois chasseurs qui n'ont pu regagner leur lit

Les Anglais citent, parmi les chasseurs célèbres, John Slewing, surintendant du parc d'Oatlands, sous le règne d'Élisabeth. Il était doué d'une force et d'une agilité extraordinaires, dont il donna des preuves sous les yeux de la reine même. Dans le fort de la chasse, il s'élança

de son cheval sur le dos du cerf qu'on chassait, et non-seulement il s'y tint, malgré tous les efforts que faisait le cerf effrayé, mais avec son épée, il le conduisit vers la reine, et lorsqu'il fut en sa présence, il le fit tomber mort à ses pieds. On voit à Walton, sur la Tamise, le tombeau de Slewing, avec des bas-reliefs qui représentent cette action. Un antiquaire sentimental observe que la sensibilité d'Élisabeth dût être révoltée du meurtre du cerf: certes, c'est se faire une grande idée de la sensibilité de celle qui ordonna le supplice de son amant, le comte d'Essex, et de l'infortunée reine d'Écosse (*) !

CHAPITRE LXXII.

Chiens.

L'Influence du climat et les efforts de l'art peuvent produire de grandes variétés dans la race des chiens. Les mâtins bretons étaient si fameux chez les romains, que les empereurs entretenaient un officier dans cette île, chargé d'en élever pour les combats de l'amphithéâtre.

(1) V. *Antiquarian's repertory*

On estimait que trois de ces mâtins pouvaient combattre un sanglier, et quatre un lion. Le roi Jacques I.er voulut essayer la force de ces chiens, et en fit combattre trois contre un lion, qu'ils vainquirent; deux furent mis hors de combat, mais le troisième força le lion à chercher son salut dans la fuite. Les mâtins bretons étaient aussi élevés pour la guerre, et les Gaulois, au rapport de Strabon, les employaient dans leurs combats.

Beaucoup d'Anglais ont pour les chiens une amitié, une affection que l'on ne trouve pas dans tous les hommes à l'égard de leurs semblables. Plusieurs traits historiques prouvent que ce sentiment, justifié en quelque sorte par l'excellence de plusieurs races de chiens, a été, dans tous les temps, propre à la nation anglaise. Selon quelques mémoires historiques, l'attachement pour un de ces animaux a été cause du schisme de l'Angleterre. Si le fait est vrai, ce serait certainement un grand événement par une petite cause, et ce chien mériterait d'être plus fameux dans l'histoire que les gants de la duchesse de Malbourough. Voici comme on rapporte le fait: Henry VIII, après avoir presque rompu avec la cour de Rome, voulut encore faire une tentative pour obtenir que le pape approuvât

son divorce. Le pape, de son côté, craignant le schisme, semblait être dans des dispositions plus favorables: Henri choisit, pour cette importante négociation, le comte de Wiltshire, homme distingué par son rang et son mérite. Cet ambassadeur avait un chien qu'il aimait passionnément et qui ne le quittait jamais. A la première audience qu'il eut du pape, au moment où sa sainteté avançait son pied *santissimo*, pour que l'ambassadeur pût le baiser, le chien fidèle, comme pour défendre son maître, se jeta sur le pied du pape et le mordit au talon, presque jusqu'au sang; aussitôt l'audience fut finie, la négociation rompue, et le schisme consommé.

Après les femmes, Charles II n'aimait rien tant que les chiens. Il allait toujours au conseil avec un épagneul qui multiplia sa race et *répandit son image dans le pays*, selon l'expression de Shakespeare (*Scattered his image through the land*), presqu'autant que son royal maître. Son successeur, Jacques II, de dévote mémoire, avait aussi le même attachement pour ces animaux. On rapporte que, se trouvant dans une furieuse tempête, et étant obligé de quitter le vaisseau pour sauver sa vie, il criait de toutes ses forces: *Sauvez les chiens et le colonel Churchill*

Le grand Newton avait un chien qu'il aimait beaucoup ; l'ayant laissé un soir seul dans son cabinet, il eut la douleur, en rentrant de voir que Diamant avait renversé la lumière sur quelques papiers qu'elle avait réduits en cendres. Au nombre de ces papiers était un ouvrage de plusieurs années, contenant des calculs immenses. Cette perte était irréparable, car Newton était déjà avancé en âge; cependant, sans battre ni gronder son chien, il se contenta de dire, avec ce calme philosophique qui ne le quittait jamais: « Ah! Diamant, Diamant! tu ne sais pas quel mal tu m'as fait »!

Si l'on peut citer plusieurs exemples de l'attachement des hommes pour les chiens, ceux de l'affection de ces animaux pour leurs maîtres sont bien plus communs et plus intéressans. Il n'y a pas long-temps qu'un être sensible et malheureux vivait à Londres au milieu des tombeaux. Cet émule d'Harvey était un chien fidèle, qui, inconsolable de la perte de son maître, ne voulut pas le quitter, même après sa mort. Les voisins du cimetière de St. Olave ont été témoins de son dévouement, et la capitale a été instruite de sa touchante histoire dont les journaux ont recueilli les détails.

Cet animal, digne modèle des amis, n'avait

pas perdu de vue son maître pendant une longue maladie; Il le vit enfermer au cercueil, et l'accompagna à sa dernière demeure, en poussant des cris lamentables. Dès que la triste cérémonie fut achevée, au lieu de suivre ceux qui l'appelaient, il se réfugia dans une ouverture qu'offrait un tombeau ruiné, près de l'endroit où reposait son maître; c'est ce trou, à peine suffisant pour le recevoir, qui devint sa demeure. Fuyant tout commerce avec les individus de son espèce, comme avec les hommes, il restait dans sa demeure sépulchrale, et n'en sortait que lorsqu'il y était forcé par les besoins extrêmes de la nature. Il ne souffrait cependant la lumière du jour que le temps nécessaire pour aller tristement, à une maison voisine prendre les alimens qu'on lui jetait. En vain essaya-t-on de le faire sortir du cimetière; il n'avait pas plutôt satisfait le besoin de la faim qu'il retournait à son dépôt chéri et s'ensévelissait de nouveau. Si dans le passage de sa triste demeure à la maison où il recevait sa nourriture, il rencontrait quelques individus de son espèce, il ne faisait aucune attention à eux, comme s'ils n'eussent pas été ses semblables. Il semblait avoir rompu tout lien social avec les vivans pour ne vivre qu'avec les morts.

Cet animal vécut près de dix ans au milieu des tombeaux. Ayant enfin tardé à reparaître plus qu'à l'ordinaire, on alla le chercher dans sa retraite, et on le trouva mort sur la pierre qui couvrait les cendres de son maître.

CHAPITRE LXXIII.

Chevaux. — Courses.

Les courses de chevaux sont un de ces divertissemens qui tiennent au génie de la nation et forment un des spectacles les plus agréables qu'offre l'Angleterre. « Un étranger ne saurait cependant, dit M. d'Archenolz, prendre à ce spectacle, le même intérêt qu'un Anglais: il lui suffit d'y avoir assisté une fois ». Il est curieux de voir une multitude de personnes riches et de distinction, montées sur de beaux chevaux, ou dans des équipages élégans, rassemblées sur une vaste pelouse, dans un pays ouvert. On observe avec intérêt leurs rapides évolutions d'un lieu à un autre, pour suivre de l'œil les chevaux dans leur course. Les regards inquiets des uns, les cris affreux et les transports des autres, offrent l'idée d'un champ de bataille sans en avoir les terreurs.

Mais lorsqu'on pense jusqu'où dans ces courses on porte la fureur des paris, combien cet amusement fournit matière à la mauvaise foi et à l'improbité, combien les chevaux sont victimes de la cupidité de leurs maîtres, ce spectacle perd de son intérêt, même pour les anglais. « Les courses de chevaux, dit M. Pratt, sont un spectacle aussi contraire à l'humanité qu'à l'honnêteté. On trouve à peine en Angleterre un seul homme, possédant un bon cheval, qui ne soit prêt à le sacrifier au desir de gagner le prix d'une course. Si un cheval peut faire au trot dix milles en une heure, on ne tardera pas à parier qu'il en peu faire douze. S'il fait cette course avec succès, tant pis pour lui : des paris plus forts succéderont avec une augmentation de tâche, jusqu'à ce que le cheval succombe enfin sous le fouet et l'éperon. Le cruel propriétaire calcule seulement la différence entre la gageure et le prix de son coursier, s'il était ruiné par une course forcée; car pour ce qu'on appelle sentiment, il en est totalement destitué. Un monstre de cette espèce avait un beau cheval, qui remportait tous les prix. Dans la vue de l'exclure, on proposa une course de hongres; le maître jura qu'on ne l'exclurait pas. Il amena son cheval sur les lieux et le fit couper un moment

avant qu'il entrât dans la carrière. Le pauvre animal ainsi traité, gagna le prix et tomba mort au bout de la course. Si j'eusse été prince absolu, et qu'un tel acte de cruauté eût été commis dans mes états, j'aurais soumis le coupable à la loi du talion. »

En Angleterre, comme dans les autres pays, les chevaux qui ont perdu la beauté et la vigueur de la jeunesse, sont souvent condamnés à terminer leurs jours dans les plus pénibles travaux. Leur vieillesse est malheureuse, malgré les droits qu'ils ont acquis à la reconnaissance de leurs maitres. Combien de fois ces fameux coursiers qui ont brillé à Newmarket, à Epson, à Oxford, et qui ont fait la gloire et la fortune de leurs maîtres, sont réduits, malgré leurs triomphes, à traîner le fiacre et la charette! J'ai vu avec intérêt plusieurs de ces coursiers dégradés. Leur abattement semblait annoncer qu'ils sentaient leur injuste dégradation. Partant un jour de Windsor, pour retourner à Londres, je demandai au postillon si ses chevaux étaient bons: « Il n'y en a pas de meilleurs sur la route, me répondit-il; celui-ci, (en m'indiquant celui qui était sous la main) a appartenu au lord P***, le patriote, et celui-là au lord C***, le courtisan. Ils ont souvent couru l'un contre l'autre, à

Newmarket, mais maintenant les pauvres bêtes tirent toutes deux d'aussi bon accord que leurs ci-devant honorables maîtres, depuis qu'ils ont tous deux des places à la cour. »

L'insensibilité et l'intérêt, ne sont pas les seules causes des mauvais traitemens dont les chevaux sont les victimes. Il faut y ajouter un goût barbare, introduit par les Anglais, qui défigure et mutile ce bel animal, sous prétexte de le perfectionner. La nature, en le formant, a réuni en lui toute l'élégance, la noblesse et la proportion des formes. On a prétendu faire mieux que la nature, et embellir le cheval en le privant de sa queue et de ses oreilles. Nous ne répéterons pas ici ce que Buffon dit de la beauté et de la perfection de ses parties, dans la description du cheval. Nous nous contenterons de dire avec M. Pratt, qu'on n'embellit pas plus le cheval en lui retranchant la queue, qu'on n'embellirait l'homme en lui en donnant une.

« Il n'a pas manqué parmi nous, dit Fielding, des cœurs généreux qui se sont voués à la défense de ce noble animal. Un célèbre *recorder* (greffier, assesseur) de Londres, dans le jugement d'un voleur de grand chemin, insista beaucoup sur un cheval tué, dont le sang innocent criait vengeance contre son meurtrier,

et ce n'est pas un petit honneur pour les chevaux, d'avoir été jusqu'à ces derniers temps la seule bête dont le vol était félonie *sans bénéfice de clergé*. Il y a de plus beaucoup de nos compatriotes qui pourraient rivaliser avec les banians, par leur passion pour cet animal, et qui n'ont aucune difficulté de lui consacrer la plus grande partie de leur fortune. Nous avons aussi beaucoup de *gentlemen* pour qui la société des chevaux a tant d'attraits, qu'ils passent la plus grande partie de leur temps à l'écurie. L'affection que nos dames portent à ce noble animal, n'est pas moins remarquable. C'est une chose commune de voir une femme préférer un amant à un autre, parce qu'il entretient quatre chevaux de plus que son rival. Il y a de bonnes dames qui les aiment avec tant de passion, qu'elles ne sont heureuses que lorsqu'elles les ont sous leurs yeux, attelés à une belle voiture ». (*).

CHAPITRE LXXIV.

Combats de coqs.

LE spectacle du combat des coqs, est d'une

(*) V. *Le Champion*, ouvrage périodique, commencé par Fielding.

origine ancienne. D'abord, il fut à Athènes une institution en partie religieuse, et en partie politique. Les Romains, imitateurs des Grecs, prirent aussi d'eux le combat du coq, mais dans un temps où les Grecs avaient déjà oublié tout ce qu'il y avait de louable dans cette institution, en sorte que le combat du coq ne fut jamais chez les Romains qu'un amusement vulgaire et sans aucun objet utile.

Le combat du coq paraît aussi d'une institution très-ancienne chez les Chinois, les Malays, les Persans et quelques peuples sauvages d'Amérique. Il serait à souhaiter que cet amusement ne fût connu que chez des nations dont les usages grossiers et barbares ne doivent en aucun cas être un objet d'imitation pour les Européens civilisés et polis. Cependant les combats de coqs sont encore aujourd'hui la passion d'un des peuples les plus éclairés de l'Europe. Quiconque a été en Angleterre, sait combien les Anglais sont passionnés pour ces sortes de spectacles, et a pu assister à ces grotesques tournois.

Je n'ai été qu'une seule fois spectateur du combat des coqs, et j'ai conçu la plus grande aversion pour ce barbare amusement. Je n'éprouvai que des sensations pénibles. D'abord je fus choqué de voir de quelle manière étrange,

cet oiseau jadis si beau, avait été défiguré. Cette queue circulaire qui faisait son plus bel ornement, avait été mutilée et ressemblait à celle d'un autruche. Sa tête était *découronnée*. Il était tellement mutilé que la poule la plus commune aurait eu auprès de lui une apparence noble et imposante. Dans cet état, les deux champions furent introduits dans l'arène. Comme la nature ne les avait pas garnis d'armes mortellement perçantes, on leur en fournit d'artificielles. On les arma d'un croc et d'éperons. Il ne resta avec eux dans l'arène que les *pitters*, espèce de seconds, de parrains, dont l'office est d'encourager les combattans. L'engagement commença : les deux champions, l'œil en feu, les plumes hérissées, se jetèrent l'un sur l'autre. Ils déployèrent beaucoup d'agilité, d'adresse et de courage. Souvent les seconds retiraient les armes sanglantes, et le combat recommençait avec plus d'opiniâtreté et d'ardeur.

Cependant, les spectateurs divisés en deux partis, s'animaient en faveur des combattans. La fureur des gageures se joignait à l'intérêt du spectacle : à l'inquiétude, à l'agitation de quelques spectateurs, on pouvait juger que le dernier coup de bec d'un des oiseaux, allait décider de leur fortune et peut-être du bonheur de

leurs famill[illegible]. Après plusieurs chocs violens, un des champions eut un œil percé par l'éperon de son adversaire, qui entra avec tant de force que la tête même en fut presque percée. Les spectateurs manifestèrent leur joie par des cris éclatans et souvent répétés. Le fer fut retiré de la blessure, mais la cruauté des spectateurs n'étant pas satisfaite, le combat fut renouvelé. Après encore quelques faibles efforts, les forces des combattans étant entièrement épuisées, ils tombèrent tous les deux sur le gazon. Quelques momens après un d'eux releva la tête, fit un mouvement avec son bec, et fut proclamé vainqueur.

Tel est le *combat singulier* des coqs, spectacle le plus commun de ce genre. Je n'ai jamais vu la *bataille royale* ni le *combat gallois*, qui offrent des scènes encore plus sanglantes. Dans la *bataille royale*, un nombre indéfini de coqs est introduit dans l'arène; celui qui survit seul est réputé vainqueur, et remporte le prix. Le *combat gallois* consiste en un nombre indéterminé de couples de ces oiseaux; les vainqueurs de chaque couple se battent successivement l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un vainqueur. Ces différentes espèces de combats, prouvent que la *gallomachie* a fait de grands progrès en Angleterre.

CHAPITRE LXXV.

Pugilat.

LE pugilat peut être considéré comme duel et comme spectacle; mais lors même qu'il est proprement duel, il ne laisse pas pour cela d'être spectacle. Dans les autres pays de l'Europe on se cache pour se battre: ici, les combats particuliers se font en public. Le peuple s'assemble, fait cercle et le combat commence. Si un des duellistes est renversé par terre, et qu'il soit hors de défense, les spectateurs le prennent alors sous leur protection et empêchent que l'autre ne tire avantage de sa situation; ils le relèvent eux-mêmes, et le rétablissent sur ses pieds pour recommencer le combat; c'est-à-dire, qu'ils ont l'humanité de rendre la scène plus longue et plus cruelle. La publicité de ces combats, répond-on, a l'avantage d'y faire observer des règles qu'on ne violerait pas impunément. Ces règles prescrivent non-seulement de ne pas frapper l'adversaire lorsqu'il est renversé, mais même lorsqu'il chancèle ou qu'il se relève. Elles ne permettent pas d'ouvrir les poings, et de sai-

sir son adversaire avec la main. Elles ordonnent de cesser le combat lorsqu'un des deux combattans déclare qu'il en a assez. Mais ne sont-ce pas ces règles même qui de simple rixes, ont fait de véritables duels, qui multiplient les défis et les combats à l'infini, et qui ont rendu en quelque sorte honorable le vil métier de gladiateur?

Souvent les *boxes*, ou les combats à coups de poings, ne sont qu'un spectacle que provoquent le plus honteux intérêt, et une curiosité barbare. Souvent les spectateurs sont placés dans des galleries qui ressemblent à une espèce de cirque. Au milieu est une arène où se battent deux adversaires presque nuds, qui jamais ne se sont offensés, et qui peut-être jamais ne se sont vus. De tous côtés, les paris sont ouverts. C'est le sang humain qu'on joue contre de l'argent! Dans quel état se réduisent les acteurs! il n'y a aucune partie de leur corps qui ne soit meurtrie. Les spectateurs qui repaissent leurs yeux avec délices, de ces scènes sanglantes, excitent par leurs applaudissemens, la fureur des combattans. Le spectacle ne laisse rien à désirer lorsque l'un d'eux reste expirant sur l'arène, et qu'on emporte l'autre couvert de sang et défiguré au point qu'il soit impossible de reconnaître en lui des formes humaines. Il

est commun que ces combats coûtent la vie à un des athlètes, mais on ne punit pas le meurtrier : ces meurtres sont tolérés. La justice ordinaire n'a l'œil que sur les homicides qui se font sur les grands chemin : elle ne doit point faire attention à ceux qui s'égorgent sur ce théâtre, auquel assistent des hommes des premières classes, et même des femmes et des enfans!

Comment les Anglais, si fiers de leurs avantages réels ou imaginaires, osent-ils se dire plus civilisés que les autres nations, tandis qu'ils ont de pareils spectacles? Le goût de ces divertissemens ne peut naître que d'une disposition féroce, et du mépris de l'espèce humaine. Des hommes sensibles et raisonnables, ne souffriraient pas qu'on dégradât leur semblable au-dessous de la brute, qu'on se fit un jeu de ses souffrances. « Mais quel sentiment d'humanité, dit M. Knox, quel respect pour la dignité de l'homme, a celui qui peut voir avec une joie voisine de l'extase, deux malheureux s'efforcer de se détruire l'un l'autre pour un vil salaire; qui fait la principale affaire de sa vie d'assister à de pareils spectacles et d'en procurer la fréquente répétition, et qui en fait un objet de spéculation comme un sujet d'amusement? »

Ces spectacles inhumains entretiennent, dit-

on, le courage du peuple: des spectacles trop polis énervent le courage. Un peuple est bien malheureux de se rendre cruel pour devenir brave; c'est établir beaucoup de vices pour former une seule vertu. Mais ces théâtres d'inhumanité ne donnent point les qualités militaires. L'expérience a souvent fait connaître que ces athlètes n'ont souvent qu'un courage local, qui ne va pas au-delà du théâtre où la scène se passe. Des hommes qui se battent pour de l'argent et qui font parade de leurs forces, sont ordinairement des lâches. La véritable bravoure n'est point barbare, et s'indigne de mettre un prix au sang humain.

On cite quelquefois l'exemple des Romains pour justifier les combats de gladiateurs, mais leur exemple même prouve que ces institutions barbares familiarisent un peuple avec le sang, sans le rendre plus courageux. Ce n'est point à l'école des gladiateurs que les Romains se formèrent aux vertus qui les firent triompher de tous les autres peuples. Lorsque ces spectacles inhumains devinrent communs chez eux, ils avaient déjà fait la conquête du monde, et la corruption la plus grande régnait déjà parmi eux. Rome perdit la liberté, dès que des citoyens Romains firent le vil métier de gladiateurs.

CHAPITRE LXXVI.

Mascarades.

Il n'y a point, en Angleterre, de temps marqué pour les mascarades : les folies du carnaval sont de toutes les saisons. Dans ces mascarades on voit beaucoup de peuples, excepté quelquefois des Anglais. On fait peu d'usage de *dominos* : ce sont des habits de caractère, d'arlequins, de pantalons, de pierrots, etc. Au lieu de la fine plaisanterie qui intrigue sans outrager, on n'entend dans ces bals masqués que l'âpre causticité qui va jusqu'à se permettre de réaliser ces injurieuses caricatures que produit chaque jour l'esprit de parti.

On voit souvent le clergé romain dans ces mascarades ; c'est la seule assemblée où le gouvernement lui permette de se montrer. On a vu dernièrement le nonce Erskine, maintenant cardinal, aller à la cour de St.-James, en épée et en habit de couleur.

Les dames étalent une magnifique parure dans ces bals masqués. Elles étincèlent de diamans, mais la plus grande partie de ce luxe est de

louage, et on le paie à raison de tant par heure. Ainsi avec dix livres sterlings, on peut être vain pour dix mille. Les Anglais aiment beaucoup à danser avec le masque, sans doute parce que leur gravité souffrirait de gambader en public à visage découvert.

C'est sur-tout dans les mascarades que triomphe la licence ; le plaisir y préside, et la décence en est bannie. « Il n'est pas possible, dit miss More, de fréquenter les bals et de conserver l'innocence des mœurs. On y voit des personnes qui ont eu une éducation libérale, s'avilir jusqu'à prendre les caractères les plus dégradés et les plus vils. On dirait que ces bals masqués sont plus à l'usage du bas peuple, que de la bonne compagnie ». On y voit quelquefois des mascarades qui offrent les contrastes et la bizarrerie du caractère anglais. On se rappelle que le colonel Luttrel parut au bal de l'Opéra, dans un cercueil, avec tout ce qu'exigeait cet étrange costume. Une inscription tracée sur le couvercle, annonçait que la jouissance immodérée des plaisirs, lui avait causé la mort au printemps de son âge. Cette apparition lugubre fit une grande sensation dans l'assemblée. Luttrel fut invité à ne pas troubler davantage la joie et les plaisirs. Il ne se retira que lorsqu'il

vit qu'on se disposait à chasser le prétendu mort de la société des vivans, et à le renvoyer au cimetière.

CHAPITRE LXXVII.

Voyages.

« Rien n'est plus nécessaire aux Anglais, dit un écrivain de cette nation, que de voyager dans les pays étrangers. Rien ne contribue autant à polir leurs manières et à débarasser leur esprit de l'opinion mal fondée de leur propre excellence (*home-bred excellence*), dont il sont imbus dès l'enfance et qu'ils entretiennent lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de maturité, aux dépens de leur bon sens ». Les Anglais semblent reconnaître qu'ils ont besoin de voyager; aucun peuple ne voyage autant qu'eux, mais aucun peuple ne retire moins de fruit de ses voyages. « Ils partent pour leurs voyages, dit lord Chesterfield, ours mal léchés, (*unlicked cubs*), et dans leurs courses ils ne font que se lécher l'un l'autre; car rarement ils voient d'autre compagnie, ils ne connaissent que le monde anglais et d'ordinaire la partie la moins es-

timable. Ils ne savent guère que la langue anglaise. Ils retournent à la maison parternelle à l'âge de vingt-trois à vingt-quatre ans, rafinés et polis, selon l'expression de Congrewe, comme un matelot hollandais qui fait la pêche de la baleine ». (*).

Les jeunes gens des familles les plus riches, voyagent avec les précepteurs qui ont surveillé leur éducation aux écoles et aux universités, et qui sont ordinairement des ecclésiastiques fort instruits dans la littérature grecque et latine, mais sans aucune connaissance du monde. Quelquefois on fait voyager les jeunes gens à la sortie des écoles, au lieu de les envoyer aux universités, et ces voyages n'ont pour but, dit le célèbre Smith, que de délivrer les parens de la vue pénible d'un fils désœuvré, et livré à la débauche. Ils emploient deux ou trois ans à parcourir la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, etc. Ils voient des villes, parcourent des auberges, arpentent des promenades, fréquentent des spectacles; vont au bal, à la comédie, visitent des filles de théâtres, etc. Cela s'appelle voya-

(*) *V.* lettre 264, vol. XIV. Chesterfield y exhorte son fils à vivre avec les gens du pays où il voyage, et à mettre de côté la *froideur et la formalité anglaises*.

ger : il n'y a pas d'anglais un peu bien élevé, qui n'ait fait ainsi le tour de l'Europe.

Il y a des Anglais qui en voyageant, paraissent se débarrasser de leurs préjugés nationaux, mais qui les reprennent en rentrant dans leur patrie. « Voyez tels Anglais en France, et voyez les à Londres, dit un voyageur, ce ne sont plus les mêmes hommes ; le changement est si grand, qu'on dirait que l'espèce est différente. A Paris, ils ont de la politesse et une certaine liaison dans le caractère qui les rend sociables. A Londres, ils sont sombres, taciturnes, intraitables. Les qualités aimables les abandonnent, ils redeviennent Anglais. »

Les airs et les tons qu'affectent bien des Anglais qui ont voyagé, jurent avec leur caractère national. Les défauts qui ne sont pas du crû d'une nation, en sont plus ridicules. Un Anglais fait plus de progrès en six mois dans les choses d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans deux ans. Comme les dames voyagent aussi, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation : telle dame qui a passé six mois à Paris ou à Florence, ne veut plus parler que français ou italien ; elle prétend depuis ses voyages, que la langue anglaise est si rude qu'elle lui déchire la bouche.

Beaucoup d'Anglais voyagent dans l'intérieur du royaume sans autre objet réel que de tuer le temps et d'échapper à l'ennui qui les accompagne. Il font quelquefois des journaux dans le genre de celui que rapporte un de leurs auteurs. Ils contiennent : 1°. Le jour du mois où ils se mettent en route. 2°. Le nom des villes où ils ont dîné le jour et où ils ont logé le soir. 3°. Les enseignes des auberges où ils ont dîné et logé, avec des *memorandum* sur celles où ils ont trouvé de bon vin. 4°. Enfin, le jour du mois où ils sont rentrés dans leurs foyers.

Quelques Anglais vont mourir dans un pays étranger pour avoir le plaisir de se faire porter dans leur patrie et de voyager ainsi après leur mort. Ils ne sont pas plus déraisonnables que celui qui commença à voyager à quatre-vingts ans, parce qu'il voulait ignorer, disait-il, où il serait enterré.

CHAPITRE LXXVIII.

Bains.

Ceux qui fréquentent les bains sont en général attaqués d'une maladie incurable, l'ennui.

Comme ils ne se suffisent pas à eux mêmes, et qu'ils ne craignent rien tant que de se rencontrer tête à tête avec leur personne, ils se fuient continuellement. Pour cet effet, ils galoppent toute l'année de Londres à Scarbourugh, de Scarbourugh à Tunbridge, de Tunbridge à Bath, de Bath à Margatte, à Brigthelmstone, etc.; mais l'ennui ne les quitte pas; il entre dans leur chaise de poste, ou monte en croupe avec eux. La plupart de ces coureurs de bains sont des rentiers, qui n'ont d'autre affaire que celle de dépenser un revenu portatif. Les marchands et ceux qui tiennent à une profession n'ont pas besoin de cette ressource. Plusieurs, qui n'ont pas de rentes, fréquentent ces bains pour s'en faire; telle salle leur tient lieu de patrimoine. D'autres y vont pour oublier leurs chagrins domestiques; beaucoup par habitude, et d'autres enfin par tradition. A l'égard des femmes, il entre plus de réflexion dans ces voyages. Quelques intrigues d'amour, la liberté, le jeu, la danse et l'idée des divertissemens les y amènent.

Les bains de Bath sont les plus fréquentés. Les Anglais s'y rendent pour avoir du plaisir; voici comment ils s'amusent: on va le matin se gorger à une fontaine d'eau chaude; on se promène ensuite pour en faire la digestion; on

dîne à trois ou quatre heures, souvent en compagnie de gens qu'on ne connaît pas. On s'habille et on se rend dans une grande salle qui ressemble à une place publique où l'on joue aux cartes jusqu'à minuit, et le lendemain on recommence le même train de vie. « Je n'ai jamais tant bâillé de ma vie, disait un voyageur, que depuis que j'ai goûté les plaisirs de Bath; il est impossible de se divertir plus ennuyeusement. Quoiqu'on y soit plus libre qu'à Londres, on y est plus gêné dans les amusemens; ils sont tout d'une pièce; la dose d'uniforme est trop-forte. On y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, et on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerais volontiers la compagnie de Bath à des moines qui sont en récréation à la campagne ».

Il y a à Bath, bal deux fois par semaine. Un maître des cérémonies dirige la danse et maintient la police du bal. Pour bien s'acquitter de ses fonctions, il lui faut de l'intelligence; il faut qu'il connaisse les intrigues des baigneurs, pour mettre un tel lord avec une telle lady dont il est amoureux, ou pour joindre une miss avec un certain gentleman qu'elle voudrait épouser. Des arrangemens différens feraient des dissonnances. Il est aimé ou haï des femmes selon qu'il leur donne un partenaire agréable ou désagréable,

On dit qu'autrefois les eaux de Bath avaient une vertu singulière: elles étaient admirables pour faire des mariages; mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré, elles ne produisent que des aventures galantes.

Depuis un certain nombre d'années, les bains de mer sont les plus fréquentés. « Je ne sais, dit M.r Keate (*), si les maladies qui affligent l'humanité se sont multipliées, ou si on a découvert depuis peu des vertus médicinales dans les eaux de la mer; il est certain que ses bords sont fréquentés pendant l'été. Toutes les petites villes qu'elle baigne fourmillent d'une si grande quantité de nouveaux habitans, que les anciens sont obligés de changer leurs modestes demeures en des maisons plus spacieuses, pour recevoir tous les émigrés étrangers. Cette circonstance leur est avantageuse en un sens, puisqu'elle leur procure du profit, mais le mal qui en résulte c'est que leurs mœurs ni leurs manières ne sont plus ce qu'elles étaient. Les incursions des hommes opulens ou corrompus troublent leurs paisibles habitations. L'exemple qu'ils donnent excite des desirs qu'on ne sentait pas, et qui étant sentis aujourd'hui ne peuvent être satisfaits qu'aux

(*) *Sketchs from nature by George Keate;* 2. vol, *in*-12, 1790.

dépens de l'honnêteté. Les anciens habitans prennent leur revanche, en mettant à contribution les étrangers, autant qu'ils le peuvent; mais quel triste dédommagement pour la perte des mœurs et de la vertu » !

Cette émigration de tous les habitans aisés, non-seulement des grandes villes, des petites, des villages, mais même des campagnes, au bord de la mer, est un des phénomènes les plus curieux que présente aujourd'hui l'Angleterre. « Chacun fuit, à l'approche de l'automne, comme si une peste malfaisante allait s'étendre sur le pays; le roi donne l'exemple, la cour le suit, puis les ministres, puis les commis, puis les bourgeois: il ne reste personne. Une armée qui s'emparerait soudainement des côtes de Sussex, de Kent et de Hampshire, prendrait, d'un coup de filet, tout ce qu'il y a de considérable en Angleterre. Cette manie a transformé des bourgs en villes superbes, et des huttes de pêcheurs en lieux de plaisance. Hastings, Brighton, Margate, Ramsgate, et dix autres lieux, autrefois à peine connus, lui doivent leur grandeur et même leur existence. Telle est la rage dominante depuis quelques années, pour ce genre de plaisir, qu'il n'est pas d'été qu'on n'entende parler de quelque nouvel endroit *fashionable* (à la mode), qu'on

a découvert pour le beau monde, et qui possède des avantages *absolument particuliers*. D'abord il s'y établit un aubergiste, et chaque propriétaire de maison, meuble, avec un peu de soin, ses appartemens, se loge au grenier, et loue le reste; puis, on bâtit une petite bibliotèque, où l'on s'abonne pour la saison et qui forme un lieu de rassemblement; ensuite une salle de concert et de bal. Si les visiteurs sont nombreux, l'été suivant on bâtit quelques maisons dans des situations aérées, et peu a peu, un village composé de cabanes de pêcheurs et de mauvaises habitations de contrebandiers, se transforme en une petite ville propre, aisée, bien construite et puis riche. Pendant huit mois de l'année, il est vrai, ces endroits sont à-peu-près déserts; mais les quatre mois de mode compensent largement les frais des propriétaires. Les aubergistes ont soin d'envoyer régulièrement aux journalistes de Londres des paragraphes bien payés, dans lesquels on parle des délices du lieu dont ils font les honneurs; et toutes les semaines on imprime les noms des arrivans et des partans, espèce de gloriole dont les Anglais font assez de cas (*). »

(*) V. *Lettre de Londres*, insérée dans le Publiciste du 29 sept. 1802.

Il est assez simple que les personnes qui n'ont point de terres ni de maisons de campagne aillent dans ces lieux à la mode pour respirer, pendant deux mois, un air plus sain; mais il n'y a que la mode la plus ridicule, ou le besoin le plus impérieux de changer de place, qui puisse engager un Anglais, père de famille, maître d'un superbe parc, d'une habitation propre et commode, possesseur de chevaux, de bestiaux, etc., à quitter sa terre, pour aller s'enfermer dans une petite maison, à deux ou trois croisées de face, exposée à l'ardeur du soleil, entourée d'autres maisons, située sur un sable aride, et où sa famille est mal logée, afin de faire briller son équipage sur une promenade élégante, et de voir son nom dans la gazette. Combien d'Anglais font cependant cette folie!

CHAPITRE LXXIX.

Existence des Anglais à la campagne.

PRESQUE tous les voyageurs s'accordent à dire que les Anglais dépensent beaucoup à la campagne, qu'ils y montrent un luxe, une splendeur que dans les autres pays on ne voit que dans les

capitales; que, lorsque leur fortune est dérangée, ils vont se cacher à la ville, ou ils voyagent, car les voyages sont pour eux une véritable économie. Un observateur, de beaucoup de mérite, non-seulement adopte ces fausses idées sur l'existence des Anglais à la campagne, mais il y ajoute encore, par un injuste parallèle : « En Angleterre, dit-il, la noblesse ne se montre au peuple des provinces, que pour y répandre l'abondance et le bonheur. En France, on ne l'y voyait que pour chercher des ressources, et quelquefois avec toute l'injustice et toute l'humeur que donnent les embarras et l'ennui de la mauvaise fortune (*). »

Il faut observer d'abord qu'en tout pays les grands seigneurs sont toujours hors ligne, et que ce n'est pas eux qu'il faut citer pour donner une juste idée de la manière d'être d'une nation. Il est certain que la plupart des lords étalent une grande magnificence à la campagne, mais en général elle n'est nullement habituelle; elle ne dure que quelques jours, et ces jours sont préparés et annoncés long-temps d'avance. L'appareil de l'opulence, la prodigalité même,

(*) V. *Souvenirs de mes voyages en Angleterre*, p. 56, 1.re partie.

n'ont point ce caractère d'aisance qui indique un ton soutenu. Ces dépenses extraordinaires n'ont nullement pour objet de *répandre l'abondance et le bonheur*; elles sont l'effet du calcul et de l'intérêt; elles sont indispensables au crédit et à la considération. Les lords lieutenans des comtés, qui sont, comme on sait, les pairs les plus considérables par leur fortune, sont dans l'usage de donner plusieurs dîners publics, annoncés par les gazettes, auxquels sont invités tous les *gentlemen*, propriétaires du comté. Ces dîners entraînent, sans doute, de grands frais, mais on n'en donne que deux ou trois dans l'année, et la dépense serait bien plus considérable si l'on tenait toujours table ouverte. L'objet de ces repas n'est pas d'étaler la grandeur dans toute sa magnificence; ils ont un objet politique, c'est de réunir tous ceux qui ont quelqu'influence dans les élections, et de s'assurer les voix. Si quelqu'un des convives votait pour d'autres que pour les candidats du lord lieutenant, il manquerait à une espèce d'engagement: aussi n'y a t-il que ceux qui sont *dans ses intérêts parlementaires* qui aillent à ces repas.

Les autres lords, et grands propriétaires, ont aussi quelques jours fixes *de la saison*, où ils traitent les écuyers, les *gentlemen* du voisinage

qui sont *dans leurs intérêts politiques*. Ce sont ordinairement les jours de naissance, la fête de Noël, l'époque de quelque foire, etc. On étale, dans ces trois ou quatre jours, le plus grand luxe, mais le reste de l'année c'est la même simplicité, la même sobriété qu'à la ville, à moins qu'on n'invite des amis, des connaissances à dîner ou à passer quelques jours au château ; mais l'invitation est indispensable pour tout le monde, sans en excepter les parens les plus proches, et les propres enfans établis.

Ce n'est pas ainsi que les ci-devant grands seigneurs de France vivaient à la campagne. Il pouvait y en avoir, dans le nombre, qui s'exilaient dans leurs châteaux, après s'être ruinés, et qui y vivaient avec économie ; mais, en général, ils y tenaient un grand état comme à Paris. On leur reprochait même de transporter à la campagne le luxe et les plaisirs de la capitale. Ils avaient toujours table ouverte pour leurs vasseaux et leurs voisins. Ils réunissaient constamment dans leurs châteaux un certain nombre de maîtres, et presque tous les ans leurs proches parens et leurs principales connaissances allaient passer quelques jours avec eux. Cette manière d'exister à la campagne n'était point l'effet du calcul, mais du désir de vivre d'une manière

convenable à leur rang et à leur naissance, et de jouir de tous leurs avantages.

Les baronnets, les écuyers, et en général les propriétaires de la seconde et de la troisième classe, suivent les mêmes principes que les pairs; ils ont aussi quelques jours d'étalage et de magnificence. Quelques-uns entretiennent des chevaux et des chiens pour la chasse, dans l'idée de paraître plus riches qu'ils ne le sont en effet, et dérangent par là leur fortune; mais, en général, ils vivent dans une économie que l'habitude rend facile, et qui, pour la plupart, est indispensable. Elle ne leur est pas imposée par des lois somptuaires, mais par la multitude des taxes et des contributions, qui enlèvent la plus grande partie de leurs revenus. Plusieurs de ces écuyers vivent d'une manière indépendante; mais, d'ordinaire, ils font leur cour aux grands seigneurs du comté, et rampent devant sa *grâce*, car le personnage de courtisan, dénué de noblesse dans l'individu anglais, a un ton d'abaissement qui paraîtrait incompatible avec le caractère républicain, si l'empire de l'intérêt était moins connu. Le gentleman rampant devant sa *grâce*, et conséquemment protégé, en impose au cultivateur par le reflet de cette protection. Beaucoup sont en querelle avec leurs pasteurs

et en procès avec les paysans leurs voisins.

On peut dire que la campagne est pour les Anglais du haut rang, un séjour de dissipation sans gaieté, où ils se délassent de la tension d'esprit qui les use dans les villes, en se livrant à une suite d'occupations dénuées d'intérêt. Les véritables plaisirs dont les Anglais jouissent dans leurs terres, ce sont les plaisirs domestiques et ceux qu'offrent les scènes champêtres. Ces plaisirs valent bien, sans doute, ceux que procure l'étalage du luxe et de la magnificence.

CHAPITRE LXXX.

Influence des conquêtes sur le caractère national.

Les Bretons, ayant été conquis plusieurs fois, ont adopté en partie les mœurs, les usages, la langue de leurs différens conquérans. Leur caractère primitif a dû se modifier et changer peu à peu, et un nouveau caractère a dû se former composé des traits caractéristiques de ces différens peuples. Des observateurs attentifs peuvent distinguer à quel peuple appartiennent ces traits caractéristiques. Les Romains furent les

premiers conquérans de l'Angleterre. Leur domination dura plus de trois siècles. Ils y eurent des colonies et des municipes, dont les habitans jouissaient des droits de citoyens romains. Leurs arts, leur langue, leurs usages, etc., y furent adoptés. C'est des Romains que les Anglais ont hérité du goût du théâtre, des expositions publiques et de toute sorte de spectacles. Sans doute on ne trouve pas dans les jeux et les spectacles des Anglais, la barbarie qui déshonorait ceux des Romains, mais le pugilat, les combats de coqs et de taureaux; le concours nombreux des personnes des deux sexes, aux exécutions publiques, indiquent assez qu'il y a en Angleterre un reste des mœurs de ses premiers conquérans.

Les Anglo-Saxons, appelés par les Bretons pour les secourir contre les Pictes et les Écossais, finirent par subjuguer leurs alliés, et fondèrent sept royaumes qui furent réduits à un seul en 828. L'influence de ce nouveau conquérant fut si grande, qu'il donna son nom au peuple conquis, lui fit adopter sa langue, et lui imposa des lois sur lesquelles est encore fondée sa liberté actuelle. C'est de ce peuple germain que dérive la constitution britannique, et cette liberté qu'elle a pour fondement. Qui peut douter que

plusieurs traits caractéristiques des Bretons modernes, n'appartiennent aux Saxons?

Ceux-ci ne furent pas long-temps tranquilles possesseurs de leur conquête. Les Danois commencèrent leurs invasions dès l'an 853. Ils semblaient d'abord n'avoir pour objet que le pillage, mais ensuite ils cherchèrent à s'établir. Ils occupèrent une partie du pays, et enfin, après une guerre de deux cents ans, ils furent maîtres de toute l'Angleterre. L'amour du pillage, un courage féroce, une brutalité barbare caractérisaient ces nouveaux conquérans. Leur influence sur le caractère national ne fut pas aussi grande que celle des Saxons, parce que leur règne ne fut pas d'une aussi longue durée: mais il est encore aisé de distinguer dans le caractère des Bretons, des traits qui appartiennent à ces barbares.

Guillaume, duc de Normandie, dernier conquérant de l'Angleterre, traita les Anglais en peuple conquis: il abolit leurs lois et leur fit adopter celles des Normands. Il voulut que la langue normande fut seule en usage dans les tribunaux, et qu'on l'enseignât dans les écoles. Enfin, il donna des terres à un grand nombre de Normands qui avaient contribué à la conquête. Tous ces changemens devaient influer

sur le caractère national des Bretons : aussi trouve-t-on de grands traits de ressemblance entre les Anglais et les habitans de la Normandie, et particulièrement le goût de la chicane et des procès qui caractérise les bas Normands.

Le pays de Galles, que ses montagnes défendirent contre l'invasion des étrangers, est la seule partie de l'Angleterre où le sang et les mœurs des anciens habitans se soient conservés avec moins de mélange. C'est là sur-tout qu'on doit chercher les traits caractéristiques des Bretons. En rappelant ce que César, Tacite et quelques autres auteurs anciens, disent de ces peuples, on remarque encore quelques traits qui se retrouvent dans les Anglais. « Les Bretons, dit Tacite, souffrent les levées, paient les tributs et portent les autres charges de l'empire sans murmurer. » La presse des matelots, les engagemens à vie, les taxes innombrables que les Anglais concilient avec la liberté, prouvent qu'à cet égard ils ressemblent à leurs ancêtres. Horace représente les Bretons comme inhospitaliers : *Visam Britannos hospitibus feros.* C'est aussi un reproche qu'on fait aux Anglais, dont la haine et le mépris pour les étrangers, forment un des traits du caractère national.

CHAPITRE LXXXI.

Influence du climat sur le caractère national.

DES écrivains célèbres ont exagéré l'influence du climat. L'histoire ancienne et moderne prouve que l'éducation, le gouvernement, la religion, les coutumes, etc., effets des circonstances et changeant comme elles, sont les principales causes des différences qui dintinguent les peuples. L'esprit des Grecs se maintint longtemps dans leurs colonies : les mœurs et la manière de penser des Anglais, se sont conservées pendant plus d'un siècle sans aucune altération dans leurs possessions Américaines, qui étaient autrefois habitées par ce que nous appelons des sauvages. Les impressions faites par le climat, pendant plus d'un siècle, sur les nouveaux habitans, étaient très-lentes et presque nulles, mais les changemens qu'à produits la révolution, ont été subits et marqués. Si l'air et le temps étaient les principales causes des mœurs, des opinions, du caractère national d'un peuple, les anciens Bretons, du temps de César, ressem-

bleraient aux Anglais modernes, mais quiconque lit avec attention les Commentaires de César ou la vie d'Agricola, par Tacite, ne peut être de cette opinion.

On se tromperait également si on refusait de reconnaître l'influence du climat. S'il ne fixe pas à lui seul le caractère général des nations, il en forme la base. L'Angleterre en offre un exemple frappant. Un climat nébuleux, changeant, humide, un air épais que le soleil perce rarement, y affectent fortement le physique et le moral, et y forment un caractère fortement prononcé, caractère commun à tous les Anglais, quoiqu'ils n'aient pas tous la même origine. Ce caractère est sombre, brusque et réfléchi. Des circonstances le modifient, l'adoucissent ou le fortifient; mais il est impossible de ne pas reconnaître l'action constante et uniforme du climat.

CHAPITRE LXXXII.

Opinion de Hume sur le caractère national des Anglais.

« Les Anglais, dit Hume, sont de tous les peuples du monde, celui qui a le moins un ca-

ractère national, à moins qu'on ne regarde comme tel cette singularité même. » Cette observation, si elle n'est pas tout à fait fausse, a besoin d'être modifiée. Il est vrai qu'autrefois la ressemblance entre les Anglais et les autres nations était plus forte ; les singularités aujourd'hui si marquées et qui frappent les étrangers, datent sur-tout de l'époque où la révolution a établi la liberté et la constitution sur des bases plus assurées, et a donné aux mœurs et aux opinions du peuple, un plus grand degré d'indépendance, et par conséquent à son caractère des traits qui le distinguent des autres nations.

Mais quels qu'aient été les effets de la liberté politique, civile et religieuse sur le caractère des Anglais, quelles que soient les singularités qui distinguent les individus, il est certain qu'ils ont encore assez de traits communs pour former un caractère national. L'esprit de liberté et d'égalité, bases de la constitution, leur inspire un orgueil et une fierté qui produisent un esprit d'imitation remarquable dans toutes les classes de la société, et qui forme un véritable caractère national. Cet esprit d'imitation s'offre partout au premier coup-d'œil. Il frappe d'abord dans l'habillement, qui est le même pour tout le

monde, depuis le simple artisan jusqu'au lord le plus riche. Excepté les ouvriers, il est difficile de distinguer en Angleterre aucune classe de la société, à l'habillement. Cette imitation dans la manière de se vêtir, s'étend à tout de proche en proche. On monte beaucoup à cheval, même les femmes, et tout le monde veut y avoir des chevaux. A peine est-il un commis qui n'ait le sien, ou ne prétende au moins être en état d'en louer un, le jour où il est libre. Le luxe des équipages moins commun, parce qu'il est plus cher, n'en est pas moins extraordinairement répandu. Le même esprit d'imitation, la même uniformité se remarquent dans leur logement et leur ameublement, et dans leur manière de se nourrir, ainsi que dans leurs plaisirs et leurs amusemens. Si du physique on passe au moral, on trouve le même esprit d'imitation. Toutes les classes sacrifient aux apparences; toutes ont le même orgueil qui leur fait mépriser les autres peuples; toutes ont le même esprit public, la même avidité pour acquérir les richesses, la même horreur pour la pauvreté, le même égoïsme, le même esprit de calcul, etc. Ces traits caractéristiques forment sans doute un caractère national très-marqué. Les contrastes, les qualités opposées qu'on remarque dans la

nation anglaise, ne suffisent pas pour le détruire.

CHAPITRE LXXXIII.

Orgueil national.

L'ORGUEIL national est la qualité dominante du caractère des Anglais. On le retrouve dans tous les âges, dans toutes les classes de la société. L'enfant le puise dans sa famille : dès l'âge le plus tendre, il entend dire que l'Angleterre est supérieure à tous les autres pays, et qu'aucun ne lui est comparable. Cet orgueil s'augmente aux écoles publiques, et s'accroît dans toutes les circonstances de la vie, dans les voyages, dans les clubs, aux théâtres; dans les discussions parlementaires, etc. Les Anglais se croient la première nation du monde, la seule libre, ingénieuse, puissante, généreuse et capable de faire de grandes choses. Ils ne trouvent bien que ce qui est chez eux, méprisent tout ce qui n'est pas eux, sans excepter leurs co-sujets les Écossais et les Irlandais. Ils croient toutes les autres nations esclaves et avilies, sans énergie et sans lumières.

Cet orgueil, cette prétention à la supériorité, qu'ils ne cherchent même pas à déguiser chez l'étranger, fait accueillir les opinions les plus extravagantes, et entretient des préjugés odieux et ridicules. Les poëtes, les orateurs, les historiens, les auteurs dramatiques, ont pour objet d'inspirer cet orgueil. Les écrivains philosophes, les moralistes ne cherchent point à combattre ce sentiment odieux et les préjugés qu'il entraîne. Ils croiraient manquer de patriotisme, du moins ils en seraient accusés, parce que ces préjugés ont pu contribuer aux succès et à la prospérité de l'Angleterre.

On a dit que cette haute opinion que les Anglais ont de leur pays, est d'une date très-ancienne, et on a cité entr'autres faits l'anecdote suivante pour le prouver : « Le pape Clément VI, ayant fait don Louis de Claramonte roi des Canaries, nouvellement découvertes, qui étaient alors appelées les *Iles Fortunées*, l'ambassadeur anglais résidant à Rome, crut que ces îles ne pouvaient être que les îles britanniques, et fut si effrayé qu'il partit en grande diligence pour en porter la nouvelle en Angleterre. Mais à cette époque la haute opinion que les Anglais avaient de leur pays, ne pouvait être que l'effet de l'ignorance et de l'attachement naturel qu'on a

pour sa patrie. C'est ce même sentiment qui fait qu'un Lapon, un Groënlandais, un Hottentot, etc., préfèrent leur sol natal aux climats les plus riants, aux pays les plus fertiles. L'orgueil national des Anglais est d'une date plus récente. Il s'est formé lorsque leur liberté s'est assurée, lorsque leur puissance s'est étendue avec leur commerce, lorsqu'ils ont fait dans les lettres, les sciences et les arts, des progrès à pouvoir rivaliser avec les nations les plus civilisées.

On a dit, pour excuser ce que l'orgueil national des Anglais a d'odieux, qu'en général ils ne sont pas orgueilleux de leurs qualités personnelles, mais d'être nés Anglais. Un Anglais sensé parle de lui-même, de son rang, de sa dignité avec modestie; mais il parle de son pays avec orgueil, avec enthousiasme. C'est tout le contraire chez d'autres peuples, et il est facile d'en apercevoir la cause. Celui qui ne peut s'énorgueillir de sa patrie parce que le despotisme, la superstition, l'ignorance, etc., y règnent, doit être fier de son mérite personnel, s'il en a; mais souvent aussi il décrie sa patrie et ses compatriotes, dans l'idée de prouver qu'il vaut mieux qu'eux.

Cet orgueil national des Anglais, s'il a des avantages politiques, a aussi des inconvéniens

dont ils éprouvent souvent les effets. Il les rend odieux aux autres nations qui peuvent les estimer, mais non les aimer. En général, elles ne s'intéressent pas à leurs succès et se réjouissent de leurs revers comme propres à humilier cet orgueil qui les offense. Ce sentiment a paru dans plusieurs guerres et sur-tout pendant celle d'Amérique, qui a coûté tant de sang et de trésors aux Anglais. Tous les peuples de l'Europe étaient déclarés pour les Américains, non qu'ils eussent des liaisons politiques avec eux et qu'ils prissent grand intérêt à leur indépendance, mais parce qu'ils n'aimaient pas les Anglais.

Cet orgueil fait aussi que les Anglais sont fortement attachés à certaines habitudes, à certaines coutumes, souvent sans autre raison que parce que dès leur enfance ils ont entendu dire que rien n'est si bon, ni si parfait que la *vieille Angleterre*. De-là vient qu'ils rejettent, qu'ils méprisent des usages, des opinions, etc., préférables aux leurs, et qu'il leur serait avantageux d'adopter.

CHAPITRE LXXXIV.

Esprit public.

UN des grands traits caractéristiques des Anglais, est l'esprit public. Nous ne dirons pas avec leurs panégyristes : « Que cette vertu est inconnue partout ailleurs, qu'elle ne saurait même s'exprimer dans aucune autre langue que dans la leur » (*). L'esprit public, cette volonté active, ce zèle de chaque individu en particulier à coopérer au bien-être général, n'est autre chose que le véritable patriotisme. Or, peut-on dire que le patriotisme n'a existé et n'existe qu'en Angleterre? Ce serait dire que les Anglais seuls ont été libres, car l'esprit public naît nécessairement de la liberté. Pour ne citer que les Bataves, qui malgré le stathouderat et l'influence anglaise, avaient conservé une grande partie de leur liberté, n'ont-ils pas montré dans tous les temps l'esprit public? N'est-ce pas chez eux que les Anglais ont trouvé le modèle de

(*) V. *Tableau de l'Angleterre*, par M. d'Archenols.

leurs plus utiles établissemens, et ne pourraient-ils pas encore beaucoup apprendre d'eux, et sur-tout la manière de pourvoir au sort des pauvres? Si, pendant la dernière guerre, les Bataves malgré leurs pertes et leurs divisions, ont su éviter la banqueroute et la famine; s'ils ont pu résister à leurs nombreux ennemis, et échapper à leur ruine totale, c'est l'esprit public qui a opéré ce miracle.

Non, sans doute, les Anglais ne possèdent pas exclusivement l'esprit public, mais on peut dire que chez eux il est plus général qu'ailleurs, qu'il se confond avec l'orgueil national et en devient plus actif. Cet esprit se montre dans toutes les classes et même dans la dernière, au degré le plus éminent. On a vu dans la guerre d'Amérique de simples matelots convenir entre eux de ne point accepter les récompenses que l'état destinait pour leur service, et s'enrôler sans recevoir le prix de leur engagement. Pour montrer ces effets de l'esprit public, on pourrait citer une foule d'exemples où des particuliers, des sociétés, des villes ont offert volontairement des secours à la patrie: on pourrait rappeler ce grand nombre d'hôpitaux et de fondations de toute espèce qui sont entretenus par des particuliers; les honneurs publics et les

récompenses accordés avec enthousiasme à tous ceux qui ont bien mérité de la patrie.

L'esprit public des Anglais se montre quelquefois dans des choses de pur agrément, et quelquefois il se manifeste pour des intérêts qui leur sont étrangers. On se rappelle que les marchands de Londres envoyèrent cinq millions au prince Eugène, afin que du fond de l'Allemagne il put marcher à la délivrance de Turin. Le prince Eugène, vainqueur, s'acquitta envers eux par ce billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir bien employé à votre satisfaction. » Les applaudissemens de la nation furent la récompense de cet acte de générosité des négocians Anglais. On se rappelle aussi que dans la guerre de sept ans, les dames anglaises sacrifièrent leurs diamans pour fournir des subsides volontaires au roi de Prusse, et qu'elles avaient fait en 1742, une souscription en faveur de Marie-Thérèse, et lui avaient offert cent mille liv. sterl.

L'esprit public a sa source dans une constitution libre. C'est le gouvernement qui le développe et qui le répand dans toutes les classes de la société. S'il montre une constante ardeur pour le bien public, ce feu sacré s'allume dans tous les cœurs, et la passion de la gloire lui sert

d'aliment: mais si le gouvernement n'est occupé qu'à maintenir, à étendre les droits fiscaux; s'il tente d'introduire l'arbitraire; s'il viole les droits du peuple et ne lui laisse que le nom de liberté, alors les particuliers ne pensent plus qu'à leur conservation sans se mettre en peine du salut des autres; la patrie n'est plus pour eux qu'un vain nom, et bien loin de rien sacrifier au bien général, ils regardent comme légitime de s'enrichir aux dépens du public. Tels sont les dangers que quelques personnes semblent craindre pour la Grande-Bretagne.

CHAPITRE LXXXV.

Indépendance dans la manière de penser.

« ON a dit que les Anglais pensent d'après eux mêmes plus qu'aucun autre peuple. Le gouvernement sous lequel ils vivent, l'éducation qu'ils reçoivent, doivent produire cet effet. La déférence qu'on a pour les personnes d'une naissance distinguée, ou pour celles qui occupent des places éminentes, n'est pas portée aussi loin

qu'ailleurs. Chacun semble connaître que ceux qui, en raison de leur rang ou de leurs emplois, portent un habit riche ou particulier, ne sont que des hommes. Si ces personnes commettent des crimes, et qu'elles soient punies conformément à la loi, on n'en est pas étonné; aussi, n'entend-on pas en Angleterre ces expressions qui échappent si souvent ailleurs à l'orgueil titré: *Un homme comme moi! Un homme de ma qualité!* Un Anglais, quelqu'élevé que soit son rang, sait que ses concitoyens sont aussi libres que lui, et qu'ils peuvent avoïr plus de raison et de lumières qu'il n'en n'a. »

» Ce qui contribue à former cet esprit d'indépendance, ce sont les papiers publics, qui sont la lecture habituelle de tous les Anglais. Sans doute on y abuse souvent de la liberté de la presse, pour répandre des calomnies, pour attaquer de bons principes; mais, comme en vertu de cette même liberté, ils présentent, sur tous les objets, le pour et le contre, les lecteurs s'accoutument à prononcer comme entre deux parties qui ont plaidé leur cause devant eux, et finissent par juger par eux mêmes. Le public est le tribunal devant lequel tout le monde peut plaider sa cause par la voie des gazettes et de la presse en général. C'est ce tribunal qui exerce

le pouvoir de l'opinion qui règne en Angleterre(*). »

L'indépendance dans la manière de penser, est circonscrite par des causes très-actives : d'abord les préjugés nationaux ; nous avons vu qu'ils sont si forts qu'ils font violer quelquefois les principes du bon sens et les sentimens de l'humanité. Tel est l'ascendant de ces préjugés, que souvent des écrivains, au lieu de les combattre, ne font que les fortifier et les propager. L'intérêt n'est pas moins contraire à l'indépendance des esprits. Combien de gens qui adoptent implicitement les principes de la cour, sans aucun examen, parce qu'ils aspirent aux faveurs de la cour, ou parce que les principes Torys sont héréditaires dans leur famille ! Combien adoptent les opinions du parti de l'opposition parce qu'ils doivent leur avancement aux chefs de ce parti, ou parce qu'ils ont été élevés dans les principes des Whigs ! Cette indépendance est sur-tout rare dans le parlement, dont un grand nombre de membres prennent l'engagement d'être toujours de l'avis de ceux à qui ils doivent leur élection.

Les préjugés qui reposent sur l'autorité ne sont pas communs en Angleterre, si on en ex-

(*) V. *Wenderburn's View of England.*

cepte les matières de religion. Il faut cependant observer qu'on a une grande déférence pour l'autorité d'un homme qui s'est acquis une fois de la réputation. On attache du prix à tout ce qu'il fait, uniquement parce qu'il s'est fait un nom.

L'indolence, qui, dans beaucoup d'individus, est très-grande, fait qu'ils laissent à d'autres le soin de penser pour eux.

CHAPITRE LXXXVI.

Humanité.

L'INHUMANITÉ n'est le vice d'aucun peuple civilisé dans l'état ordinaire des choses. Il faut qu'il soit agité par un fanatisme quelconque, ou plongé dans les horreurs de la guerre pour se dépouiller du caractère qui appartient à l'homme et qui donne le nom à son espèce. Les Anglais ne le cèdent en humanité à aucun autre peuple; les nombreuses associations de bienfaisance répandues dans tout le royaume, prouvent l'interêt qu'ils prennent à leurs semblables. Ils ont de l'élévation et de la grandeur d'ame; ils aiment et applaudissent les sentimens nobles et

généreux; aussi cette dureté qu'on remarque en eux, qui fait exiger brusquement d'un homme tout ce qu'il doit, qui se manifeste envers les domestiques, les subordonnés, les femmes mêmes, ne dégénère pas en inhumanité.

Les Anglais ne peuvent cependant prétendre à cet égard la supériorité sur aucune nation. S'ils avaient cette prétention, il suffirait de leur rappeler qu'une des branches de leur commerce est la traite des noirs, et que ces malheureux esclaves sont peut être plus maltraités dans leurs colonies que dans celles de quelques autres nations; il suffirait de leur rappeler quel est encore aujourd'hui le sort des Indiens, et qu'ils ont été quelquefois sacrifiés par millions pour satisfaire l'avidité des usupateurs de leur pays. Les Anglais eux mêmes conviennent que ceux qui passent la ligne laissent en-deçà tous sentimens d'honneur et d'humanité, et que tout leur paraît légitime pour s'enrichir.

On a blâmé avec raison les peuples qui ont fait les premières découvertes, d'avoir traité avec cruauté et détruit les naturels. On a cherché à les excuser en disant qu'ils vivaient dans des siècles d'ignorance, qu'ils étaient aveuglés par le fanatisme et la superstition; mais personne n'oserait aujourd'hui alléguer des excuses pour

justifier une pareille conduite. Que penser donc de l'humanité des Anglais, qui souffrent que leurs pêcheurs détruisent les naturels de Terre-Neuve? Le capitaine Cartwrighit, dans son journal de Labrador, publié en 1792, confirme ce qu'on avait reproché aux Anglais à ce sujet: « Nos pêcheurs, dit-il, sont de bien plus grands sauvages que les Indiens mêmes, car rarement ils manquent de tuer, à coups de fusil, ces pauvres Indiens, toutes les fois qu'ils le peuvent, et ils s'en vantent ensuite comme d'une action méritoire. J'en ai entendu, avec horreur, plusieurs déclarer qu'ils tueraient plutôt un Indien qu'un daim! » Il n'est pas surprenant que les Anglais ne se croient pas tenus à remplir les devoirs de l'humanité envers des peuples qui n'ont ni la même religion, ni la même couleur qu'eux, lorsqu'on les voit conserver des préjugés qui leur font considérer les étrangers comme des barbares.

Pour mettre dans un beau jour l'humanité des Anglais, on cite, avec raison, leurs lois criminelles et la manière dont on les exécute. Mais comment concilier, avec les sentimens d'humanité, cette curiosité qui attire, aux exécutions, une foule de personnes des deux sexes? Comment expliquer ce goût décidé pour les spec-

tacles cruels, qui rappellent la barbarie des combats de gladiateurs? Comment expliquer la rigueur avec laquelle on traite les débiteurs?

On loue les Anglais de leur humanité envers les animaux, du soin qu'ils en prennent; mais n'est-on pas fondé à dire que c'est, en général, plutôt affaire de calcul que de sentiment? Quiconque a vu comment on conduit les bestiaux au marché, les courses de chevaux, les combats de taureaux, etc.; lorsqu'on sait que pour satisfaire la gourmandise, ils commettent bien des cruautés, qu'ils apportent des tortues vivantes d'Amérique, qu'ils fouettent jusqu'à la mort les marcassins avec de fortes verges, pour que leur chair soit tendre, qu'ils coupent par tranches les saumons vivans, que les amateurs de poisson laissent remuer jusqu'à la mort les anguilles écorchées, pour leur donner un meilleur goût, etc. Tous ces faits (*), rapportés par M.r Moore, rendent bien problématique l'humanité des Anglais à l'égard des animaux.

(*) *V. Various views taken from Life and manners in England.*

CHAPITRE LXXXVII.

Philantropes célèbres.

L'HÉROIQUE philantropie de Howard est célèbre dans toute l'Europe. On sait qu'en appelant l'attention du public sur l'état des prisons, il a forcé les gouvernemens de s'en occuper, et il a adouci le sort des malheureux prisonniers. On sait qu'il a visité, avec le même zèle, les hôpitaux et les lazareths, et qu'il est mort victime de son amour pour l'humanité.

Jonas Hanway, moins connu sur le continent que Howard, n'a pas moins bien mérité de sa patrie et de l'humanité. L'Angleterre lui doit plusieurs établissemens utiles, et sur-tout la *Société de Marine*, qui fait élever, à ses frais, les orphelins, les enfans des pauvres, et forme une pépinière d'excellens marins. Parmi les nombreux objets dont ce philantrope éclairé s'est occupé avec succès, il a pris la défense des ramoneurs de cheminée. Une foule de malheureux enfans, âgés de sept à huit ans, et quelquefois enlevés à leurs familles, étaient employés à ce pénible travail par des maîtres durs et inhumains,

qui leur faisaient subir les plus cruels traitemens, et les laissaient presque nuds et mourant de faim. Les réclamations de Hanway, excitèrent l'humanité du public et réveillèrent l'attention de la police en faveur de cette classe intéressante. Hanway a lui même exposé ses plans dans plusieurs ouvrages écrits avec simplicité. Il y en a un grand nombre qu'on a négligé et dont l'exécution serait très-utile. La reconnaissance a élevé le buste d'Hanway parmi les tombeaux des rois, et de ceux qui furent plus grands que les rois, ceux qui, quoique simples particuliers, ont éclairé la raison et soulagé les malheurs de leurs semblables.

M.r Raikes, fondateur des écoles du dimanche, dont il a donné le plan et le modèle, tient une place honorable parmi les philantropes qui honorent l'Angleterre. Il entreprit d'instruire le peuple de la dernière classe et de réformer ses mœurs. Ses vues ont été adoptées par les hommes les plus bienfaisans et les plus éclairés du royaume. Quelques fanatiques, ou plutôt quelques hypocrites, se sont élevés contre cet établissement, qu'ils prétendent être une violation du *repos sabatique*, comme si l'auteur de la religion n'avait pas toujours montré que tout ce qui tend à favoriser le bonheur du genre

humain, lui était agréable le dimanche ainsi que les autres jours (*) !

Il n'existait à Londres aucune fondation en faveur d'une classe malheureuse, plus propre qu'aucune autre à intéresser la charité, les pauvres aveugles déjà avancés en âge. M.r Heterington a pourvu au soulagement de cinquante individus de cette classe, en fondant une annuité de dix liv. sterl. par tête. Il a donné l'exemple rare de faire cet acte de bienfaisance de son vivant, et il en a été amplement récompensé par le plaisir de voir son exemple imité par M. Coventry et par un vertueux anonyme qui ont fait chacun une égale fondation pour trente pauvres aveugles. Depuis, les fonds destinés à leur soulagement ont encore été augmentés par d'autres personnes.

Le docteur William Hawes tient un rang distingué parmi les philantropes célèbres, comme principal fondateur de la *Société humaine*. En 1777, il publia une adresse sur les *morts apparentes*, et les *enterremens prématurés*, dont il distribua gratis dix mille exemplaires. Il fit sentir combien il était barbare de se presser de rendre aux morts les derniers devoirs, avant d'avoir des

(*) V. le chap. : *Écoles du dimanche*.

signes certains de leur dissolution. Il donna ensuite des leçons gratuites sur la suspension de la vie animale, et proposa un prix à celui qui traiterait le mieux cette question : *quels sont les signes certains de l'extinction de la vie humaine ?* Le prix fut adjugé, par les premiers médecins de Londres à M. Pearson de Birmingham.

Le docteur Cogan, ayant traduit les mémoires de la Société d'Amsterdam, sur les moyens de rappeler les noyés à la vie, le docteur Hawes conçut le plan d'un établissement en leur faveur qui fut exécuté sous le nom de *société humaine.* Il publia en 1781, une adresse à la législature, sur l'importance de cette société, et demanda un local pour administrer les secours aux noyés, ce qui lui fut accordé. La société donne une médaille en récompense, à ceux qui ont contribué à sauver un de leurs semblables. Le duc de Cumberland ayant sauvé la vie à une femme qui s'était précipitée dans la Tamise, la société lui envoya par quatre de ses membres, la médaille avec un exemplaire de ses transactions. Le roi est le protecteur de la société, et a aussi reçu une médaille, pour avoir accordé un terrain, dans Hyde-Parck, où l'on a élevé un bâtiment dans lequel se trouve rassemblé tout ce

qui est nécessaire pour administrer des secours aux noyés. Les transactions de la société, publiées par le docteur Hawes, en 1796, contiennent l'histoire de dix années, depuis 1774 jusqu'en 1784. Il est prouvé par les rapports annuels, que dans cet espace de temps, la société a sauvé la vie à trois mille personnes.

Il existe en Angleterre une coutume qui révolte l'humanité et contre laquelle la *société humaine* devrait réclamer : c'est d'enterrer, sur les grands chemins, les noyés avec un pieux qu'on leur enfonce au travers du corps, sans leur rendre les moindres devoirs de la religion chrétienne (*). « On traite ainsi les noyés, dit un Anglais, tandis qu'un joueur ruiné, dont la vie aura été peut-être un tissu d'iniquités, peut mettre fin à son existence avec honneur pour lui-même, et sans craindre d'être enterré de cette manière barbare. Cette coutume est indigne des lumières du dix-huitième siècle. Elle est déshonorante pour nous comme Bretons, comme hommes et comme chrétiens. »

(*) *A custom prevails at this day in England.... the barbarity of burying in the publick highway the body of a poor drowned wretch with a stake driven through it, etc.* Voyez : *Town and country magazine.*

M. Granville Sharp est placé, par les Anglais, à côté des Howard et des Hanways. Jamais personne n'a mieux mérité le titre de philanthrope. Tous les instans de sa longue vie ont été consacrés à faire du bien à ses semblables, tant par ses travaux littéraires, que par ses actes de bienfaisance. Il est l'avocat né des malheureux quelles que soient leur patrie et leur religion. La traite et l'esclavage des nègres ont été un des grands objets de son zèle. Il a démontré par ses écrits, l'injustice et les dangers de l'horrible trafic de la traite, et il a fondé *la société* qui a pour objet *son abolition*. Si ses efforts n'ont pas atteint le but qu'il se proposait, il est du moins cause qu'on a fait des réglemens pour rendre la traite moins barbare, et il a ainsi adouci le sort de ces malheureuses victimes.

C'est aussi au zèle de M. Sharp que les Anglais doivent la décision de l'importante question : *s'il peut y avoir des esclaves sur le sol britannique*. Un nègre nommé Somerset, étant attaqué d'une maladie qu'on croyait incurable, et qui le privait de la vue, fut abandonné par son maître comme une propriété inutile, et réduit à mandier dans les rues pour soutenir son existence. Il était expirant sur le pavé, lorsque M. Sharp, passant par hasard, le vit avec de

sentiment d'humanité qui le caractérise, le fit transporter à l'hôpital de St.-Barthélemi, fournit à tous ses besoins et eut bientôt le bonheur de lui voir recouvrer la santé et la vue. Sa bienfaisance ne s'arrêta pas là : il assura un sort à ce malheureux nègre, en le plaçant au service d'une dame de sa connaissance. Deux ans après l'ancien maître de Somerset, l'ayant rencontré dans les rues de Londres, et voyant qu'il avait recouvré la santé et la vue, l'arrêta et le fit mettre en prison comme esclave fugitif. Somerset écrivit à son bienfaiteur qui lui avait sauvé la vie, en le suppliant de le soustraire à l'esclavage qu'il craignait plus que la mort. M. Sharp plaida d'abord la cause du malheureux nègre devant le lord maire; il demanda que l'ancien maître de Somerset fut lui-même arrêté pour acte de violence. L'affaire fut ensuite portée au ban du roi où les juges prononcèrent à l'unanimité que le maître avait agi criminellement, et qu'il ne pouvait réclamer le droit de propriété sur la personne du nègre, parce qu'il n'y a que des hommes libres sur le sol britannique.

M. Sharp ne s'est pas élevé avec moins de force contre la *presse* des matelots, dont il a montré l'illégalité et la tyrannie. Il a pris la défense de plusieurs *freemen* de Londres, et a

poursuivi devant les tribunaux ceux qui attentaient ainsi à la liberté des citoyens. Il a prouvé dans ses écrits, combien il serait facile de remplacer par une conscription, ce mode d'enrôlement, dont on rougirait chez les peuples les moins libres.

La réforme parlementaire a été un des principaux objets du zèle et des pensées de M. Sharp. Son ouvrage intitulé : *Moyens loyaux pour une réforme politique*, et celui intitulé : *Vue de l'état du gouvernement sous le système des Frankpledges*, sont des monumens de patriotisme qui le placent au rang des Hampden et des Sidney.

CHAPITRE LXXXVIII.

Générosité.

ON loue avec raison la générosité des Anglais. Les souscriptions pour secourir les pauvres et les nécessiteux, ne sont nulle part plus communes, ni plus libérales qu'en Angleterre. Un grand nombre d'institutions de bienfaisance et d'utilité publique attestent que la nation pratique cette vertu et mérite une juste admiration.

Il est vrai cependant que les Anglais ont soin de faire connaître les actes de leur générosité et de conserver le souvenir de leurs bonnes actions. Il est certain aussi que beaucoup de souscriptions qu'on attribue au patriotisme, à la philantropie, sont souvent l'effet de la vanité et de l'intérêt. Les uns veulent se faire une réputation de générosité : d'autres veulent faire croire qu'ils ont une fortune considérable et acquérir du crédit en imposant par les apparences. Mais quel que soit le principe qui favorise les souscriptions de toute espèce, il faut avouer que les effets en sont heureux pour la société. D'ailleurs, il y a nombre de personnes qui sans ambition et sans intérêt, contribuent généreusement aux actes de bienfaisance, sans se faire connaître, en sorte qu'on ne peut attribuer leur générosité qu'à des vues louables.

« Lorsque le catholicisme, dit M. Wenderburn, était la religion dominante du royaume, les revenus des couvens et des autres institutions charitables, n'égalaient pas les sommes qui aujourd'hui sont consacrées par des actes du parlement ou par des contributions volontaires, au secours des pauvres. Cependant, nulle part on ne voit autant de pauvres qu'en Angleterre et dans aucune ville autant qu'à Londres.

Cet inconvénient vient sans doute du mauvais emploi qu'on fait de ces fonds. Un étranger qui sait qu'on lève tous les ans tant de millions pour l'entretien des pauvres, et qui, en parcourant Londres et ses environs, voit tant d'hôpitaux et tant d'institutions charitables, se forme la plus haute idée de la générosité de la nation; mais en même temps il ne peut comprendre pourquoi il est partout poursuivi par les plaintes des malheureux qui sollicitent ses secours. Il doit cependant se souvenir que quelque considérables que soient les sommes levées tous les ans pour les pauvres, quelque magnifique que soit l'apparence des hôpitaux, il y a des motifs pour modérer son admiration et pour ne pas se hâter de conclure que la charité est sans bornes. Une grande partie de la nation paie la taxe des pauvres magré elle, et plusieurs hôpitaux, dit-on, doivent leur existence plutôt à la vanité, ou même à des motifs encore moins louables, qu'à un véritable esprit de générosité. »

« Il faut d'ailleurs considérer que si les Anglais surpassent toutes les autres nations en actes de générosité publique, il est vrai aussi qu'ils sont plus riches, et qu'ils ont une plus grande dose d'ambition nationale que les autres peuples. Il y a lieu de demander s'ils ne pourraient pas en

faire davantage. Un Anglais en général connaît très-bien la valeur de l'argent, et ceux qui possèdent des richesses, calculent souvent avec une économie plus scrupuleuse que la libéralité ne le permet. Il ne faut pas chercher cette vertu dans cette multitude qui fréquente la Bourse. Il y a parmi eux quelques hommes respectables qui, avec un cœur généreux et une main liberale, font des actions que l'humanité bénit; mais la masse n'a ni le temps, ni la volonté de suivre leur exemple. »

» Il faut aussi, dit le même écrivain, juger avec précaution ces actes du gouvernement britannique, qui paraissent au premier coup-d'œil des monumens de la libéralité de la nation. L'argent accordé par la chambre des communes, n'importe par quel motif ou quelle influence, sort toujours de la poche du peuple; et s'il arrive une fois que dix mille liv. sterl. soient votées pour des objets qui font honneur à la nation, cent mille peut-être sont accordées immédiatement après, qui n'ont pour objet ni l'honneur national, ni le bien public. Les hôpitaux de Greenwich et de Chelsea, sont en général les premiers objets qui donnent une haute idée des sentimens généreux de la nation anglaise. Ils frappent en effet par leur grandeur; mais quand

on examine en détail ces institutions, dont l'apparence est si magnifique, on voit que ces établissemens ne contiennent qu'un petit nombre d'invalides, et que ceux qui ne peuvent y être admis ne reçoivent que des secours très-insuffisans. »

CHAPITRE LXXXIX.

Quel homme est-ce ?

ON prétend que le caractère d'une nation est bien défini par la question que l'on fait dans chaque pays, lorsqu'on s'informe d'une personne que l'on présente. « En Espagne, dit-on, l'on demande : est-ce un grand de la première classe ? En Allemagne : peut-il entrer dans les Chapitres ? En France : est-il bien à la cour ? En Hollande : combien a-t-il d'or ? En Angleterre : *quel homme est-ce ?* » Nous n'examinerons pas si cette observation est bien juste et si elle donne en effet une idée du caractère des différens peuples, mais nous dirons que les Anglais ne font nullement la question qu'on leur prête d'après leurs panégyristes. *How is he worthy ?* Combien vaut-il ? *What fortune as*

he? Quelle fortune a-t-il? Est-ce un homme qui a des propriétés? Voilà les questions que l'on fait en général en Angleterre. « Je n'ai jamais entendu parler de personne, dit un Anglais (*), dans la société, qu'on n'ait demandé: Quelle fortune a-t-il? ensuite on le loue ou on le blâme, selon qu'il a une grande ou une petite fortune. » Tout étranger a pu observer avec quelle froideur on accueille en Angleterre les éloges qu'on donne ailleurs à ceux que l'on recommande: *C'est un homme d'un grand mérite, c'est un homme plein de talens*, etc. Pour leur attirer de la considération, il faut parler de leur fortune. Les Anglais qui ne savent pas bien le français, s'ils veulent donner une idée avantageuse de quelqu'un, disent ordinairement: *C'est un homme de bien*, c'est-à-dire, un homme riche, un homme qui a des propriétés considérables. Si on fait le parallèle des Anglais avec d'autres nations, dans des choses, soit naturelles, soit acquises, où celles-ci ont l'avantage, il est ordinaire d'entendre les Anglais mettre leur or dans la balance et dire: *mais nous sommes plus riches.*

Quiconque a vu les Anglais entr'eux a été à

(*) V. *The country Spectator*, 1794.

portée de remarquer combien l'idée des richesses leur impose, et combien ils sont portés à rendre à l'homme riche (*of great property*). Ils sont marchands; la fortune est la base du crédit, et il est assez naturel qu'ils apprécient le mérite des hommes d'après leur fortune.

CHAPITRE XC.

Considération pour les richesses.

« DE nos jours, dit un Anglais, l'avidité des richesses est parvenue au dernier degré. Nous n'avons pas, comme les Romains, un temple dédié à Junon Moneta, mais tout le monde semble avoir érigé dans son cœur un temple à l'argent. Ce n'est pas que le vice du temps soit d'amasser, mais le mal n'en est que plus grand; car la voracité de ceux qui dégorgent leur argent aussi vîte qu'ils l'engloutissent, ne peut être rassasiée. Comme les gloutons dont parle Juvenal, qui vomissaient par art, leur souper, afin d'avoir le sale plaisir d'en faire un second la même soirée, notre noblesse, notre gentry, etc., qui se ruinent au jeu, aux courses, etc., sont toujours prodigues et toujours *besogneux*. On peut leur appliquer

ce que Salluste dit de Catilina : *alieni appetens, sui profusus.* Ils sont avides du bien d'autrui, et prodigues du leur. »

Une nation entièrement adonnée au commerce et aux spéculations de tout genre, chez laquelle la cherté des denrées, le luxe et l'orgueil portent presque tous les individus à s'occuper sans cesse des moyens de faire ou d'accroître leur fortune, doit nécessairement avoir beaucoup de considération pour les richesses. Cette considération est aussi fondée sur ce que l'argent donne en Angleterre beaucoup d'influence, qu'il ouvre l'entrée au parlement, et par conséquent à la pairie. Dans les autres pays, les nouveaux riches sont souvent en butte à la haine, au mépris; on les repousse malgré leurs richesses, par l'odieux nom de parvenu. Il n'en est pas de même en Angleterre. Un homme qui a acquis une grande fortune, quelle que soit son origine, quelque peu louables qu'aient été les moyens employés pour parvenir à l'opulence, est sûr d'obtenir de la considération et de l'influence. Il peut parvenir à la représentation nationale et même à la pairie. Parmi les Anglais rien ne donne plus de crédit à un homme que ses richesses; c'est la sorte de mérite qui éclipse toutes les autres. Quelqu'un contait un

jour un fait qui ne paraissait pas vraisemblable ; un homme de la compagnie, prit la liberté de lui laisser voir qu'il osait en douter. « Monsieur, répondit le conteur, je tiens la chose d'un gentilhomme de la province de Kent, qui a quatre mille liv. sterl. de rente. » Il fallut se rendre à cette raison sans réplique.

Les Anglais désignent la fortune qu'un homme possède par une expression qui prouve le mérite qu'ils y attachent : Il est digne de tant, (*he is worth so much money.*) La pauvreté est méprisée en raison de l'estime que l'on a pour les richesses, et on a bien peint le sentiment qu'elle inspire, lorsqu'on a dit « que partout ailleurs, la pauvreté est un vice, mais qu'en Angleterre c'est un crime. »

CHAPITRE XCI.

Apparences.

« Imposer par les apparences (*Keeping up apparences,*) dit un Anglais, c'est la grande étude de toutes les classes de la société, et particulièrement de la classe moyenne, qui partout ailleurs est la plus saine et la plus sensée.

De là viennent la méfiance, l'esprit de soupçon, la jalousie, dont se forme cette reserve, qu'on dit particulière aux Anglais. Ils se donnent un extérieur de sagacité et de pénétration; mais, étant souvent dépourvus de jugement et de connaissances, personne n'est plus aisément dupe des imposteurs. Malgré leur reserve, qui détruit la confiance et restreint les rapports sociaux, ils sont sans cesse trompés par des hommes qui ont acquis du crédit, en imposant par les apparences.

Le désir d'acquérir et de conserver le crédit, est le principal motif qui fait qu'on se donne des apparences. Il n'y a pas de sacrifice qu'on ne fasse dans cette vue; propose-t-on une souscription de bienfaisance? chacun de ces aspirans au crédit, s'empresse de donner, non selon ses moyens réels, mais en proportion de la fortune qu'il veut avoir dans l'opinion du public. Il regarde la liste des souscripteurs, qui atteste qu'il a donné autant qu'un homme riche de quatre mille liv. sterl. de rente, comme une preuve qu'il possède la même fortune. Met-on un impôt sur quelqu'objet de luxe? l'homme aux apparences, au lieu de le réformer pour s'exempter d'une nouvelle charge, s'empresse aussitôt de se le donner s'il ne l'a pas. C'est

ainsi que l'impôt sur les voitures, qui dans tout autre pays en aurait diminué le nombre, l'augmenta beaucoup en Angleterre. L'impôt de *l'income-tax*, mis par M.r Pitt, dans la dernière guerre, a fourni une preuve bien remarquable des sacrifices que font les Anglais pour conserver les apparences. Cet impôt odieux, sur-tout dans un pays de commerce, obligeait tous les particuliers à faire la déclaration de leurs biens. Combien de gens auraient perdu leur crédit, s'ils eussent donné le véritable état de leur fortune! Mais il n'en est presque aucun qui n'ait préféré de payer plus qu'il ne devait, et de sauver son crédit par de fausses déclarations.

Des maisons de campagne supposent l'aisance et la richesse : aussi n'est-il pas de négociant, de marchand, et même de petit boutiquier, qui ne veuille se donner une maison de campagne, et qui ne se croie obligé de passer le dimanche hors de Londres, pour faire croire au moins qu'il en a une. Autrefois les négocians ne se donnaient cette jouissance, que lorsqu'ils s'étaient déjà enrichis par le commerce; aujourd'hui on la regarde comme un moyen de crédit, et très-souvent elle devient une cause de banqueroute.

Une sotte vanité, plutôt que des vues d'in-

térêt, engagent souvent à prendre des apparences. On tient un état au-delà de ses moyens; on veut aller de pair avec des hommes plus riches que soi; on fait donner à ses enfans, une éducation au-dessus de leur état, qui n'est propre qu'à les en dégoûter, en leur inspirant des idées ambitieuses; on fait des voyages aux eaux, qui emportent tout le revenu de l'année, et qui dérangent, si on ne s'impose les plus dures privations; enfin, on perd une petite fortune, pour faire croire qu'on en a une considérable, et l'on tombe dans la classe la plus abjecte, pour avoir voulu s'élever à celle des *gentlemen* et des nobles.

La fureur d'en imposer par les apparences, cette cause de tant de désordres, est une manie nationale; elle n'attaque pas seulement les particuliers, le gouvernement même en est atteint. La Grande-Bretagne a voulu jouer en Europe un rôle disproportionné à ses moyens; elle a voulu envahir un commerce trop étendu, elle a fait faire des guerres à ses frais. Sa dette était déjà accrue à un point effrayant: par la dernière guerre, que son ambition a suscitée et prolongée, elle a presque doublé sa dette, et elle s'est mise dans la nécessité de remplacer des alliances utiles, par un état de défense oné-

reux et d'augmenter ainsi ses dépenses. Quel sera le résultat de cet état violent ? Il est probable qu'elle aura le même sort que ceux qui sacrifient tout, pour conserver les apparences, et que la perte d'un crédit fondé sur les apparences, entrainera sa banqueroute et sa ruine.

CHAPITRE XCII.

Sincérité et franchise.

Dans plusieurs pays la pensée même n'est pas libre, et une personne soupçonnée d'hérésie en matière de religion ou d'état, ne peut pas toujours éviter d'être persécutée. En Angleterre, non-seulement la pensée, mais même la langue, la plume et la presse sont libres. Un Anglais n'a aucune raison d'être dissimulé et hypocrite; il peut parler comme il pense, et agir comme il lui paraît juste et convenable. Ni la constitution, ni les lois, ni l'éducation, n'ont pour objet d'en faire un esclave. Il se montre comme un homme libre, par habitude, parce qu'il sait qu'il n'a rien à craindre tant qu'il se conforme aux lois de son pays: ainsi ces lois, et l'absence de tout

arbitraire, doivent contribuer à le rendre franc et sincère.

On remarque en effet ces qualités dans les *vrais Anglais*, c'est-à-dire, dans ceux qui vivent dans les campagnes et du revenu de leurs terres. Ils ne sont pas prodigues d'expressions, de complimens et de protestations d'amitié, mais on peut compter sur leur parole. Hors de cette classe, la franchise et la sincérité sont moins communes, parce que l'esprit mercantile ne leur est pas favorable, et elles deviennent plus rares à mesure que cet esprit fait des progrès. Il domine aujourd'hui dans toutes les classes: quoiqu'il ne soit pas incompatible avec la probité, il lui est souvent contraire, parce qu'il lui donne pour mesure l'intérêt.

CHAPITRE XCIII.

Taciturnité.

Les Anglais affectent la taciturnité, et s'imaginent qu'elle est une qualité louable. Pour juger si elle est telle en effet, il faut examiner quels sont les motifs des taciturnes : d'abord ils

craignent de s'exposer à des inconvéniens qu'on évite par le silence; il est certain qu'un homme qui communique, sans réserve, toutes ses pensées dit souvent ce qu'il voudrait pouvoir révoquer. Il faut sans doute de la réserve, mais il ne faut pas la pousser jusqu'à se rendre muet. Il y a moins d'inconvénient à parler en réglant ses discours par la prudence qu'à devoir justifier une taciturnité affectée.

Une défiance excessive de soi-même est une autre cause de taciturnité; cette qualité se trouve quelquefois dans des hommes du caractère le plus aimable : c'est une faiblesse qui mérite de l'indulgence, quoiqu'elle fasse tort à la société en la privant de la communication de beaucoup d'idées utiles. L'orgueil est plus souvent, que la défiance de soi-même, une cause de taciturnité. Il y a des personnes qui pensent que la compagnie où elles se trouvent ne mérite pas qu'elles leur fassent part de leurs sublimes conceptions; elles observent aussi que le silence donne l'apparence de la sagesse, et comme elles sentent bien qu'elles n'ont pas d'autre moyen aussi facile pour acquérir cette réputation de sagesse, elles gardent le silence. L'orgueil est si souvent uni au mauvais naturel qu'on peut les appeler *compagnons inséparables;* aussi la taciturnité est-

elle souvent l'effet du mauvais naturel. « Rien de plus commun, dit M. Knox, que d'entendre des Anglais, de retour d'une société où ils n'ont pas dit un seul mot, passer en revue tout ce qui y a été dit avec l'intention de blâmer les propos les plus indifférens. Dans l'intérieur des familles la médisance est une des grandes occupations. »

La stupidité ou le défaut d'idées est une des principales causes de la taciturnité. Parmi les Anglais, il y en a beaucoup dont les idées sont totalement absorbées par les affaires de commerce ou de trafic, etc., et dont la sphère de connaissances est plus circonscrite peut-être qu'elle ne l'est chez les individus des mêmes classes dans les autres pays. Il faut avouer que pour ceux qui sont dans ce cas, la taciturnité est une qualité louable, car vouloir parler de ce qu'on n'entend pas, c'est joindre la vanité à l'ignorance. Les hommes de cette classe doivent fréquenter les cercles dans lesquels il est possible, selon M. Knox, d'être un très-bon compagnon sans exprimer une seule idée et sans dire un mot de plus qu'il n'est nécessaire pour répéter les *toasts*.

Les taciturnes anglais citent souvent, pour se justifier, l'exemple d'Addisson, et rapportent

l'anecdote suivante : Un homme connu par son esprit avait recherché la compagnie du *Spectateur*, avec beaucoup d'empressement, dans l'espérance d'être témoin de cet *humour* qui caractérise ses écrits. Addisson ne dit pas un mot, mais en revanche il but beaucoup, et avec si peu de modération que son estomac se trouva surchargé. Sur cela le curieux remarqua qu'il n'était sorti rien de bon de la bouche d'Addisson que le vin qu'il avait bu. Ceux qui citent cette anecdote pour leur justification, devraient se rappeler que dans un cercle d'amis la conversation d'Addisson était agréable et instructive, et que la cause de sa taciturnité accidentelle était une défiance naturelle dans la compagnie d'étrangers, défiance dont il cherchait à se débarrasser en buvant plus qu'il n'aurait fait sans cela.

CHAPITRE XCIV.

Réserve et fausse honte.

Monsieur Loveday avait coutume de dire que la réserve (*shyness*) est la *folie anglaise*. « Si on s'y livre, dit le docteur Horne, évêque de Norwich, elle peut en effet causer la folie

en portant les hommes à fuir la société et à vivre dans la solitude que peu de têtes peuvent supporter, sur-tout si elle est accompagnée de l'oisiveté ; elle peut aussi être l'effet de la folie, qui est en général misanthropique et maligne. Quelqu'un a dit que la réserve a toujours pour base l'orgueil. Vous n'aimez pas la compagnie, vous n'y êtes pas à votre aise ; pourquoi ? c'est que vous sentez que vous avez quelque défaut qui vous empêche de briller comme vous le désirez. D'autres l'emportent sur vous par leur politesse, leur esprit, et l'art de plaire. Vous sentez votre infériorité, et vous êtes fâché d'être ainsi ravalés ; vous fuyez le théâtre de votre humiliation ; vous haïssez ceux qui vous humilient ; vous vous en vengez, en disant du mal avec d'autres qui ont souffert la même humiliation, et vous vous consolez mutuellement.» «Un Anglais est sur la réserve, dit madame Piozzi, par mesure de sûreté, pour ne pas dire quelque chose qui prête à la censure et à la moquerie des autres. C'est-là ce qui fait qu'une compagnie entière, parmi nous, garde souvent le silence pendant un temps considérable. »

« Je méprise cette réserve, dit un Anglais, c'est elle qui nous rend le moins sociable et le plus *inurbain* de tous les peuples. »

CHAPITRE XCV.

Moquerie.

HOBBES veut que le rire ne vienne que de l'orgueil; suivant lui, lorsqu'un homme rit immodérément, au lieu de dire qu'il est gai on devrait assurer qu'il est orgueilleux : on dirait qu'Hobbes n'avait vu rire que des Anglais. Son assertion serait un paradoxe si on ne distinguait pas le rire qui naît de la joie, du ricannement malin qu'inspire la raillerie. L'orgueil ne connaît que cette seconde espèce de rire, et c'est celui qui est familier aux Anglais. Le penchant à la moquerie est un de leurs traits caractéristiques; elle ne consiste pas chez eux à railler un homme en face, sans qu'il puisse se défendre, à le persifler sans qu'il s'en aperçoive; elle consiste à censurer, à tourner en ridicule les absens, leurs discours et leurs actions. Reçoit-on une visite ? à peine le visiteur est sorti qu'on fait un examen rigoureux de tous les mots qu'il a prononcés, de tous les mouvemens qu'il a faits; on essaie de tout tourner en ridicule, et pour peu que le sujet y prête, on rit. Qu'on examine

le genre de plaisanterie que préfèrent les Anglais : c'est toujours celui qui tient de la moquerie. Prenez leurs recueils de bons mots, de contes, d'anecdotes : ils consistent en grande partie en *bulls*, balourdises et niaiseries qui font rire aux dépens de celui qui les dit. On ne rit qu'autant que la malignité et la prétention de supériorité sont satisfaites : si on n'avait pas ces motifs on n'aimerait pas à rire de bêtises. C'est ce penchant à la moquerie qui fait qu'ils aiment tant la comédie, les écrits satiriques, les ouvrages ironiques et plaisans.

Par une contradiction monstrueuse que les moralistes ont remarquée, plus on a de goût pour la moquerie, plus on est fâché quand on en devient l'objet : aussi n'est-il personne qui la craigne plus que les Anglais. C'est cette crainte qui produit cette fausse honte, cet embarras qui sont si communs aux Anglais de tous les âges ; de là cette réserve excessive, cette *cautele prudentielle*, cette grande taciturnité qui rendent l'Anglais insociable. « Il ne peut supporter l'idée qu'on se moquera de lui, dit un Anglais, et c'est pourquoi il va en compagnie cuirassé de silence, se tient sans cesse sur la défensive, et prend un air d'austérité qui n'est nullement son caractère naturel. »

CHAPITRE XCVI.

Curiosité et crédulité.

UNE curiosité et une crédulité excessives sont aussi des traits du caractère anglais : on les trouve également chez d'autres peuples, mais on en est d'autant plus frappé en Angleterre qu'on suppose beaucoup de bons sens aux Anglais. Cet amour de la nouveauté, et cette crédulité peuvent seuls expliquer plusieurs faits consacrés par l'histoire, et d'autres qui arrivent tous les jours. De là, ce nombre incroyable de papiers-nouvelles qui sont lus avec avidité ; de là la croyance implicite qu'on accorde aux rapports des gazettes, sur-tout en temps de guerre ; de là les effets des fausses nouvelles propagées à la Bourse ; de là enfin ces affiches de charlatans de toute espèce qu'on publie tous les jours et qui font tant de dupes.

Le grand nombre de sectes religieuses, et l'empressement avec lequel on adopte leurs doctrines, prouvent qu'on joint la crédulité à l'amour de la nouveauté. Quiconque a passé dans la vaste place de Moorfield a pu voir des groupes

nombreux formés autour de personnes les unes montées dans une espèce de chaire, les autres sur des tréteaux. Ce sont des vendeurs d'orviétans et des prédicateurs enthousiastes et soi-disans inspirés. Il a pu observer qu'en général ces charlatans sont écoutés avec beaucoup d'attention, tandis qu'ailleurs ils seraient exposés aux mauvais traitemens de la populace. C'est l'amour de la nouveauté qui leur procure des auditeurs bénévoles.

Les habitans de Londres sont si fameux par leur curiosité et leur crédulité qu'on les désigne aussi sous le nom de badauds (*cockney*). L'histoire du revenant de Cocklane qui s'entretenait avec le public, et celle du charlatan qui avait promis d'entrer dans une bouteille, suffisent pour donner une idée de la badauderie des habitans de Londres. Ce ne fut qu'après que le revenant eut eu plusieurs conversations qu'on soupçonna et qu'on découvrit l'imposture. Le charlatan eut pour spectateur des personnes de la plus grande distinction, et entr'autres le duc de Cumberland, frère du roi; probablement elles furent attirées par la curiosité de voir comment cet imposteur se tirerait d'affaire; mais beaucoup de *cockneys* crurent qu'en effet il entrerait dans une bouteille de pinte, et furent

si fâchés d'être trompés dans leur attente qu'ils l'auraient mis en pièces s'ils l'eussent trouvé.

La curiosité est si forte dans les Anglais qu'ils n'épargnent rien pour la satisfaire, et qu'il faut peu de chose pour l'exciter. Tout, à Londres, peut devenir un sujet d'exposition publique. Lorsque Théodore, roi de Corse, fut parti de cette capitale pour son expédition, le particulier chez qui il avait logé, tourmenté par l'affluence du monde qu'amenait chez lui la curiosité de voir la chambre de ce prétendu monarque, imagina de ne la montrer que pour de l'argent; il se borna à un schelling par personne, et il amassa une somme considérable.

CHAPITRE XCVII.

Singularité.

L'ANGLETERRE est le pays natal de la bizarrerie et de la singularité. Le désir de se distinguer et de se montrer différent des autres est la passion dominante. Ce goût de singularité tient sur-tout au gouvernement, qui laisse à chacun la liberté de satisfaire son humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples esclaves,

et la singularité est la suite d'un amour propre excessif.

« Cette affectation de singularité, dit un Anglais (*), dans quelque circonstance qu'elle se montre, est toujours le résultat de beaucoup d'orgueil et de peu de bon sens ; elle provient d'une misérable ambition de faire parler de soi, n'importe pour quel motif. » On pourrait citer une foule d'exemples de singularités bizarres et ridicules. On m'a montré un Anglais qui a épousé, depuis plus d'un an, une des plus belles filles d'Angleterre et qui n'a pas encore couché avec elle ; il dit pour raison qu'il n'y a personne qui en se mariant ne couche avec sa femme.

Un lord, retiré dans ses terres, forme, dans une insomnie, le projet de se marier et de prendre pour femme celle que le hasard lui offrira à son réveil. Il ordonne à son valet de chambre de faire monter la première fille qu'il rencontrera sur ses pas : la fille du concierge se présente la première ; son maître lui propose de le suivre à l'église pour l'épouser : la fille croit qu'il plaisante et se retire. Le lord dit à son valet de chambre d'en faire monter une autre ; c'est une fille de cuisine qui est amenée : elle dit au lord

(*) V. *The Babler*, t. I, n.° 47.

que sa servante est à ses ordres, et devient son épouse. Le fruit de cette union impromptu fut un fils qui a rempli avec éclat les premières dignités de l'état.

Lord Baltimore se fit aussi remarquer par ses singularités. Ayant voyagé en Turquie, il prit goût pour les mœurs des Turcs, et sur-tout pour la pluralité des femmes. Il fit faire dans Pecadilly un harem sur le modèle de celui du visir Hassem-Pacha qu'il avait connu, et le remplit des plus jolies filles qui avaient toutes les jouissances excepté la liberté. Elles étaient étroitement gardées par de vielles duègnes, et n'avaient d'espoir de sortir du sérail que quand le maître était las d'elles; alors celles qu'il congédiait étaient comblées de présens, et la plupart très-richement dotées. L'existence de ce sérail ne fut pas long-temps un mystère; les chansonniers, les faiseurs de caricatures et les journalistes s'égayèrent aux dépens du Pacha anglais. Des malveillans portèrent une de ses sultanes à l'accuser de lui avoir fait violence. Le lord se justifia en prouvant que la fille était venue d'elle-même s'offrir à orner son harem, et qu'il l'avait lui-même renvoyée à cause de son caractère peu sociable. L'injonction que les juges firent au lord de mener une vie plus régulière, le désir

d'avoir un harem le décidèrent à quitter l'Angleterre et à aller se fixer à Candie, où le climat est très-doux, et où il aurait pu satisfaire ses fantaisies. Il mourut à Naples à l'âge de trente-six ans, au moment où il allait s'embarquer pour Candie.

CHAPITRE XCVIII.

Activité anglaise.

« Il est douteux que l'industrie active soit un des traits caractéristiques de la nation anglaise. Ceux qui sont obligés de travailler et qui en ont la volonté, travaillent avec ardeur et avec assiduité, mais la majorité est portée à vivre dans l'indolence. Aucun peuple n'aime les jours de fêtes autant que les ouvriers anglais. Peut-être ils consentiraient plutôt à se soumettre à des lois despotiques, qu'à être privés des jours fixes destinés à l'oisiveté, à l'ivrognerie et à la débauche. Les rues de Londres sont sans cesse remplies de monde, et la plupart avec des mines aussi sérieuses que si leurs têtes étaient occupées des affaires les plus importantes. Cela frappe

un étranger qui a vu dans d'autres pays beaucoup plus de visages gais, qu'il n'en rencontre en Angleterre. On est porté à croire que ceux qui remplissent ainsi les rues, sont occupés d'affaires, mais la plupart ne cherchent qu'à tuer le temps.

» On peut dire la même chose de ceux qu'on rencontre sur les grandes routes. On voit passer nombre de personnes à cheval, mais on peut compter, sans craindre de se tromper, que sur dix, il y en a au moins sept qui courent par amusement, et qui cependant, sans aucune nécessité, vont aussi vîte que s'il s'agissait d'aller voir un ami expirant. Les voitures sont remplies d'oisifs des deux sexes, qui pour se fuir eux-mêmes et pour jouir de l'air frais, se ferment hermétiquement, et se regardent l'un l'autre en silence. Les coches et les diligences sont aussi remplis de personnes qui la plupart voyagent pour être absens de chez eux, pour faire quelque visite inutile, pour sortir de la ville et avoir un motif d'y retourner.

» Il semble qu'il y ait beaucoup d'activité parmi les Anglais, quoique le travail ne soit pas ce qui leur plaît d'avantage. Ceux qui sont forcés de travailler, le font dans l'espérance de vivre ensuite dans l'oisiveté, et de jouir de la vie,

quoique leurs années leur disent qu'ils n'en auront pas le temps. » (*).

CHAPITRE XCIX.

Esprit commercial.

L'ESPRIT commercial est un des grands traits caractéristiques de la nation anglaise. Non-seulement la nation est entièrement adonnée au commerce, mais le gouvernement en fait le premier objet de ses soins, et le but de toutes ses vues. Depuis Cromwel, le motif, ou visible ou caché, de toutes les guerres des Anglais, a été d'étendre leur commerce. Ils n'ont fait aucun traité depuis cette époque qui n'y ait apporté quelqu'avantage. Tous les ministres, quelque différence qu'il existât dans leurs principes, se sont toujours accordés sur ce point.

Le commerce étant l'objet principal de toutes les classes comme du gouvernement, il en résulte un esprit de calcul et d'ordre qui se montre par-tout. On voit les Anglais en général attacher une valeur quelconque aux plus petites choses,

(*) V. *Wenderburn View of England.*

et ne les perdre jamais de vue. Ils calculent tout avec la plus scrupuleuse exactitude, tant la dépense d'un établissement, d'une entreprise, que les frais d'une partie de plaisir faite en commun, d'un dîné à une taverne, à un club, etc.

Les effets de cet esprit commercial se remarquent partout. Il fait que l'on estime l'argent par-dessus toute chose; que l'on ne rougit ni d'en offrir, ni d'en recevoir; que l'on est disposé à s'avilir et à se laisser corrompre, dès qu'on est pressé par le besoin ou tenté par la cupidité. Il fait que tout devient objet de trafic et d'échange. Un lord, un riche particulier qui a des voix à sa disposition, vend son crédit à la cour, et ce marché est en quelque sorte constitutionnel. Dans les mariages, les biens sont ce qui décide les alliances. Souvent les jeunes filles libres dans leurs choix, n'estiment l'homme que par la fortune; souvent la beauté n'a de prix aux yeux des hommes que le prix de l'or qu'elle possède. L'esprit commercial fait qu'on n'a que la probité nécessaire au crédit; qu'on sacrifie tout sentiment à l'intérêt, qu'on regarde les hommes comme une denrée, qu'on fait la traite sans scrupule, qu'on entretient la guerre et que l'on prépare la famine!

CHAPITRE C.

Intempérance.

« UN auteur célèbre a observé, dit Le Babler, qu'en proportion qu'un peuple est barbare, il est adonné à l'ivrognerie. S'il fallait juger du peuple anglais d'après cette règle, il serait à craindre que notre caractère national ne parût pas le plus estimable. Quoique peu de nations sachent donner de meilleures règles de conduite que nous, il n'y en a pas qui soit plus déraisonnable dans la pratique. Quand nous nous visitons pour passer quelques heures agréablement, nous ne savons pas, selon l'expression de Pope, *jouir du festin de la raison* et de *l'épanchement de l'ame.* Nous croyons que tout festin est insipide tant que la raison n'en est pas bannie; et nous nous imaginons, par une dépravation inconcevable, qu'on ne jouit des plaisirs de la société que là où la politesse et les bienséances sont sacrifiées, et où le bruit et le tumulte, nés des excès, règnent à la place du bon sens et de la moralité.

» A la honte de notre pays, nous imitons

fidèlement les vices et les folies de nos voisins, mais nous n'avons garde de les prendre pour modèles dans ce qu'ils ont de louable. Dans leurs repas les Français sont aussi polis que sensés. Ils y montrent beaucoup de vivacité et de gaieté sans tomber dans la moindre indécence. Ils savent égayer la société sans avoir recours à l'immoralité. Lorsque les convives sont le plus animés, ils ne pensent point à renvoyer les femmes, uniquement pour se livrer à l'obscénité et à la licence. Au contraire, ils estiment les plaisirs d'un festin par le nombre de femmes qui y assistent, et ne regardent pas comme bien employée une soirée qu'ils passeraient entr'eux à la taverne. C'est ainsi que dans les communications les plus intimes des familles, on ne voit qu'une liberté raisonnable et une politesse sans gêne.

» Mais il n'en est pas de même chez nous, à beaucoup près. Si une domi-douzaine d'amis se rassemblent chez une connaissance estimable, au lieu de traiter sa femme, sa sœur, ou sa fille avec le degré de respect convenable, ils manifestent tous une répugnance absolue pour leur compagnie. Au moment où on lève la nappe, ils attendent qu'elles se retirent, et regardent comme une preuve d'impolitesse, si par hasard

elles restent un moment de plus qu'à l'ordinaire. Eh! pourquoi sont-ils si impatiens d'être livrés à eux-mêmes? pour l'indicible plaisir de porter des toasts obscènes. Il semble naturel de chercher avec plus d'empressement la compagnie des femmes dans le moment où nous nous efforçons d'être contens et heureux. Mais non, il est impossible de rendre un Anglais heureux, si on ne lui permet pas de se plonger dans les excès les plus grossiers. La conversation d'une femme aimable ne lui paraît pas comparable aux éclats bruyans d'un compagnon dissolu, et il est absolument nécessaire qu'il soit *glorieusement ivre*, selon l'expression à la mode, pour qu'il soit au comble du bonheur d'un *bon vivant* ».

L'intempérance, dans le manger, n'est pas aussi habituelle parmi les Anglais, que l'ivrognerie. Ils font grand cas du *good-eating* (bien manger). Il n'y a point de plaisir chez eux, si l'estomac n'en n'est pas; point de fête qu'autant que l'on mange; mais leur table ordinaire est simple. Ce n'est que lorsqu'il y a des invitations et de l'apparat, dans les réunions de famille, de clubs ou de corps, qu'on fait de grands, mais non d'excellens repas. C'est là que les Anglais déploient leur gourmandise ou plutôt leur gloutonnerie, comme ils l'appellent eux-mêmes

(*gluttony*). Les dîners des corporations sont fameux par la consommation qui s'y fait. Toutes ont des salles de festin destinées pour ces assemblées *mangeantes*. Les colléges des médecins, des apothicaires et des chirurgiens, ont aussi leurs repas de corps dans lesquels ils ne montrent pas plus de sobriété que les autres corporations, sans doute pour ne pas donner un exemple qui serait contraire à leurs intérêts.

« Les habitans de la Cité de Londres, dit un Anglais (*), n'ont pas de rivaux dans leur goût pour les grands repas : leurs bandes réunies attaquent, avec une surprenante impétuosité et une vigueur inconcevable, les forces combinées de la tortue, de la venaison, des pâtés, etc. La fête du lord maire est une source de richesses pour les médecins et les apothicaires : ce sont les indigestions qu'on y gagne qui donnent une haute idée de l'hospitalité du premier magistrat de la Cité. « Les *aldermen*, qui forment avec le maire la première magistrature de la Cité, ont souvent des dîners de cérémonie et sont fameux par leur *gluttony*. Un *appétit d'alderman*, une *chère d'alderman*, un *embonpoint d'alderman*, etc., sont des expressions proverbiales.

(*) V. *The Ranger*, t. I, n.° 20, 1791.

Leur gloutonnerie est le sujet de mille contes plaisans. Le célèbre Wilkes, qui était aussi *alderman*, étant à un dîner de cérémonie, offrit de servir à son collègue Boydell, de la tortue ou du daim, qui étaient à sa portée : l'*alderman* le remercia en lui disant qu'il mangerait des fèves et du lard (*beans and bacon*, plat commun et populaire). Wilkes fit la même offre à l'*alderman* Macaulay, et en eut la même réponse. Il se leva alors, et demandant un moment de silence, il dit au lord maire : « Mylord, les méchans nous ont accusé d'intempérance et nous ont signalés comme des gloutons ; pour les confondre et leur imposer silence, je fais la motion que votre seigneurie ordonne à l'archiviste de la Cité, de consigner dans nos annales que deux *aldermen* de Londres, préfèrent les fèves et le lard, à la tortue et au daim. »

Il y avait à la gallerie de Shakespeare, un tableau représentant le maire et la cour des *aldermen*, dont les couleurs commençaient à s'effacer. Le propriétaire fit venir un peintre pour qu'il y mît une couche de vernis. « Emploierai-je du copal ou du mastic ? dit l'artiste : Ni l'un, ni l'autre, répondit un spectateur ; si vous voulez donner de l'éclat aux figures, vernissez-les avec de la soupe à la tortue. »

La soupe à la tortue (*turtle-sup*), ou en guise de tortue (*mock-turtle*), est un mets si friand pour les Anglais, que souvent on fait annoncer dans les gazettes que tel jour on en servira dans telle taverne.

CHAPITRE CI.

Propreté.

LA propreté a des causes morales et physiques. On a remarqué que les peuples libres sont les plus propres : la liberté produit l'aisance et l'aisance la propreté. Aristote met la propreté au nombre des *demi-vertus*. On peut dire que les Anglais, comme les Hollandais, la regardent comme une vertu entière. Mais chez eux cette vertu est nécessaire. L'air humide et presque toujours embrumé qui enveloppe Londres, exige la plus grande propreté. De là vient que la vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les portes, les escaliers, etc., tout est chaque jour lavé, écuré, frotté. De là vient qu'au moins une fois par semaine on lave les appartemens, dont les planchers sont de sapin

pour que l'eau absorbe l'humidité que l'air porte et dépose partout.

Ce genre de propreté est incommode, et les Anglais eux-mêmes s'en plaignent. « Les samedis particulièrement, dit le *Connaisseur*, nous sommes obligés de renoncer à notre maison. C'est le jour du déluge universel. On ne consulte pas le temps pour faire cette opération aquatique : qu'il gèle ou qu'il neige, qu'il fasse sec ou humide, il faut que ce jour là la maison soit innondée. Point de raisons qui vaillent : il faut nager ou se noyer, il n'y a pas de milieu. Il y a des femmes qui répètent ce nettoiement presque tous les jours de la semaine. On entend tous les matins battre les tapis, frotter les parquets, essuyer tous les meubles. Le maître est chassé de chambre en chambre, et vit toujours dans la mal-propreté afin que sa maison soit propre. Il n'y a aucune différence entre une maison qui est toujours mal-propre et une maison qu'il faut toujours nettoyer. »

« Les Anglais, pour la propreté en général, dit un autre observateur de la même nation, surpassent peut-être tous les autres peuples de l'Europe. Cependant, dans plusieurs articles les Français sont plus délicats : par exemple, ils ne boivent jamais l'un après l'autre dans le

même verre. Il serait à souhaiter que cette délicatesse fût plus commune dans la Grande-Bretagne; mais on n'éprouve pas de dégoût pour les choses auxquelles on a été accoutumé dès l'enfance.» On pourrait encore citer plusieurs usages contraires à une propreté délicate, entr'autres la manière dont les Anglais évitent de cracher et de se moucher, l'habitude de porter des ongles très-longs, l'usage d'avoir des pots de chambre dans les salles à manger, etc.

Partout le beau sexe se distingue par la recherche de la propreté. Chez les Anglaises elle fait le plus bel ornement de leur parure. On prétend cependant que ce n'est pas sans raison que l'ambassadeur Caraccioli, disait que si les femmes en Angleterre, étaient plus propres devant les hommes, elles l'étaient d'avantage, en France, devant dieu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne fait que d'introduire en Angleterre un meuble qu'on regarde en France, non comme tenant aux affectations du luxe et de la mollesse, mais comme nécessaire à la propreté. Un noble émigré, pour se procurer des ressources, imagina de se faire fabricant de ce meuble, qui de long-temps n'aura de nom en Angleterre. Il lui donna la forme de boîte, comme ceux qu'on destine pour le voyage, et

cette précaution en facilita le débit. Il avait pris pour devise ces mots du *Spectateur*: « La propreté est la mère nourrice de l'amour. »

CHAPITRE CII.

Égoïsme.

« ON attache assez communément l'idée de sentimens tendres au caractère des Anglais, quoiqu'il n'y ait peut-être pas de pays au monde où l'égoïsme, la qualité la plus opposée, soit plus générale. Le sentiment y est tout dans les romans ou dans la tête des femmes. On s'y sépare tous les jours, avec la plus grande indifférence, d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux qui part pour une longue absence, pour des voyages dangereux, et dont on parle avec un sang-froid révoltant. On y voit sans cesse des familles quitter, sans en éprouver le moindre regret, leurs proches, leurs amis, la société à laquelle elles étaient habituées, le lieu qu'elles habitaient, pour aller vivre d'économie dans le continent, après avoir dérangé leur fortune, et éviter à leur orgueil l'humiliation de baisser leur train aux yeux de leurs concitoyens. Un fils à sa

majorité, une fille même unique lorsqu'elle se marie, y souffrent constamment que leur mère, souvent dans un âge avancé, quitte sa maison, le lieu où elle leur a donné naissance, où elle a dirigé leur première éducation, le train d'une fortune opulente à laquelle elle était habituée, pour aller se retirer, avec un mince douaire, dans une maison solitaire, et y finir ses jours dans le délaissement et l'ennui. Je voulus me récrier un jour contre cet usage général et barbare, au sein d'une famille respectable et très-unie, parmi des gens idolâtres de leurs enfans, et mon étonnement y parut ridicule: « Qui voudrait s'astreindre, me dit-on, aux soins continuels qu'exigerait la présence habituelle d'une belle-mère ? C'est pour être libre et vivre à sa mode que l'on se marie (*). »

Non-seulement on n'est pas choqué de voir les pères et les enfans se traiter presque comme des étrangers qui n'ont rien de commun, mais on prétend justifier cette pratique, qui assimile les hommes aux bêtes dont les petits se séparent de leurs parens dès qu'ils peuvent fournir d'eux-même à leurs besoins. Telle paraît avoir été l'opinion du docteur Johnson, le plus austère des

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne.*

moralistes Anglais. Dans son voyage d'Ecosse, étant à déjeûner chez le docteur Blacklock, il vit M.r Mackenzie, auteur de l'*Homme sensible* et du *Miroir*, qui s'y était rendu pour faire connaissance avec lui; lorsque M.r Mackenzie se fut retiré, M.me Blaclock fit son éloge et dit: qu'au plus beau génie il joignait les vertus sociales les plus aimables; elle cita sa piété filiale: « Le père et le fils vivent ensemble, dit-elle, dans la même maison, et en si parfaite harmonie, qu'il est difficile de dire si le père montre plus d'estime et de bonté pour son fils, que le fils n'a de respect et de tendresse pour son père. — Ils ne devraient pas vivre ainsi ensemble, répondit Johnson. » M.me Blacklock, étonnée, demanda au docteur pourquoi il avait une telle opinion? « Le fils, repliqua Jonhson, ayant atteint l'âge de discrétion et de maturité, doit devenir lui-même chef de famille; l'ordre de la nature et les usages de la société exigent que cela soit ainsi. Si c'était l'intention de la providence que les parens et leurs enfans, parvenus à l'âge de maturité, continuassent à faire une seule famille, il serait moins rare de les voir vivre ensemble en bonne harmonie (*). »

(*) V. *Public Characters*, for 1802, *Vie de Mackenzie.*

CHAPITRE CIII.

Haine pour les étrangers.

LA haute opinion que les Anglais ont d'eux-mêmes les porte à regarder les étrangers comme très-inférieurs à eux, à les mépriser, à les haïr. Il n'est aucun étranger qui n'ait éprouvé les effets de ce sentiment. Quelqu'accueil qu'on lui fasse quelque reconnu que soit son mérite, on lui fait toujours sentir qu'il est étranger. « Un professeur d'Oxford, savant respectable, dit M.r Venderburn, m'ayant invité à sa maison, me fit un jour, après une conversation agréable de plusieurs heures, le compliment suivant: Monsieur, vous avez l'air et la manière de penser d'un Anglais; c'est pitié que vous ne soyez pas né dans notre pays! Ces paroles, quoique dictées par un sentiment de bonté, sont une preuve que les lumières et le bon naturel ne suffisent pas pour écarter l'influence des préjugés nationaux, quand on en a été imbu dès l'enfance. »

Il y a trente à quarante ans que le peuple de Londres apostrophait du titre de *french-dog*, tout étranger qu'il reconnaissait. Depuis ce

temps, cette classe s'est civilisée et n'insulte plus les étrangers, sur-tout depuis que les modes du continent ont été introduites en Angleterre. Cependant cela n'empêche pas que même un mendiant anglais, à la vue d'un étranger, dont l'extérieur annonce l'aisance et la richesse, ne se croie supérieur à lui, et ne se dise à lui-même : « Je suis bien aise de n'être pas étranger. »

Un étranger établi à Londres avec une fortune qu'il y avait apportée, avait épousé une Anglaise qui me paraissait réunir des qualités aimables et solides: « Mon mariage, me disait-il, est un des plus heureux que jamais étranger ait fait en Angleterre ; cependant, je ne conseillerais jamais à personne d'épouser une Anglaise, surtout s'il voulait rester en Angleterre. Imbue du préjugé national, une Anglaise croit l'honorer en s'unissant à un étranger; elle croit être supérieure à son mari, et prétend à une indépendance à laquelle ses compatriotes n'oseraient aspirer. Si l'on a des enfans, leur éducation entraîne presque toujours les inconvéniens les plus graves. Ils sont en butte, comme fils d'un étranger, aux mauvais traitemens de leurs compagnons. Bientôt ils sont imbus eux-mêmes des préjugés qui font partie de leur éducation, et

finissent par rougir de leur père et le méconnaître. »

On convient généralement que cette tache du caractère anglais provient sur-tout de l'éducation, mais on indique pour l'excuser d'autres causes qui peuvent y contribuer: d'abord, dit-on, ils sont insulaires, et l'on accorde que les insulaires ont toujours quelque chose qui les distingue des peuples du continent. Guillaume-le-Conquérant pourvut ses compagnons d'armes aux dépens des Anglais, qui ne purent se voir dépouiller avec plaisir pour enrichir des étrangers: ils avaient oublié qu'eux-mêmes, comme Anglo-Saxons, avaient jadis dépouillé les Bretons. Les plus riches bénéfices, lorsque l'Angleterre était soumise au saint-siége, étaient souvent donnés aux étrangers. Du temps de Henri VIII, il n'y avait pas moins de quinze mille Flamands à Londres, qui faisaient tout le commerce au détriment des gens du pays. Il n'est pas surprenant, ajoute-t-on, après cela, que les Anglais aient de la haine pour les étrangers, et que les effets en soient encore sensibles, quoique les caüses aient cessé d'exister.

En admettant que la haine pour les étrangers provienne en partie de ces causes qui n'existent plus, il est impossible de ne pas l'attribuer prin-

cipalement à d'autres causes existantes, l'éducation et l'orgueil national. Bien loin de combattre ces préjugés absurdes et odieux, l'éducation les inspire et les fortifie; les voyages, qui en sont le complément, ne font que les confirmer. On sait que les Anglais voyageurs évitent la société des habitans du pays qu'ils visitent, n'apprennent point les langues étrangères, et ne vivent qu'entre eux. Aussi, au lieu de se débarrasser de leurs préjugés, et de rapporter des opinions plus libérales, ils ne savent, de retour dans leur patrie, que censurer les mœurs des peuples qu'ils n'ont pu connaître et qu'ils auraient dû étudier. On ne peut trop blâmer les écrivains, moralistes et politiques, qui entretiennent et propagent ces odieux préjugés au lieu de les combattre. On doit sur-tout blâmer les lois et les rapports relatifs aux étrangers, parmi lesquels il y en a de récens qui supposent la dégradation de l'étranger, et violent à son égard les principes de la justice (*).

(*) V. *Blackstone*, vol Ier., chap. X, p. 369 et 379, et vol. II, p. 249.

CHAPITRE CIV.

Ennemi naturel.

Peu de jours après la conclusion de la paix, M. Goodwill, honnête propriétaire du comté de Surry, prenant le thé avec M. Sterling, riche négociant de la Cité, lui proposa d'aller faire un tour à Paris. Cette proposition inattendue causa une si grande surprise à M. Sterling qu'il resta muet. Quand il eut retrouvé la parole : « à Paris ! s'écria-t-il, à Paris ! Dieu de mes pères ! pour qui me prenez-vous ? Quoi ! quitter mon incomparable pays, le pays où je suis né, où j'ai été élevé, où j'ai prospéré ! Quitter mes affaires, mes profits, mes clubs, mes amis ! Quitter la Bourse, le café de Jérusalem, Lombard-Street et Londres ! Quitter l'Angleterre, l'incomparable Angleterre, le pays du premier peuple du monde, du peuple unique, le pays où le lait et le miel coulent en abondance ! (*a land flowing with milk and honey*). Quitter tous ces plaisirs, tous ces biens pour Paris, cette ville de crême fouettée (*a city of whip sillabubs*), la capitale des fats ; cette ville composée de

clinquant, de pommade, de fard et de petits-maîtres! (*à tawdry town made up of tinsel, pomatum paint and petits-maîtres*!) Et vous voudriez me persuader de quitter ma patrie pour un tel pays, pour le pays qu'habite notre ennemi naturel! Non, non, l'Angleterre, la vieille Angleterre pour toujours, et *damned the France* (*)!

» Quels préjugés, répondit M. Goodwill, comment avez-vous pu les adopter? comment avez-vous pu croire que l'Angleterre soit le seul pays favorisé de la nature, et que les autres en soient le rebut? Non, l'auteur de la nature désapprouve toute idée malveillante et illibérale. Il veut que le soleil éclaire de ses rayons bienfaisans d'autres pays que le nôtre, que partout il fertilise la terre et l'enrichisse de productions précieuses. Pouvez-vous l'ignorer, vous qui devez votre fortune au commerce de ces mêmes productions étrangères à notre pays? Si vous ne voulez pas quitter un instant votre sol natal, permettez au moins à votre raison d'en franchir les limites. Vous trouverez au-delà de cette mer qui nous sépare du continent, des peuples qui diffèrent de nous par leurs mœurs, leur religion

(*) V. *Travels for the heart* by M.r Pratt.

et leur langue. Mais, malgré ces différences, ils sont animés des mêmes passions que nous ; ils éprouvent les mêmes plaisirs, les mêmes peines ; ils connaissent, ils pratiquent comme nous la bienveillance, la philantropie et toutes les vertus ; comme nous, ils sont éclairés par les sciences, et excellent dans les arts. Reconnaître ces vérités, ce n'est pas dégrader notre pays natal. Il est distingué par plusieurs avantages, mais il ne les possède pas exclusivement. Qui pourrait désirer que tout ce qu'il y a de bon, de beau, d'heureux ne se trouvât que dans la Grande-Bretagne ? Qui pourrait jouir de sa prospérité au milieu d'une distribution si inégale des biens ?

» Je consons, dit M. Sterling, que les autres peuples jouissent aussi de quelques avantages, mais jamais je ne pourrai me décider à aller en France ; je répugne à me trouver au milieu de notre ennemi naturel. — Autre préjugé, reprit M. Goodwill, aussi absurde et aussi odieux. Croyez vous que l'auteur de la nature ait jeté les semences d'une éternelle discorde parmi ses enfans ? l'idée seule serait un blasphême. Le loup est l'ennemi naturel de l'agneau ; le vautour de la colombe ; ils vivent de proie : mais les animaux les plus féroces ne font point la

guerre aux animaux de leur propre espèce ; et l'homme, ce roi des animaux, cet être doué de raison, éclairé par des lumières surnaturelles, serait l'ennemi naturel de son semblable ? Ah ! tout nous dit que les hommes sont frères. C'est l'affreuse politique, c'est l'exécrable tyrannie qui entretiennent ces haines héréditaires et nationales. Quels motifs réels les nations peuvent-elles avoir d'être les ennemies les unes des autres ? Chaque pays n'offre-t-il pas à ses habitans les moyens de déployer leurs talens et leur industrie ? N'est-ce pas le commerce réciproque, l'échange mutuel qui nous procurent ces biens que la nature répand sur les différentes parties du globe ? La nature n'a-t-elle pas voulu par cette répartition entretenir entr'eux cette correspondance, et leur rappeler qu'ils sont frères ? S'il est absurde de se regarder comme l'ennemi naturel d'un autre peuple, c'est sur-tout pour celui qui doit toute sa prospérité au commerce, aux relations avec les autres peuples.

» Si nous avons été ennemis des Français, dit un de nos compatriotes, ce n'est pas la nature qui nous a rendu tels ; elle a voulu que nous fussions frères comme voisins ; mais les intrigues et l'ambition des cours et des ministres auraient voulu faire de nous des bêtes de proie. Les Fran-

çais ont vu les premiers la folie de ce long système de guerres périodiques et de fausses paix ; ils ont dit : Nous ne voulons plus être vos ennemis ; nos intérêts comme nos inclinations s'y opposent. Nous voyons enfin, que dans cet état mutuel d'animosité entre les deux nations, les auteurs de nos maux sont les seuls qui en profitent, tandis que le fer, la famine et la peste sont le triste partage des peuples trompés. »

CHAPITRE CV.

Sabots et pieds nuds.

JE me promenais un jour à Amiens, sur la place publique, avec un Anglais, mon compagnon de voyage. C'était jour de marché : de tous côtés on voyait un grand étalage de sabots. Je savais que les Anglais ont du mépris et de l'horreur pour cette espèce de chaussure, et que c'est un des traits caractéristiques par lesquels ils désignent leur *ennemi naturel*. Voulant m'assurer si mon compagnon de voyage avait cet injuste préjugé, je me mis à marchander des *souliers de bois*. « Vous me paraissez avoir une bou-

tique bien fournie, dis-je à un marchand. — Oh! dieu merci, me répondit-il, nous ne manquons pas de chaussures dans ce pays-ci. — Belles chaussures, en vérité! dit l'Anglais. — Je crois, reprit le marchand, qu'aucun endroit n'en fournit de meilleures et de moins chères. — Eh! dites-moi, mon ami, demanda l'Anglais, peut-on marcher avec? — Quelle singulière question! ne voyez-vous pas des milliers de personnes au marché, qui ne portent pas d'autre chaussure? — Sont-ils chauds? — Beaucoup plus que vos souliers. — Sont-ils légers? — Beaucoup plus légers, m'a-t-on dit, que ceux des laboureurs en Angleterre, et tout aussi souples. — Durent-ils? — On ne les use pas aisément. Si on prend garde de les casser, ils sont d'une longue durée. »

J'achetai deux paires de sabots que je donnai à des pauvres. « Quelle commodité pour les pauvres d'avoir une pareille chaussure! — La commodité des souliers de bois! dit l'Anglais, vous vous moquez: vous exciteriez mon indignation. — Considérez qu'avec un écu un homme peut se chausser, lui sa femme et une demi-douzaine d'enfans, pour plusieurs mois. — Sans doute, mais quelle chaussure! j'aimerais autant marcher avec des chaînes aux pieds. Je n'y

vois aucune différence. — Elle est cependant bien évidente : des fers annoncent la perte de la liberté ; on n'en est pas moins libre pour porter des sabots. — La liberté en sabots ! quelle absurdité ! — Quelqu'absurde que cela puisse vous paraître, il est incontestable que ces gens sont libres de porter d'autres chaussures, quand ils peuvent s'en procurer. En attendant, celle-ci les garantit de toutes les incommodités auxquelles sont exposés les pauvres qui vont pieds nuds. L'usage la leur rend aussi commode que des souliers, et son prix la met à la portée du plus pauvre paysan. L'humanité plaide en faveur des sabots, et vous reproche à vous, Anglais, de prendre plus d'intérêt à la conservation de vos bêtes, qu'à celle des individus de votre espèce. — Je ne m'attendais pas qu'il serait question de la Grande-Bretagne, à propos de sabots. — Soriez-vous étranger dans votre propre pays? Sachez donc que dans la partie du nord de votre île, où les propriétés sont si inégalement partagées, qu'il n'y a que des *lords* ou des *mendians*, les *souliers* sont aussi rares que les paroisses (*). Du moins, on peut assurer que dans la plupart des comtés, dix neuf personnes

(*) V. *Voyage de Coriat junior.*

vont nu-pieds, pour une qui est chaussée. Dans la capitale de l'Écosse, ainsi qu'à Leight, et dans d'autres villes considérables, le nombre des *va-nu-pieds* des deux sexes est si grand, qu'on en est péniblement affecté. Le peuple des campagnes et des villages en Irlande, présente le même spectacle. Ne serait-ce pas un grand acte d'humanité, que d'introduire l'usage des sabots dans ces pays humides et froids? Ne vaut-il pas mieux avoir des chaussures de bois, que de n'en avoir pas du tout? »

CHAPITRE CVI.

Illibéralité des Anglais à l'égard des Ecossais.

LA haine et le mépris que les Anglais ont pour les étrangers, embrassent aussi les Écossais et les Irlandais, leurs co-sujets. Les lettres de Junius Brutus, qu'on regarde comme un des grands défenseurs de la liberté, contiennent des preuves de cette illibéralité envers les Écossais. Au lieu de réclamer en faveur du peuple d'Écosse, qui avait été dépouillé de ses droits les plus précieux par l'acte d'union, il blâme la sage poli-

tique du gouvernement qui cherche à s'attacher par les places et la faveur, les lords Ecossais privés de l'exercice de leurs droits héréditaires, et prévenir ainsi qu'ils n'abusent de leurs influence sur les Clans pour les porter à la rébellion. Sans doute il vaudrait mieux être juste, que politique, et s'attacher les Écossais en leur assurant tous les avantages des lois et du commerce de l'Angleterre. Mais ce serait au peuple anglais à provoquer cet acte de justice, et sa jalousie, son intérêt y opposèrent toujours les plus grands obstacles.

On a de la peine à concevoir comment les Anglais qui portent l'esprit national jusqu'à haïr leurs co-sujets, peuvent faire un crime aux Écossais d'être toujours unis entr'eux, de s'entr'aider, de se soutenir par cela seul qu'ils sont compatriotes. Mais ce sentiment n'est-il pas naturel à ceux qui se trouvent en pays étranger, et les Écossais ne sont-ils pas regardés comme étrangers par les égoïstes Anglais? S'ils cherchent dans toutes leurs actions l'avantage commun, la conduite injuste des Anglais à leur égard, leur en fait une nécessité. Ceux-ci leur reprochent encore d'être attentifs à profiter de la bonne volonté et des bons offices de tout le monde, mais de ne rendre service eux-mêmes qu'à leurs

compatriotes. Ce reproche est incompatible avec l'esprit d'hospitalité qu'on accorde aux Écossais. Les étrangers font une grande différence entre les deux peuples, par l'accueil qu'ils en reçoivent. Autant l'Anglais est réservé et repoussant, autant l'Écossais est prévenant et civil.

« Nos bons voisins, dit l'écossais Donald Macnicol, ont toujours été remarquables par la modeste vertu de s'applaudir eux-mêmes, et de considérer leur propre pays dans tous les temps et en toutes choses, comme le modèle de la perfection. » L'illibéralité des Anglais à l'égard des Écossais, va si loin qu'elle s'étend même à leur pays, qu'ils représentent comme un désert. Le célèbre Johnson a été tellement aveuglé par ce préjugé, que dans son voyage d'Écosse, il n'a point vu d'arbres, tant il était persuadé que le sol stérile de ce pays, ne pouvait pas en produire. « Si Caïn eût été Écossais, dit le poëte Cléveland, dieu aurait prononcé contre lui une autre sentence. Il l'aurait condamné, non à errer, mais à rester dans son pays. »

CHAPITRE CVII.

Illibéralité des Anglais à l'égard des Irlandais.

Les Anglais ont toujours traité l'Irlande comme un pays de conquête. L'union forcée qui vient de s'opérer, au lieu de l'affranchir, éternisera sa dépendance. Ils ne se contentent pas d'opprimer les Irlandais, ils les ridiculisent et les calomnient. Ils les représentent comme sujets à une étourderie stupide, comme adonnés à la fureur du jeu et du duel, comme intriguans et aventuriers. L'idée que l'Irlande est une seconde Beotie, est aussi mal fondée que maligne. C'est une fausse notion inventée par des esprits mercénaires, pour flatter l'orgueil et les préjugés des Anglais. Cette opinion est d'autant plus absurde, qu'encore aujourd'hui le sénat de la Grande-Bretagne doit à la nation qu'elle méprise, ses meilleurs orateurs; le théâtre, ses pièces les plus ingénieuses; et l'armée, ses plus habiles généraux.

La passion du jeu n'est pas plus commune à Dublin qu'à Londres. Si les Irlandais sont plus

sujets à la manie du duel que les Anglais, c'est qu'ils sont plus adonnés au métier des armes, et qu'ils n'ont souvent que ce moyen pour arrêter les effets de l'illibéralité britannique.

Les comédies et les romans anglais représentent toujours des aventuriers Irlandais, séduisant de riches héritières, et employant toute sorte de moyens pour réussir. Les Anglais sont fâchés de voir les Irlandais leur enlever de riches partis, mais ils ne veulent point les imiter dans ces égards, ces attentions qui flattent le beau sexe et lui font espérer de trouver dans un époux un compagnon et non un maître.

« Les Irlandais sont braves, hospitaliers et généreux, dit l'auteur du *Earl-Strongbow*, aucune nation du nord de l'Europe ne les égale peut-être pour l'activité du corps et la vivacité de l'esprit. Quand ils ont de la culture et de l'instruction, ils montrent une capacité intellectuelle égale à celle des nations les plus policées. Les hommes de la dernière classe du peuple ont une courtoisie naturelle, inconnue aux hommes d'une classe supérieure en Angleterre. Si une grande partie de l'Irlande est encore a demi-sauvage, c'est l'effet d'un gouvernement oppresseur qui y maintient l'ignorance et la misère. »

Les Anglais aiment à raconter une anecdote qui exprime leur manière de penser, c'est-à-dire, leurs injustes préjugés à l'égard des Écossais et des Irlandais. Lord Tyranley, peu de temps avant sa mort, fut visité par plusieurs Anglais, qui allèrent chez lui sous prétexte de s'informer de sa santé, mais en réalité pour voir s'il était à l'extrémité et solliciter aussitôt ses emplois. Le vieux général qui comprit les motifs de leur empressement, leur dit : « Messieurs, je sais pourquoi vous venez vous informer de ma santé : je n'ai que deux choses qui puissent faire l'objet de vos désirs, mon régiment et ma fille! mais vous n'aurez ni l'un, ni l'autre. Voici comment il en sera disposé : un Écossais aura mon régiment, et un Irlandais, ma fille. »

CHAPITRE CVIII.

Jeunes gens.

« PARMI les innombrables absurdités, dit Le Babler, qui dans cet heureux pays, sont soutenues par nos gens de bon sens, la coutume de réprimer le vice jusqu'à l'âge de discrétion est une des plus extraordinaires. Un jeune

homme n'a pas la permission d'être un libertin avant qu'il ait atteint vingt-un ans, comme si à mesure que son entendement se développe, il devait agir contre les principes de la décence et de la vertu. Un jeune étourdi sans expérience, ne doit en aucune manière oser jurer ni tenir des discours licencieux. Son père le corrigerait très-sévèrement, et toutes ses connaissances le regarderaient avec mépris et avec horreur. Mais le père lui-même peut proférer les blasphêmes les plus révoltans et passer en revue toutes les obscénités qu'enfanto l'imagination la plus déréglée. Ces excès lui sont permis, parce qu'il est assez âgé pour connaître qu'ils sont contraires aux principes de la morale et de la religion ! »

Dès que les jeunes gens ont atteint l'âge de discrétion, ils peuvent sans obstacle se livrer au libertinage. Ceux qui sont dans les Universités y font ordinairement leur début dans cette carrière. N'étant point accoutumés à cette retenue que la société des femmes peut seule donner, ils se livrent à des filles publiques, et souvent leur libertinage est des plus crapuleux.

Le goût de la boisson ou plutôt l'habitude de boire, se montre de bonne heure dans les jeunes gens. Ils ne se regardent comme réellement sor-

tis de l'enfance et hommes faits, que lorsqu'ils se sont enivrés, et qu'ils peuvent tenir tête aux hommes d'un âge plus avancé. Les jeunes gens ne tardent pas aussi à prendre le goût du jeu dans les clubs.

Les voyages, au lieu de réformer ces goûts et ces habitudes, ne font que les développer et les confirmer (*). « La jeunesse anglaise, dit l'auteur du *Babler*, dans quelque pays qu'elle se trouve, se distingue de toute autre nation par une certaine rusticité et par une fausse honte. Je l'attribue au sombre naturel de leur caractère, au petit nombre d'idée qu'ils ont dans l'esprit, et au défaut d'habitude de vivre dans la bonne compagnie. »

Ce qui caractérise en particulier les jeunes gens en Angleterre, c'est leur grand amour pour l'indépendance. S'ils en ont les moyens ils quittent la maison paternelle pour se loger dans des appartemens garnis. Ils ne vivent que de loin en loin avec leur famille. Leur seule raison est que la manière de vivre des jeunes gens, diffère trop de celles des gens âgés. Ce sentiment d'indépendance est peu favorable au respect filial. Cependant les jeunes gens occupés aux soins du

(*) *V.* le chap. : *Voyages.*

commerce, aux devoirs d'une profession quelconque, ou à partager les affaires du père, sont en général retenus par le frein de l'exemple et par l'influence de la morale religieuse. L'habitude de vivre indépendans et avec des hommes, contribue à leur former un esprit réfléchi, un caractère franc, et une ame forte.

Les filles, que l'éducation a souvent éloignées, comme les fils de la maison paternelle, y rentrent avec plaisir et y passent en général le temps le plus heureux de leur vie. Plutôt les égales respectueuses et les compagnes de ceux qui leur ont donné le jour que leurs enfans servilement soumis, elles y jouissent d'une honnête liberté; et elles en sentent d'autant mieux le prix, qu'elles savent le devoir perdre en grande partie en se mariant: il est rare qu'elles en abusent. En attendant que le mariage leur fasse quitter la maison paternelle, elles partagent les soins de la famille, apprennent, quel que soit leur rang, à diriger l'administration intérieure d'une maison, et s'assurent d'avance l'empire domestique auquel elles doivent tout le bonheur qu'elles peuvent trouver dans le mariage.

CHAPITRE CIX.

Amour et galanterie.

Les romans Anglais, dont un grand nombre a été écrit par des femmes, donnent les descriptions les plus enchanteresses de l'amour du beau sexe, de sa tendresse et de sa constance. Il est certain que, par la lecture des romans, les jeunes filles se forment un caractère romanesque et mélancolique, que tous leurs vœux tendent de bonne heure vers un époux. Si l'amant, dont une imagination exaltée, bien plus qu'un tempérament ardent leur fait sentir le besoin, ne se présente pas, souvent la mélancolie s'empare de leur ame et les fane dans leur printemps. Se présente-t-il? elles en reçoivent les hommages souvent avec beaucoup de gaucherie et d'embarras, comme ils sont offerts, et quelquefois aussi avec du naturel et de l'abandon, mais jamais avec cet empressement, cette ardeur qui décèlent le besoin de jouir. Chez elles c'est du cœur et non des sens, que vient le besoin d'aimer; mais quand le cœur n'a pas de sensibilité, c'est alors un froid calcul qui dirige leurs incli-

nations, et il n'est pas rare de voir de jeunes filles se décider dans leur choix d'après l'exact calcul des avantages que leur offrent les prétendans, et préférer les titres les plus anciens, les revenus les plus considérables (*).

Les jeunes gens, ne vivant qu'isolés ou avec des hommes, n'acquièrent pas cette aménité, cette retenue que donne la seule société des femmes; aussi, dès qu'ils se livrent aux passions qui ont de la violence à cet âge, leur amour n'est que de la crapule, où le besoin des sens est tout et où le cœur et l'esprit n'entrent pour rien. Ils contractent bientôt l'habitude de s'y livrer et d'en parler avec une franchise qui repousse. C'est en général à des filles publiques qu'ils se livrent, parce que les filles entretenues dans lesquelles on peut supposer quelques qualités aimables coûtent trop cher. Mais ce genre de libertinage est peut-être moins dangereux, parce qu'il est moins séduisant. Les femmes entretenues, ayant souvent de la décence et de l'amabilité, attachent et éloignent du mariage; mais il y a une si grande différence entre les filles publiques et les honnêtes femmes, qu'en renon-

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne.*

çant aux premières on trouve dans le mariage des attraits qu'on ne connaissait pas.

La gêne à laquelle les femmes mariées sont sujettes dans leurs maisons; les suites qu'a pour elles une anecdote qu'elles fournissent à la chronique scandaleuse, les empêchent de se livrer au penchant pour la galanterie. Une femme, quelque grande dame qu'elle puisse être, est réduite à donner ses rendez-vous dans des maisons secrètes, à la sortie des promenades, du bal ou des spectacles. Tout ce qui se fait avec tant de peine et de danger doit se faire toujours beaucoup moins, quoiqu'avec plus d'intérêt et de passion; aussi n'y a-t-il, en général, que des femmes très-vicieuses ou très-passionnées qui se livrent à l'intrigue et à la galanterie. Une Anglaise galante est capable d'entreprendre ce que n'oseraient des femmes d'autres pays. « La plus grande difficulté, dit un observateur ingénieux, n'est pas toujours de déterminer une Anglaise à se laisser enlever, c'est plutôt de trouver l'occasion de s'en faire écouter. Avec elles, tout aimables et sages qu'elles sont, il faut beaucoup moins d'art ou de bonheur pour terminer le roman avec succès qu'il n'en faut pour l'entreprendre. »

CHAPITRE CX.

Enlèvement.

Depuis que l'acte du parlement de l'année 1753, a ôté la facilité de contracter des mariages contre la volonté des parens, ceux qui ne peuvent pas se marier légitimement en Angleterre, se sauvent en Écosse, où les mariages faits sans permission et par un Laïque sont légaux. La plupart des amans fugitifs s'arrêtent à Gretna-Green, premier village de l'Écosse, et ordinairement c'est un forgeron qui les accueille. A la vue d'une chaise de poste il jette son marteau et court à l'église pour donner sa bénédiction au couple impatient. « Quand l'ouvrage conjugal est sur l'enclume de notre Vulcain, dit un poëte, il frappe toujours le fer tandis qu'il est rouge, et souvent il prouve qu'il n'est, hélas ! que trop habile à joindre les anneaux de la chaine matrimoniale. ».

« Ne croyez pas, dit un autre poëte, que le prêtre qui s'est lui-même conféré les ordres, n'agisse pas conformément à son caractère: con-

sidérez d'abord que Vulcain lui-même était fils de Junon, de cette déesse qui présidait aux mistères de l'hymen; et en second lieu, qu'il était l'époux de la belle Vénus, et par conséquent parent du dieu d'amour lui-même. Ainsi, sa révérence de Gretna-Green peut alléguer les priviléges de sa famille pour s'autoriser à remplir son office. »

Il n'y a pas d'année où Gretna-Green ne soit le théâtre de la conclusion de quelque roman. Ces aventures remplissent les gazettes et fournissent matière aux romanciers. Parmi les anecdotes récentes, arrivées à Gretna-Green, nous rapporterons les suivantes, dont l'authenticité n'est pas contestée : Deux amans que leurs pères refusaient d'unir, s'enfuient de la maison paternelle; la position du lieu de leur demeure ne permettait pas de douter qu'ils n'eussent pris le chemin des frontières de l'Écosse. Aussitôt les deux pères prennent la poste pour se mettre à la poursuite, l'un de son fils, l'autre de sa fille. Arrivés en même temps à une poste, à plusieurs milles de distance, ils eurent malgré eux une entrevue; irrités de leur aventure, ils se firent de sanglans reproches, s'accusèrent réciproquement de manquer de vigilance, et de n'avoir pas prévenu la démarche imprudente de leurs enfans. Ils étaient

également pressés de continuer leur route, et demandèrent une voiture à l'aubergiste, qui leur déclara qu'il n'en avait qu'une seule à leur service. Comme le temps était également précieux pour tous deux, il consentirent à partager la voiture et poursuivirent le voyage, en se faisant toujours des reproches mutuels. Arrivés enfin à Longtown, la dernière poste avant Gretna-Green, ils n'y trouvèrent ni voiture ni chevaux; les amans fugitifs avaient loué, deux heures auparavant, la seule voiture qui se trouvât dans le village, et devaient s'en servir pour le retour. Les chevaux qui avaient conduit jusque-là les deux pères ayant redoublé plusieurs postes, ne pouvaient plus marcher; les deux voyageurs eux-mêmes n'étaient guère moins fatigués. Forcés de s'arrêter, ils employèrent leur temps à réparer leurs forces à table. Ils sentirent alors qu'il leur était impossible d'atteindre les jeunes gens, et que, s'ils allaient jusqu'à Gretna-Green, ils les trouveraient déjà mariés. Les verres de vin qu'ils burent coup sur coup, dissipèrent le ressentiment et la mauvaise humeur; ils reconnurent alors que le mariage de leurs enfans était bien assorti, et que, s'ils n'eussent pas eux-mêmes été brouillés, ils ne s'y seraient jamais opposés; ils finirent par se toucher la main, et résolurent

d'attendre l'heureux couple, pour lui donner leur bénédiction.

Un jeune commis ayant engagé la fille d'un riche marchand à le suivre à Gretna-Green, ils s'y rendirent en poste et furent mariés sur-le-champ. Après la cérémonie, le forgeron-ministre leur demanda cinq guinées. « Cinq guinées! s'écria le nouveau marié, un *gentleman* que vous mariâtes hier au soir m'a dit que vous ne lui aviez pris qu'une guinée.— Cela est vrai, répondit le forgeron, mais ce *gentleman* est un Irlandais que j'ai déjà marié six fois; je le regarde comme une pratique, tandis que peut-être je ne vous reverrai plus. »

CHAPITRE CXI.

Mariages.

En Angleterre il y a moins de mariages mal assortis par la faute des parens, que dans les autres pays: si les jeunes gens qui s'aiment, conviennent à leurs familles, le mariage s'arrange bientôt et les nouveaux mariés se mettent à l'instant à leur ménage. C'est cette liberté que les filles ont dans leurs choix, qui fait qu'elles

sont épouses sages et fidèles, qu'elles s'accoutument avec moins de peine à regarder la volonté de leurs maris comme des lois et à supporter cette espèce de dureté de caractère qui leur est propre. La soumission des femmes anglaises à leurs maris, est souvent plus apparente que réelle. Elles ont souvent une liberté aussi grande que les Françaises, quoiqu'elles l'obtiennent d'une manière différente. Le gouvernement de la maison leur est généralement abandonné. Les maris se soumettent sans peine à leur administration, parce que la déférence pour le beau sexe leur a été inculquée dès l'enfance par leur mère et même par leur père, qui ordinairement en donne l'exemple, trouvant que ce moyen est le plus sûr pour maintenir la paix domestique.

Si les Anglaises ne sont pas les épouses les plus tendres et les plus aimantes, elles sont en général sages et fidèles. La corruption atteint rarement les femmes mariées d'une classe aisée. Elles sont sages par tempérament, par principe, par l'habitude de la réserve, par le défaut d'occasion. Elles vivent en général séparées de la société des hommes, dont le peu de galanterie n'a rien de séduisant. La disposition même des maisons et l'arrangement du service

domestique, imposent une gêne continuelle et ne sont nullement favorables aux intrigues amoureuses. Il est rare, à Londres, qu'on ait un suisse ou un portier. On ne reçoit les visites que dans un sallon, et cette pièce est presque toujours au rez-de-chaussée. La chambre à coucher d'une femme est un sanctuaire dont un étranger n'approche jamais. Tous ces embarras sont si grands, que la femme même la plus galante ne saurait l'être chez elle.

Les femmes mariées, occupées de leur ménage et de leurs enfans, qu'en général elles nourrissent elles-mêmes, vivent beaucoup dans leur intérieur. Quelques petits ouvrages, quelques visites courtes et froides, la lecture de beaucoup de romans, remplissent les heures que leur laisse le soin de leurs familles. Elles aiment beaucoup à sortir à pied, à cheval ou en voiture. Elles font des visites et courent les boutiques. Elles passent leur soirée tristement entr'elles, à moins qu'elles n'aillent au spectacle, ou l'été à quelque promenade. Si elles rassemblent quelque société, c'est-à-dire, beaucoup de femmes et très-peu d'hommes, elles y font longuement les honneurs d'une table de thé, que remplacent quelques parties de wisk, et quelquefois un peu de musique consistant

presque toujours dans un triste violon, qui accompagne une jeune personne chantant au clavecin quelques airs languissans. Un ton de réserve, de la roideur, une sorte d'étiquette règnent dans ces sociétés même les plus intimes (*).

Les hommes quoique mariés, n'en fréquentent pas moins avec assiduité les cafés, les clubs, les tavernes. La compagnie des femmes a si peu d'attraits pour eux, qu'un repas ou le moindre amusement ont toujours la préférence sur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occuper leur cœur, mais rarement elles occupent leur esprit. Ils disent pour raison qu'elles ne sont pas assez amusantes : c'est qu'eux-mêmes ne le sont pas. Les qualités des hommes sont un moule où celles des femmes prennent leur forme.

Autrefois rien n'était plus facile en Angleterre que de contracter des mariages à l'insu et contre la volonté des parens. Partout on trouvait des chapelains officieux qui mariaient pour une bagatelle dans un grenier, dans un cabaret, dans une maison de débauche, tous les libertins ou les dupes qui se présentaient. Un acte du

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, t. IV.

parlement de l'année 1753, fit cesser cet abus. Il ordonna que la publication des bans se ferait trois dimanches consécutifs, dans chacune des paroisses ou chapelles publiques la plus voisine du domicile des parties, et que la célébration aurait lieu dans une des mêmes paroisses ou chapelles. Bien des personnes ont prétendu que cet acte est dû, moins à des motifs du bien public, qu'à un esprit aristocratique jaloux de conserver ses avantages et ses distinctions. Ceux qui ne peuvent pas se marier légitimement en Angleterre, vont sur le continent et plus communément en Écosse, qui n'a pas les mêmes lois pour le mariage.

En Écosse, pour constituer la légitimité du mariage, il n'est pas nécessaire qu'il y ait aucune publication préalable de bans, ni qu'il soit célébré par des cérémonies religieuses, ou devant un magistrat. L'aveu mutuel avec le commerce conjugal, fait le mariage. La cohabitation pendant un an et un jour, produit le même effet. Cette loi de la coutume est propre à favoriser les alliances entre toutes les classes de la société, et à garantir le sexe des dangers de la séduction, dont il est victime dans d'autres contrées. Mais d'un autre côté, les jeunes gens sans expérience sont exposés à tomber dans les piéges de quelque femme sans

mœurs et artificieuse. Un mariage célébré avec toute la solemnité et toutes les formes publiques, n'est pas regardé comme valide, si on fait voir qu'une des parties contractantes était engagée par un mariage antérieur quoique privé. Ce danger fait qu'on prend les plus grandes précautions avant que de contracter un mariage (*).

CHAPITRE CXII.

Bonheur domestique.

IL semble que les Anglais, vivant beaucoup en famille, doivent connaître plus que d'autres le bonheur domestique. Comme ils se marient par choix, les bons ménages doivent être plus communs ; l'union et la paix doivent s'y maintenir plus aisément, parce que les nouveaux mariés vivent presque toujours séparés de leurs parens. L'existence est en effet égale et douce dans l'intérieur des ménages. « La grande subordination qui y règne ne pèse pas, parce que chacun connaît sa place et ne répugne pas à la remplir. On y trouve aussi une sorte de bonheur

(*) V. *Newte a Tour in Scotland, in-4°. 1791.*

passif qui suffit à des personnes dont les passions ne sont pas extrêmement vives. Ce bonheur dure parce qu'il tient plus à la tête qu'au cœur, et que la raison change moins que le sentiment (*).

On est cependant tenté de croire que le bonheur domestique, en Angleterre, est moins connu qu'on ne le suppose, lorsqu'on voit tant de personnes sans cesse en mouvement, sans cesse changeant de place. On reste là où on est heureux; le bonheur est sédentaire, et les Anglais sont toujours en route, toujours allant de la province à la capitale, de l'Angleterre au continent. Il n'est point de peuple qui semble courir davantage après le bonheur, preuve que celui dont il jouit ne remplit pas ses désirs. Sans doute il y a en Angleterre de mauvais ménages, des hommes qui ruinent leurs familles par le jeu et la débauche, des femmes qui ont des intrigues, et souvent du genre le plus déshonorant à cause de la gêne où elles sont. Mais ce serait une erreur de croire que tous ceux qui quittent souvent leur maison, le font parce qu'ils n'y trouvent pas le bonheur domestique. Il faut considérer que les Anglais même d'une fortune

(*) V. *Tableau de la Grande-Bretagne*, par M. Bacot.

aisée, sur-tout ceux qui n'habitent pas les grandes villes, vivent dans l'isolement, autant par un effet de leur caractère, que pour conserver leur indépendance. Ils n'ont pas, par conséquent, des sociétés, des liaisons qui les occupent, qui interrompent le train monotone de la vie domestique, qui les attachent en même-temps au pays. Ils sentent, malgré la tranquillité dont ils jouissent dans l'intérieur, le besoin de quelque diversion à leur train de vie ordinaire: de là leurs fréquentes courses, et leurs voyages multipliés.

Il faut aussi considérer que les Anglais, propriétaires d'une fortune aisée, croient avec raison qu'ils remplissent leurs devoirs envers la société, s'ils élèvent avec soin leurs enfans, s'ils administrent bien leurs propriétés, s'ils encouragent l'industrie. Ils n'ont pas la folie de croire que ce n'est pas assez d'être un honnête propriétaire, mais *qu'il faut être quelque chose, qu'il faut faire quelque chose*, c'est-à-dire, se donner beaucoup de mouvement, intriguer sans cesse, ne vivre jamais dans sa famille pour avoir un vain titre, pour occuper une charge inutile. L'Anglais content de la considération que lui donne sa propriété, et jouissant des droits que lui assure une constitution libre, vit

dans son intérieur, et il a beaucoup de loisir qu'il emploie souvent à voyager. Au lieu d'être possédés par l'ambition de jouer un rôle, il y en a beaucoup qui fuient les emplois, et qui leur préfèrent le repos et les plaisirs de la vie indépendante et retirée. Ils sont utiles à leur patrie en faisant du bien dans leurs villages, en donnant au public l'exemple du désintéressement qui est la chose dont il a le plus de besoin. Ils demeurent ce qu'ils sont, soutiennent dignement le caractère d'homme privé, et voyagent au lieu de ramper à la cour, et d'intriguer pour parvenir aux emplois. Les aînés de ces familles de propriétaires, ne se croient pas obligés d'entrer au service militaire, et de se mettre dans une espèce de dépendance du gouvernement ou du moins des familles aristocratiques qui occupent les grandes places, et dont le patronage est nécessaire pour obtenir les emplois.

CHAPITRE CXIII.

Beauté des Anglaises.

L'Angleterre n'offre rien de plus remarquable que la beauté du sexe. On ignore à

quelle cause il faut attribuer le degré de perfection qu'a atteint dans cette île, le développement de l'espèce humaine. On voit un grand nombre de têtes régulièrement belles; la blancheur éclatante de la peau, fait ressortir la régularité des traits. Le teint des femmes a la plus grande fraîcheur; le ciel nébuleux de l'Angleterre, paraît aussi favorable à la fraîcheur du teint qu'à celle du gazon. Leur physionomie est pleine de noblesse et de douceur; leur taille est avantageuse et bien proportionnée.

Mais quelque libérale qu'ait été la nature à l'égard des Anglaises, elles ne réunissent pas tous les charmes, et sans méconnaître leurs avantages, on peut leur préférer les femmes de quelques autres pays. Ces belles têtes ont souvent le défaut d'être un peu longues; ce teint qui éblouit a plus d'éclat que d'attrait, il n'est ni vif ni animé; leur physionomie est en général languissante et manque d'expression. Un peintre formé à l'école des grands maîtres, prendra une belle Italienne pour modèle, de préférence aux plus belles Anglaises. Il dira d'elles et avec bien plus de raison, ce que Bernini disait des Françaises : « Le sang coule sous la peau des Italiennes, et l'on aperçoit le lit sous celle des Anglaises. Elles ont or-

dinairement peu de gorge, et ce qui la distingue n'est pas ce qui faisait le charme de celle d'Armide : *mammè acerbe e crude*. Leurs mains sont belles, mais en général d'une grande proportion ainsi que leurs pieds; leur taille manque de souplesse et souvent elles ont les épaules voutées, soit par l'effet du corps mal fait, ou par l'habitude d'un mauvais maintien. Enfin, elles n'ont pas ces grâces vives et piquantes, qui se montrent dans toute la personne, qui parent, animent et embellissent celles même, qui sont le moins jolies.

Les Anglaises, malgré leur beauté, font peu d'impression : c'est qu'elles sont plus belles que jolies. La belle femme n'a, pour ainsi dire, qu'une perspective, la jolie en a mille. Les Anglaises touchent plus qu'elles ne plaisent; leurs traits portent au cœur; c'est de l'intérêt et de la tendresse qu'elles inspirent, plutôt que de la gaieté et de l'amour. Ce genre de beauté, n'est pas celui qui charme le plus grand nombre, mais il n'en est pas moins précieux et moins digne de nos hommages. Les Anglaises doivent se contenter de leur partage : il est assez beau. Celles qui trouvant du désagrément à n'être que belles, s'efforcent d'être jolies, affectent la vivacité et étudient les grâces, perdent tout

avantages naturels, sans acquérir ceux qui leur manquent.

CHAPITRE CXIV.

Conversation et taciturnité des Anglaises.

Plusieurs voyageurs ont prétendu que les Anglaises aiment beaucoup a parler politique. « Cela répand, disent-ils, un nouvel agrément dans l'intérieur, parce que le mari y trouve toujours quelqu'un, avec qui il peut traiter à cœur ouvert, aussi longuement et aussi profondément que bon lui semble, les objets qui l'intéressent le plus. » Sans doute les femmes Anglaises participent à l'esprit national, à l'esprit public, et ne sont point indifférentes aux intérêts de la patrie; mais ce qui fait le sujet de leur conversation, sur-tout à leurs parties de thé, ce sont les nouvelles du voisinage, les derniers rapports de la chronique scandaleuse, les nouvelles modes, les nouveaux romans, les nouvelles pièces de théâtre. Comme les hommes ne causent jamais avec les femmes, celles-ci n'ont aucun intérêt de se mettre au courant de ce qui fait le sujet de la conversation des hommes : elles doivent

préférer de s'entretenir entr'elles de ce qui est à la portée de toutes, de ce qui est plus intéressant pour elles, ou du moins plus amusant.

« A Paris les femmes étourdissent, a dit un voyageur, à Londres elles font bailler. Lorsque je me trouve dans une compagnie d'Anglaises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux, qui représentent de belles femmes, à chacune desquelles le peintre a donné une attitude différente, et auxquelles il ne manque que la parole. »

Quand on dit que les Anglaises parlent peu, on ne veut pas dire par là, que le silence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion. Ce serait alors une vertu, car elles ne parleraient qu'à propos, et se tairaient [illegible] où il ne faudrait rien dire : précepte qui comprend dans le sexe, presque tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'est pas celui d'une si belle cause ; il est plutôt celui d'une timidité naturelle, d'une pruderie affectée, et sans doute beaucoup aussi de l'exemple des hommes, et de la manière dont ils traitent les femmes.

Il ne faut pas s'imaginer cependant, que les Anglaises soient muettes ; elles sont femmes, et à certains égards peut-être plus femmes que les autres. Si elles sont extrêmement taciturnes

dans quelques cas, elles sont bruyantes dans d'autres : elles sont intarrissables, par exemple, sur la parure. Il leur faut des pompons et des colifichets, pour les faire parler; l'examen d'un ajustement, leur fournit de la matière pour l'entretien de plusieurs jours. Les Anglaises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes. On sait qu'à cet égard, les prudes sont toujours les plus sévères et les plus éloquentes.

Mais le grand jour des paroles est le dimanche, au sortir de ce qu'on apelle le *salut*. Il faut que ce *salut* fasse un grand effet sur elles, car il les change entièrement; à peine en sont-elles sorties, qu'elles deviennent très-fécondes en paroles. Elles passent en revue les personnes qu'elles y ont vues, leur maintien, leur habit, et n'oublient pas le moindre ruban. Une Anglaise dans ces occasions, parle plus que trois Françaises.

CHAPITRE CXV.

Affectation de sensibilité.

Sterne sut toucher le cœur et captiver l'imagination : il eut trop de succès pour n'avoir pas

une foule d'imitateurs. Dès que le *Voyage sentimental* eut paru, tous les romans, les comédies, et même les journaux et les gazettes eurent une teinte de *sentimentalité*. La conversation, surtout celle des femmes, le commerce épistolaire, prirent le même ton; on ne parla plus que de sensibilité, de douce compassion; tout le monde voulut verser *une larme* sur quelqu'événement intéressant. Cette affectation devint générale, et elle est encore extrêmement commune.

« Sans doute la véritable tendresse et la compassion, dit M.r Knox, [illegible] les plus honorables de l'esprit humain, mais rien n'est plus odieux et plus méprisable que l'hypocrisie qui fait feindre ces sentimens. On reconnaît cette fausse sensibilité quand on la voit agir avec partialité ou par ostentation; elle ne se montre que dans les actes de tendresse et de bienfaisance qui sont devenus célèbres et admirés. On décrira avec beaucoup de pathétique, on s'empressera de secourir [illegible] qui ont fait du bruit dans le monde, [illegible] est, dans un obscur village, quelque [illegible] aussi digne d'intéresser [illegible] soin de secours, on ne songera pas même à former, eût-il droit à notre protection et à notre

intérêt ; c'est que l'on parlera des bienfaits accordés au premier, que les gazettes les publieront, tandis que les secours donnés au second ne parviendront jamaïs aux oreilles du public.

» Une passion illégitime a-t-elle fait donner dans des écarts scandaleux? on les traite avec indulgence, on les excuse, on les loue même sous le nom d'aimable et délicate sensibilité. On dit avec Héloïse: » « Je maudis toutes les lois, excepté celles que l'amour a faites. »

« La véritable sensibilité se montre dans tout ce qui intéresse les hommes. Ces personnes si sensibles sont-elles occupées à chercher des objets de compassion dans la chaumière de la pauvreté et de la misère? leur argent est-il employé à les soulager? Elles usent souvent de l'économie la plus sordide, et refusent les secours les plus indispensables pour aller ensuite dans les lieux de plaisir, à Bath, à Tunbridge, à Brighton, à Margatte, etc., faire parade de leur prétendue sensibilité dans des livres de souscription. Cette sensibilité dont on se pique en amour, la montre-t-on envers son mari, sa femme, ses enfans, ses parens? Tel, connu par sa prétendue sensibité, ne voit jamais ses enfans. Tel autre, aussi sensible, avec une fortune im-

mense, acquise dans les Indes, ne connaît plus ses parens. »

Que penser de la sensibilité de ceux qui aiment tous les individus de la *création muette*, qui ne peuvent souffrir qu'on les traite avec la moindre rigueur, et qui ont pour eux tous les soins de l'humanité? Sans doute on ne peut que les louer lorsque leur sensibilité s'exerce d'abord sur les êtres de leur propre espèce, mais ordinairement ils l'épuisent toute entière sur les bêtes et ils traitent leurs semblables avec barbarie. « J'ai connu un de ces bruti[illegible], dit M.r Pratt, qui semblait avoir renoncé à la société des hommes pour vivre avec son perroquet, ses chiens et ses chats. Un jour une servante, depuis peu à son service, vint lui dire que sa chatte favorite venait de mettre bas neuf petits, qu'elle en avait mis huit dans un panier pour aller les jeter à la rivière. Cruelle! s'écria la maitresse, rapporte à l'instant ces pauvres petits à leur mère. Priver une mère de ses enfans! Tuer impitoyablemen[illegible] d'innocentes bêtes! Quelle barbarie! Porte [illegible] du lait tout chaud à ma chère Minette, qui a neuf petits à nourrir; sans cela elle serait épuisée et ses enfans périraient.

» Peu de temps après, mistriss Pu[illegible] ap-

prit qu'une de ses servantes, qui avait été assez imprudente pour suivre les impulsions de la nature avant qu'elles fussent sanctifiées par la loi, était accouchée la veille : La misérable ! dit la dame en fureur, comment ose-t-elle rester dans ma maison après une telle infamie? Qu'elle sorte à l'instant! Elle monte elle-même dans la chambre de l'infortunée servante, pour présider à l'exécution ; elle la trouve occupée à allaiter son enfant ; cette vue, au lieu d'adoucir la colère de mistriss Pusslove, ne fit que l'enflammer davantage : L'impudente ! s'écria-t-elle, ose garder son enfant! il n'est pas encore à l'hôpital! — Il n'y sera jamais, répondit la mère en pleurs; si je fus faible, je ne serai jamais dénaturée. »

CHAPITRE CXVI.

Pruderie.

LA pruderie est un des traits dominans du caractère des femmes anglaises. Il ne faut pas cependant prendre ce mot uniquement dans son sens rigoureux, c'est-à-dire, *l'imitation, les apparences de la sagesse, servant de masque au*

vice : il signifie aussi, appliqué aux Anglaises : une exagération, une trop grande ostentation de la sagesse. Plusieurs anecdotes feront mieux connaître que des réflexions, la pruderie des Anglaises.

J'accompagnais un jour à la promenade, avec plusieurs Anglais, deux demoiselles, l'une française et l'autre anglaise. Sur notre route se trouva une barrière : c'est un grand écueil pour la délicatesse des femmes anglaises. Pour M.lle de Melcour, une barrière n'était ni un sujet de peine ni un sujet de plaisir ; elle ne songea qu'à la manière de la franchir, en l'enjambant lestement, et, dès qu'elle l'eut franchie, elle n'y pensa plus. Mais, pour miss Willson, c'était toute autre chose : elle ne pouvait passer la barrière qu'après tous les hommes : elle ne me permit pas de lui donner la main, et me fit promettre d'avancer et de ne pas me retourner, sous quelque prétexte que ce fût. Ces deux demoiselles étaient toutes deux vertueuses, mais ce n'est pas à miss Willson que j'aurais donné la préférence. L'innocence, en se familiarisant avec la crainte du crime, peut s'accoutumer à le voir presque sans être choquée et sans s'en éloigner. M.lle de Melcour n'avait pas l'idée de la possibilité du mal, ou, si elle l'avait, elle ne s'éveilla

pas des idées licencieuses, dans les autres, en montrant ses précautions et ses craintes. « Tu ne rougis pas, disait une mère à sa fille, devant qui on venait de tenir un propos indécent. — Je ne savais pas qu'il fallait rougir, répondit la fille innocente. » Les prudes qui savent si bien lorsqu'il faut rougir ne sont pas si innocentes.

La pudeur des femmes anglaises est si susceptible d'être offensée, qu'il n'est pas permis de faire usage devant elles de plusieurs mots, dont les équivalens, dans les autres langues, n'ont rien qui choque l'honnêteté, et dont on peut faire usage devant les femmes qu'on respecte le plus. J'allai un jour faire visite à une dame que je trouvai occupée d'un ouvrage de son sexe; après les premiers complimens, je lui demandai ce qu'elle faisait? Elle baissa les yeux et ne me répondit pas. Je m'adressai à sa sœur : même maintien et même silence. Surpris de cette froideur subite, et persuadé que je n'avais employé aucun mot impropre, je priai tout bas mon voisin de m'expliquer le motif de ce silence, et j'appris que la dame de la maison faisait une *jarretière*; mot que la délicatesse du sexe ne lui permettait pas de prononcer : « *Honni soit qui mal y pense!* lui dis-je assez haut pour être entendu des dames; comment aurais-je pu deviner

qu'on choquait les bienséances en parlant d'une chose qui fait la décoration de l'ordre le plus noble de l'Angleterre? » Il y a une foule de mots qui sont également proscrits; tel est le nom du vêtement le plus nécessaire pour l'homme, et qu'on appelle, par périphrase, le petit vêtement (*Little coat*).

On ne comprend pas comment cette délicatesse scrupuleuse, si facile à s'allarmer, ne suit pas les femmes anglaises au théâtre. On sait combien les comédies, sur-tout celles de leurs auteurs les plus estimés, Congreve, Farquhar, Cibber, Wicherley, etc., sont licencieuses et remplies d'expressions obscènes. On a prétendu expliquer cette contradiction en disant que les femmes anglaises n'entendent pas plus malice aux traits obscènes de ces comédies, qu'à certains passages de la bible, qui offrent des peintures naïves que, dans nos mœurs, on croit devoir soustraire à l'innocence et à la pudeur. Si on admettait cette comparaison il resterait à expliquer pourquoi les femmes, si simples dans un cas, sont si pénétrantes dans l'autre. Quiconque a été au théâtre a pu juger, en voyant les femmes sourire, non-seulement aux plaisanteries grossières, mais encore aux mots à double entente, qu'elles entendaient parfaitement le sens et l'al-

lusion. La manière dont elles regardent les spectateurs avec des lorgnettes, prouve aussi que leurs yeux ne sont pas toujours baissés. « Même à l'église, dit M.r Wenderbrun, si on excepte les vieilles, leurs yeux ne sont pas remplis uniquement de dévotion; elles jettent souvent un regard amical sur d'autres objets qui les environnent. On a aussi observé, et les papiers publics en ont fait mention, que dans les cours de justice, lorsqu'on y plaide des causes criminelles, de nature à faire rougir la modestie du sexe, les salles sont remplies de femmes, qui, dans ces occasions, devraient désirer d'être absentes par des motifs de pudeur et de prudence. On a même remarqué que lorsque les juges les préviennent et les prient de se retirer, elles restent immobiles, et croient qu'il suffit de se couvrir le visage avec l'éventail ou le mouchoir, pour montrer leur pudeur et cacher leur chuchottement et leur rire. »

La pruderie des femmes anglaises ne leur permet pas de parler à un homme, s'il ne leur a été présenté chez elles. Il ne suffit pas de se trouver avec elles dans une maison où l'on a été également invité, chez un ami commun, d'être assis à la même table; leur adresser la parole, sans avoir rempli la formalité de la présentation, c'est une espèce d'insulte.

Malgré la réserve excessive qu'impose aux femmes la bienséance, ou plutôt l'usage, il ne faut pas croire qu'elles n'aiment pas les propos galans. Elles y sont d'autant plus sensibles qu'elles y sont peu accoutumées ; mais bien peu auraient assez de franchise pour en convenir, comme fit un jour lady Oxford. Cette dame, célèbre par sa beauté, causant avec son peintre qui faisait son portrait, lui raconta que la veille elle avait été insultée par un charretier de brasseur, tandis qu'elle regardait par la portière de son carosse pour voir ce qui l'avait fait arrêter : « Le drôle, dit lady Oxford, eut l'impudence de jeter ses bras sales autour de mon col et de me donner un baiser ; courant ensuite à ses compagnons, il leur dit, avec un jurement, qu'il venait d'embrasser la plus belle femme d'Angleterre. — Oserai-je, dit le peintre, demander à votre seigneurie si elle fut fâchée contre le charretier? — Pour dire la vérité, répondit lady Oxford, je ne le fus pas. » Combien la louange est agréable aux femmes, lors même qu'elle vient de la bouche des hommes de la classe la plus abjecte ! quelle idée doit-on se former de ces femelles qui semblent s'allarmer et s'offenser des moindres propos galans!

On demandait au célèbre lord Chesterfield

à son retour d'Irlande; où il avait été vice-roi, quelle différence il y avait entre les Irlandaises et les Anglaises? « La plupart des Irlandaises, répondit-il, paraissent galantes, et sont en effet d'honnêtes femmes, tandis que la plupart des Anglaises paraissent honnêtes femmes et sont en effet galantes (*). » Ce trait est sans doute exagéré, mais il prouve que les Anglais se plaignent de la pruderie de leurs femmes.

CHAPITRE CXVII.

Modes.

LA toilette est en Angleterre, comme ailleurs, la grande occupation des femmes. C'est la mode qui règle tout, le goût n'est jamais consulté. Les caricatures étalées dans les boutiques, et les paragraphes satiriques des gazettes, n'ont aucun effet. On en rit, mais elles ne produisent aucune réforme. Cette fureur de la mode est répandue dans toute les classes, et lorsqu'on se

(*) *Most of the Irish ladies look like whores, but are really modest women : whereas most of the ladies in England look loke modest women, but are really whores.*

trouve dans un lieu public, il est très-difficile de deviner à l'habillement des femmes le rang qu'elles tiennent dans la société, ou la fortune qu'elles possèdent.

La grâce et le goût étant peu communs en Angleterre, la propreté et la simplicité devraient seules présider à l'habillement des femmes. Il devient chargé et ridicule dès qu'elles cherchent à se parer. Les modes de France sont adoptées avec empressement, mais ne tardent pas à être outrées avec excès.

Les femmes anglaises ont sacrifié leurs belles tresses sur l'autel de la mode; elles ont adopté avec empressement l'usage des perruques. Miss More qui a consacré ses talens à la défense de son sexe lui reproche les mouches circassiennes, les corps sans ceinture, les ridicules au lieu de poches et la coutume de cacher la bourse dans le sein. Elle s'élève avec force contre ce costume indécent, ce style impur de vêtement qui, à l'imitation des statues, par des draperies mouillées et des plis arrangés avec art, dessine tellement les formes du corps que l'habillement n'est plus un voile, et *ôte*, selon l'expression de Montesquieu, *la modestie à la chasteté même.*

Une dame célèbre par la diaphanéité de ses habits, reçut, un jour qu'elle avait du monde

chez elle, un carton qui lui était adressé, et sur lequel on lisait cette inscription : *Parure pour madame.* Croyant que c'était un très-élégant ajustement qu'elle avait commandé à sa marchande de modes, elle voulut faire voir à la compagnie ce prodige de son invention ; mais à peine eut-elle ouvert le carton, qu'elle n'y trouva qu'une feuille de vigne que son mari lui envoyait.

« L'habillement de nos femmes à la mode, dit un censeur de Londres (*), peut, quoiqu'on en dise, être très-utile aux progrès des beaux-arts. L'étalage libéral de leurs charmes, dont nos belles gratifient nos yeux dans les promenades publiques, et aux théâtres, comme dans les cercles particuliers, ne peut qu'exciter l'imagination du poëte, du peintre et du sculpteur. L'élégante symétrie des formes animées par le mouvement, présente des modèles dignes de leur imitation ».

Une des modes les plus ridicules qui aient été en vogue dans ces dernières années, c'est celle [illegible] *faux ventres.* Les filles et les veuves en portaient comme les femmes mariées, en sorte qu'il semblait que tout le beau sexe était heu-

(*) *Satirical view of London.*

reusement avancé dans sa grossesse et à la veille d'accoucher. Sans doute rien n'est plus respectable que la maternité, et il est louable aux femmes de la désirer. Mais en prendre l'extérieur lorsque le mariage n'en a pas donné le droit, c'est un véritable scandale. Il paraît que cette mode extravagante doit son origine aux mêmes causes que les *paniers*, et qu'on a affecté des grossesses qui n'existaient pas pour en cacher plus aisément de réelles.

L'entretien d'une femme, de quelque classe qu'elle soit, est en Angleterre beaucoup plus cher en proportion que dans aucun autre pays. Le superflu étant la partie essentielle de la toilette, on conçoit combien elle doit coûter. Les Anglais laissent sur cet article à leurs femmes beaucoup de liberté, peut-être pour les consoler du peu d'influence qu'elles ont dans la société. Elles font en général une dépense en ajustemens, qui ne peut être compensée que par la grande simplicité à laquelle les hommes s'astreignent.

Rien n'est plus ridicule chez une nation aussi grave, que les détails qu'on lit dans les papiers publics, de la parure des femmes qui ont paru à la cour les jours de cérémonie, et l'importance qu'on y attache.

CHAPITRE CXVIII.

Vieilles filles.

UN préjugé général et fort ancien, attache une espèce de flétrissure au célibat des femmes. Le titre de vieille fille a quelque chose de honteux, parce qu'il semble annoncer l'abandon de tout un sexe. Ce préjugé, plus commun dans les pays où le célibat n'a pas été consacré par des institutions religieuses, n'est nulle part plus généralement répandu qu'en Angleterre; nulle part aussi il n'y a un plus grand nombre de vieilles filles.

Pour faire sentir l'injustice de ce préjugé, il n'est pas nécessaire de prouver que le célibat des femmes n'est point l'effet de l'aversion pour le mariage. Il est trop évident qu'il a pour causes le défaut de fortune, l'injustice des parens et les désordres de la société, qui éloignent les hommes du lien conjugal. Or, ces causes sont très-agissantes en Angleterre, où plus qu'ailleurs toutes les déterminations de la vie sont soumises au calcul, et où la marine et les voyages entraînent une grande consommation d'hommes.

Il semble que ces considérations devraient non seulement porter à l'indulgence envers les vieilles filles, mais même inspirer de l'intérêt pour elles. Cependant nulle part elles ne sont traitées avec autant de rigueur. On prétend excuser cette injustice en disant que beaucoup de filles restent dans le célibat par leur faute; que beaucoup d'entr'elles se livrent à des idées romanesques qu'elles ne peuvent réaliser; qu'un plus grand nombre encore consulte l'orgueil et l'intérêt, et laisse passer l'âge de former les liens du mariage en attendant les partis avantageux auxquels elles prétendent. Ce qui semble sur-tout justifier la sévérité avec laquelle on traite les vieilles filles, ce sont les défauts de leur caractère. Il est certain qu'elles ne possèdent pas au même degré que les femmes mariées, la plupart des vertus propres au sexe, comme la sensibilité, la douceur, la bonté, etc. Mais ces défauts sont l'effet nécessaire de l'état où elles se trouvent, état qui n'est point conforme au vœu de la nature, et elles sont plus à plaindre qu'à blâmer.

« Si vous connaissiez vos avantages, vous seriez les plus heureuses créatures, disait à de vieilles filles une femme chargée d'une famille nombreuse. — Vous ne sentez pas tout le mal-

heur de notre position, répondit une de celles-ci : une femme, j'en conviens, a un pesant fardeau de soucis et de peines à supporter, mais une vieille fille est semblable à un arbre flétri, au milieu d'une plaine aride. » Cette comparaison exprimait de la manière la plus énergique, l'abandon et l'isolement auxquels le célibat condamne les femmes. Cet état n'a pour elles aucun avantage, pas même celui de leur assurer une certaine indépendance, puisque les lois, sur-tout en Angleterre, les retiennent dans une tutelle perpétuelle (*).

CHAPITRE CXIX.

Vieilles femmes.

SI les hommes en Angleterre n'ont pas assez de force d'esprit pour vieillir de bonne grâce; s'ils ont horreur de la vieillesse; s'ils la dissimulent avec soin, que ne doivent point faire les femmes ! Ce faible est bien plus excusable en elles, puisque leur bonheur dépend en partie de l'influence que leur donnent les charmes de

(*) V. le chap. : *Sort des femmes.*

la figure. Comme les années leur font perdre leur empire, il est naturel qu'elles ne se résignent qu'avec peine à vieillir.

En Angleterre les femmes n'ont pas d'âge, du moins dans leur toilette et dans leurs amusemens. La grand'mère se met comme sa petite fille: on les voit souvent danser au même bal. La plupart des femmes que l'on cite dans la société pour leur coquetterie, et qui passent pour faire des nombreuses conquêtes, ne sont plus dans leur jeunesse. Il en est beaucoup sur le retour. On ne parle en quelque sorte de leur beauté que lorsqu'elle est passée. Cette singularité fait l'éloge de la modestie des jeunes femmes, ou du moins elle prouve qu'il leur faut du temps pour avoir la liberté d'être coquettes.

Autrefois en France les femmes du bon ton se faisaient vieilles avant le temps. Ce n'était qu'une coquetterie rafinée. En affectant une vieillesse anticipée, on ne renonçait pas aux priviléges de la jeunesse; on n'en jouissait que plus librement, et l'on se dispensait d'avouer la véritable vieillesse lorsqu'on y était parvenu.

CHAPITRE CXX.

Sort des femmes.

Les lois Anglaises en général ne sont pas favorables aux femmes. Le mariage les place au même rang que leur mari : une femme de qualité qui après la mort de son premier mari, en épouse un second inférieur en rang, perd le titre qu'elle avait du premier, mais la coutume continue à le lui donner. Si elle possède un titre en son droit, elle le garde quand même elle épouserait un homme d'une naissance très-inférieure, et le mari n'a aucun droit au titre et à la dignité de sa femme.

Les femmes parviennent au trône, et jouissent, *par députés*, d'un empire politique universel, que les mœurs et les lois refusent dans l'intérieur à chaque individu du sexe.

Quoique les femmes règnent et héritent des titres de pairies, elles n'ont aucun droit politique. Bien loin d'avoir quelque part à la représentation nationale, elles n'ont pas même le droit d'assister aux séances du parlement bri-

tannique. Cette exclusion salique, n'existait pas au parlement d'Irlande.

Si une femme accouche peu de temps après son mariage, l'enfant est légitime selon la loi, quoique le mari ne s'en reconnaisse pas le père, et que le public pense qu'il a raison. Si le mari est absent pendant plusieurs années, et que la femme accouche douze mois après son départ, l'enfant est légitime aux yeux de la loi; mais il faut que le mari pendant son absence, ne soit pas sorti du royaume, et qu'il soit *resté entre* les quatre mers, comme s'exprime la loi.

Une femme étant regardée comme la propriété de son mari, il faut qu'il réponde de ses actions. Selon les lois anglaises, la femme n'a aucune volonté d'elle-même; le mari est obligé de payer les dettes qu'elle a contractées sans sa participation : il est tenu même à payer celles qu'elle peut avoir faites avant son mariage.

Le mari a le droit de disposer librement des biens de sa femme. Quand une demoiselle a une fortune considérable, les parens prennent des précautions, pour qu'étant mariée elle puisse seule jouir et disposer de sa fortune, et empêcher que le mari ne puisse la ruiner.

Un des plus grands désavantages de la condition des femmes, c'est que les mâles leur sont

toujours préférés dans la succession des biens-fonds. Au défaut d'héritiers mâles, ces biens sont partagés entre les filles.

Filles ou mariées, les femmes sont dans une tutelle perpétuelle. Il n'y a de femme entièrement libre, que celle qui est veuve avec une fortune indépendante.

L'autorité des maris sur leurs femmes est absolue. « Dans un pays libre, dit l'auteur du *Crito*, (recueil d'essais de morale et de politique,) les femmes mariées sont dans un état d'esclavage, comparable à celui des femmes dans l'Inde. Pourquoi faut-il qu'une épouse n'ait pas le droit de se plaindre de celui qui la tyrannise, à moins qu'elle ne puisse prouver légalement, que sa vie a été dans un danger imminent, par la cruauté de son mari? Est-il raisonnable qu'un homme brutal et féroce puisse impunément rendre malheureuse la femme la plus respectable, dans tous les instans de la vie? Pourquoi une femme opprimée ne peut-elle d'abord faire entendre ses plaintes devant une assemblée de parens et d'amis, et les porter ensuite devant un magistrat? Pourquoi faut-il que le divorce ne lui laisse l'espoir de briser la chaîne du mariage, que lorsqu'elle a été souillée ? »

Les lois portent la soumission que la femme

doit à son mari, au point que si elle commet un crime de concert avec lui, elle n'a point à craindre d'être punie, ni même citée en justice. Les lois supposent que l'obéissance qu'elle doit à son mari, l'oblige même à prendre part au crime.

Jusqu'au règne de Charles II, il exista une loi qui autorisait le mari à battre sa femme; étant responsable de ses actions il convenait, disait-on, de lui donner le pouvoir de la contenir par la crainte. Les Anglais d'aujourd'hui, plus policés que leurs ancêtres, ont laissé prendre prescription à leurs femmes, sur une loi également déshonorante pour les deux sexes: mais le petit peuple, qui est attaché aux anciens usages, cite souvent cette loi, et presqu'aussi souvent la met en pratique.

Il est une autre loi encore plus déshonorante qui est en vigueur, c'est celle qui autorise un mari à vendre sa femme. Il faut qu'elle y donne son consentement, et qu'il la conduise au marché, la corde au cou, ainsi que la loi le prescrit, à peu près comme on y menerait son bœuf ou son ane. Ordinairement l'acheteur est l'amant de la femme, ou quelqu'un qui veut la délivrer de la tyrannie du mari.

Afin de mieux imprimer dans l'esprit des

femmes toute la soumission qu'elles doivent à leurs maris, on regarde l'assasinat d'un mari, comme une espèce de haute trahison, et on a fait une loi qui condamne l'assassin à un genre de mort particulier.

CHAPITRE CXXI.

Vieillesse.

« Partout la vieillesse est respectée et honorée, dit M. Wenderborn, mais il faut en excepter l'Angleterre, où les noms de *vieillard*, de *vieille* expriment quelque chose de dégoûtant, et sont presque synonimes de ceux de *vieux singe*, *de vieille sorcière*. Les dénominations qui rappellent le grand âge, sont prononcées avec un air de mépris qu'on ne remarque pas chez les autres peuples. A Sparte la vieillesse était en grande vénération, et Plutarque dit que c'était un plaisir de vieillir à Lacédémone. On peut dire le contraire de l'Angleterre et de Londres.

» Ce travers des Anglais, provient principalement de l'éducation; les pères et mères semblent être gouvernés par leurs enfans à mesure qu'ils grandissent. On dirait que bien des

parens sont persuadés qu'ils doivent céder aux jeunes gens, et ne pas gêner leurs volontés. Ne sachant pas les tenir dans la subordination, ils n'en sont pas traités avec respect, et finissent souvent par devenir leurs jouets. »

Dans un pays où l'on a un pareil travers, il n'est pas surprenant que les deux sexes en général, s'efforcent de cacher, autant que possible, les ravages que le temps fait dans leurs traits et dans leur constitution; mais il est singulier que cette crainte d'une décadence, dont aucun mortel n'est exempt, soit plus grande parmi les Anglais que chez les autres nations, puisqu'en général ils ne paraissent pas craindre la mort. Tout le monde veut passer pour jeune, et s'efforce de cacher ses rides et ses cheveux blancs. Les femmes se fâchent contre leurs miroirs, qui leur disent de tristes vérités, et plusieurs mêmes cherchent à dissiper leur chagrin, en faisant usage de la liqueur *cordiale*. Parmi les hommes, il y en a beaucoup, qui sans considérer l'absurdité de leur conduite, s'habillent dans un âge très-avancé, comme s'ils étaient à leur printemps; on les voit dans les jours les plus froids, sortir légèrement habillés. Ils craindraient, s'ils portaient des manteaux ou des fourrures, de faire soupçonner que leur

constitution est affaiblie, et que leur sang ne circule plus avec la chaleur et la rapidité de la jeunesse. Les rhumes, les rhumatismes et la goutte paraissent en Angleterre comme dans leur véritable patrie, et sont favorisés par le climat; mais les personnes d'une constitution délicate ou avancées en âge, souffrent de grands maux, et cachent, s'il est possible, qu'ils en sont tourmentés, plutôt que de s'habiller d'une manière convenable à leur âge et à leur constitution. En paraissant ainsi habillés parmi les jeunes gens, en affectant la vivacité des premières années, en renonçant à la décente gravité d'un âge avancé, ils augmentent l'orgueil de la jeunesse, et perdent le respect dû à la vieillesse.

Ce que nous disons ici est sans doute sujet à des exceptions, mais elles ne sont pas très-nombreuses. Ce dégoût général pour le caractère de la vieillesse, semble prévaloir, quoique tout le monde désire prolonger ses années. Aussi n'est-il pas d'êtres plus malheureux en Angleterre, que les vieilles personnes, qui forcées de renoncer aux plaisirs et à la société de la jeunesse, ne savent pas s'en dédommager par les plaisirs de la vie domestique, et par le souvenir du bon emploi de leurs belles années. Il y

a des exemples de personnes des deux sexes, qui ont trouvé si pénible le fardeau des années, l'ennui de la retraite, et la nécessité de renoncer aux plaisirs des sens, qu'elles se sont pressées de se délivrer d'une triste existence.

CHAPITRE CXXII.

Malades.

LA société est nulle en Angleterre pour les malades; je parle des malades alités. En France, en Allemagne, en Italie, on fait cent milles pour se trouver au chevet du lit de son ami malade; en Angleterre si l'on est dans sa maison on la quitte; s'il a un mal de gorge, on peut le gagner; si c'est la fièvre, elle peut se communiquer; une fièvre putride, est la peste. Le malade lui-même n'est point surpris de cet abandon : il sait que lui-même n'a pas rendu plus de soins à ses amis malades.

Les trois quarts des maladies des gens riches à Londres sont imaginaires. Nombre de malades paient généreusement les visites régulières du médecin, tandis que ce n'est pas leur corps, mais leur esprit qui est malade. Des hypocon-

drìaques d'une force athlétique, dont la santé serait rétablie en peu de jours par l'exercice, s'imaginent être à la veille de leur dissolution. Les désordres et les excès auxquels ils se livrent produisent souvent une telle faiblesse dans leurs facultés physiques et morales qu'un nuage suffit pour les plonger dans la plus profonde mélancolie, que le son lugubre des cloches les tourmente, et que la vue d'un cercueil les remplit d'horreur. Si on cherchait les causes de ces maladies qui règnent dans la capitale, on trouverait qu'elles viennent de la paresse, de la gourmandise, de la sensualité, et que par conséquent la tempérance, l'activité, la continence en seraient non-seulement le préservatif, mais le remède.

Les promesses des empiriques encouragent les débauchés dans leurs excès ; ils croient qu'ils peuvent se livrer à toute espèce de sensualité ayant des remèdes infaillibles. Avec quel plaisir ils lisent les cures merveilleuses qu'annoncent tous les jours les feuilles publiques! « A présent, dit l'auteur du *View of London*, la passion pour les *spécifiques* est si universelle que le peuple de Londres peut être considéré comme une communauté de philosophes qui égalent en magnanimité Socrate

même. Ils avalent le poison d'un air calme et avec indifférence. Combien doit être magnanime cette nation chez qui nombre de personnes des deux sexes prennent tous les jours du poison avec toute la sérénité et la constance philosophique. »

Il y a deux saisons dans l'année, à Londres, où les gens du bon ton deviennent malades ; c'est la mode alors d'être indisposés tout exprès pour aller prendre les eaux minérales à Bath, à Tunbridge, à Scarbourough, etc. Un lord qui oserait se bien porter pendant ces deux saisons, passerait pour un homme qui ne sait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois dans la première de ces villes cinq à six mille de ces malades volontaires.

On a remarqué que la crainte de la consomption produit en Angleterre des effets très-avantageux. C'est elle qui entretient de magnifiques routes, sur lesquelles les beaux équipages, les *curricles*, les chevaux les plus fins, peuvent marcher d'un bout de l'année à l'autre ; c'est elle qui occupe ces milliers de *stages* qui traversent le royaume dans tous les sens, à tous les momens du jour ; qui établit de bonnes et belles auberges dans les plus petits villages ; enfin qui transforme les bourgs en villes superbes ;

et les cabanes de pêcheurs en lieux de plaisance. Les anciens élevaient des autels aux divinités malfaisantes : en Angleterre on élève des villes, des monumens publics à la consomption.

CHAPITRE CXXIII.

Influence du tems.

« SI les Anglais parlent incessamment du temps, dit Johnson, c'est une conséquence naturelle de l'état variable du ciel et de l'incertitude des saisons. Dans plusieurs parties de l'Univers, la pluie et la sécheresse viennent à des époques certaines; mais aucun de nos insulaires en allant se coucher ne sait si le lendemain l'atmosphère sera pure ou nébuleuse; si son sommeil deviendra plus calme par la chute d'une ondée ou s'il sera interrompu par une tempête. Le beau temps nous réjouit comme si nous échappions à quelque malheur redouté, et nous nous plaignons du mauvais comme d'une chose qui trompe nos espérances.

» Le temps est un sujet plus noble et plus intéressant que ce dont s'entretiennent d'ordinaire les hommes; c'est de l'état des cieux et de

la terre que dépend l'abondance ou la famine, et par conséquent l'existence de plusieurs millions d'individus.

» On parle souvent du temps et pour une autre raison qui fait moins d'honneur à mes chers compatriotes. Nos dispositions changent trop souvent avec la couleur des cieux. Quand nous sommes de bonne humeur nous en rendons grâces à l'influence du soleil : mais si la tristesse ou l'ennui nous gagne, nous cherchons une excuse dans l'horizon et nous attribuons l'état de notre ame à un vent d'est ou aux nuages qui nous dérobent le firmament. On peut très-justement faire un crime à un être doué de raison d'abandonner ses facultés à l'influence de l'air, et de faire dépendre du temps les deux seuls bienfaits que nous avons reçus de la nature, la bienveillance et la tranquillité. Tourner ses regards vers le soleil comme vers l'astre qui fait croître et mûrir les moissons, rien de plus naturel; mais lui demander la paix et la gaieté, c'est le propre de la paresse pusillanime et de la folie superstitieuse. »

Ces hommes, sottement crédules, qui attribuent tout à l'influence du temps, semblent régler leur vie sur le baromètre. Il y en a beaucoup qui croient à l'influence des vents, et

redoutent sur-tout le vent d'est. S'ils ont des visites à faire, avant de se mettre en chemin ils consultent la girouette. Combien de têtes elle gouverne !

CHAPITRE CXXIV.

Influence du charbon-de-terre.

« LE terrain du vin, dit Mirabeau, l'emporte sur celui du charbon-de-terre, même par son influence sur le moral. » Cette influence, que Mirabeau n'a fait qu'entrevoir, a été bien développée par un observateur plein d'esprit et de talent dont nous reproduirons ici les idées (*).

La chaleur du charbon-de-terre, égale et ardente, est la plus propre à déssecher un air extrêmement humide, et par cette raison d'un usage très-utile, dans un climat comme celui d'Angleterre; mais il s'en faut de beaucoup que les feux de ce genre soient aussi vifs, aussi gais que les nôtres, et la construction des cheminées aussi agréable et aussi commode.

(*) V. *Souvenirs de mes voyages en Angleterre*, par M. M.

Les médecins anglais prétendent que rien n'est plus sain à respirer que les exhalaisons sulphureuses dont l'atmosphère de Londres est imprégnée; mais les phthisies et les rhumes y sont plus communs qu'ailleurs : que serait-ce donc si l'atmosphère n'était pas chargée d'exhalaisons ?

Il paraît difficile que les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, tous les organes de nos sens, soient sans cesse enveloppés d'une fumée très-noire, très subtile, très-pénétrante sans en éprouver une altération plus ou moins sensible. Ces fibres délicates dont la finesse détermine le plus ou le moins de sensibilité que nous avons reçue de la nature, frappées continuellement de cette espèce de suie, de cette espèce de causticité qu'exhale le charbon-de-terre, finissent par être au moins fort émoussées, et leur tact perd quelque chose de sa vivacité, de son irritabilité naturelle.

Les goûts, les habitudes, le caractère des Anglais prouvent l'influence de la cause que nous venons d'indiquer. Les mets pour lesquels ils ont une préférence décidée, sont des mets de haut goût; tous leurs potages, tous leurs ragoûts, sont fort épicés ou bien extrêmement doux, comme leurs *tarts* et leurs *puddings*. Les

vins qu'ils préfèrent, sont également ou très-âpres ou très-doux, tels que les vins de Porto, la Malvoisie, et le Madère. Leur sensibilité physique éprouve un besoin plus habituel d'être excitée, et de l'être fortement. La sensibilité morale, qui semble dépendre, d'une manière irrésistible, de celle des sens, est aussi moins susceptible chez les Anglais que chez les autres peuples, et, sans exclure l'influence de plusieurs autres causes, la vapeur du charbon-de-terre y doit avoir beaucoup de part. On aperçoit cette influence lorsque l'on considère que la vie des Anglais est plus occupée qu'active; leurs impressions profondes, mais lentes; leurs sentimens plus violens, mais moins variés, moins fins; lorsque l'on considère que cette espèce d'intelligence vive et prompte, cette espèce d'instinct subit ou rapide, qui semble dépendre beaucoup plus de la nature même de nos premières sensations que de l'exercice réfléchi de nos facultés intellectuelles, est moins commune en Angleterre que dans d'autres pays.

CHAPITRE CXXV.

Mélancolie.

C'est une opinion généralement établie depuis long-temps, que les Anglais sont sombres et mélancoliques, et l'on a regardé ces qualités comme l'effet de l'influence du climat. Cette opinion a été combattue depuis par plusieurs voyageurs, et il s'est trouvé même un écrivain qui a soutenu que les Anglais sont le *peuple le plus gai de l'Europe.* Il devait ajouter pour soutenir son assertion, que selon les Anglais, *le rire gâte la gaieté,* comme le *parler gâte la conversation.* Nous croyons que l'ancienne opinion est très-fondée, mais qu'on l'a exagérée en la généralisant trop. Les Anglais sont amis du plaisir. Ils ont un proverbe qui dit : « Une courte vie, mais joyeuse. *A short life and a merry one.* » et beaucoup d'entr'eux mettent ce principe en pratique.

On a dit que les Anglais ont une grande prédilection pour la tragédie, qu'ils préfèrent le spectacle des crimes et des malheurs de l'humanité à celui des folies et des ridicules, et de là

on a conclu qu'ils ne sont pas amis de la gaieté. Cette observation, si elle a été juste autrefois, ne l'est plus aujourd'hui. Les tours et les lazzi d'arlequin qui n'est point encore banni de la scène anglaise, amusent beaucoup les classes inférieures de spectateurs; la véritable comédie n'amuse pas moins les spectateurs des autres classes. Les Anglais sont si peu ennemis du rire qu'il n'est point rare d'entendre la chambre des communes retentir d'éclats de rire.

Ce qui prouve que ce penchant à la mélancolie, n'est pas si grand, si général qu'on le suppose, c'est qu'il y a beaucoup de personnes qui ont le goût des modes et des frivolités. On peut voir à Londres un grand nombre de *fine gentlemen* (de beaux messieurs), comme ils les appellent, qui s'occupent de frivolités et en font leur grand amusement. Le continuel changement de modes, sur-tout dans le beau sexe, l'ostentation de beaux équipages, montrent assez que les Anglais, malgré leur sérieux, ont aussi du goût pour les frivolités et les bagatelles.

Les Anglais ont beaucoup changé dans le dernier siècle: ils sont devenus plus gais, et par là même raison plus civils et plus polis dans leurs manières; ce qui prouve que la tristesse à

laquelle ils sont sujets, est en partie l'effet de l'éducation et des institutions sociales. Le climat et le tempérament y ont aussi part, mais il ne s'ensuit pas que le sang des Anglais soit plus noir et plus épais que celui des autres nations. Il est certain qu'ils sont plus gais au mois de mai, qu'au mois de novembre, et que si les beaux jours étaient moins rares, si les brouillards et l'humidité (*cold damps*) ne couvraient pas l'île pendant si long-temps, leurs corps et leur esprit ne s'en ressentiraient pas tant, et ils seraient moins sujets à la mélancolie.

CHAPITRE CXXVI.

Spleen.

L'HABITUDE de la mélancolie produit le *spleen*, maladie à laquelle les Anglais sont particulièrement sujets, et dont le nom a passé dans les autres langues de l'Europe. « Le *spleen* est si général dans certaines conditions, dit M. Aikin, que je le regarde comme le grand niveleur de la vie humaine: c'est lui qui rend inutiles au bonheur tous les avantages du rang, de la fortune, des talens; c'est lui qui, sous les

lambris dorés et à une table somptueuse, nous fait envier la cabane, les travaux et le pain noir du pauvre; c'est lui qui nous donne la preuve la plus convaincante qu'il est insensé de se flatter de vivre heureux en vivant seulement pour les plaisirs. »

Cette maladie a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages sérieux et plaisans, de morale et de médecine. On peut citer entr'autres le poëme de Green sur le *spleen*, ouvrage rempli d'esprit, d'images et d'observations piquantes sur les mœurs, et un des plus originaux de la langue anglaise. Green prêche l'épicurisme. Il peut amuser et distraire, mais il n'offre pas de véritable remède au *spleen*. L'indifférence pour tous ces objets, qui sont les plus propres à élever l'ame et à exercer ses plus nobles facultés, n'est pas le meilleur moyen d'écarter cet abattement, cette langueur qui produisent le *spleen*.

Quelqu'influence qu'ait le climat sur cette maladie, il est certain que le régime, c'est-à-dire, l'intempérance et la paresse, en a une plus grande. C'est la classe des riches qui en est presque exclusivement attaquée. Les médecins ont beau leur conseiller la tempérance et l'exercice ou le travail, il leur semble qu'une bonne chère journalière est parfaitement compatible

avec un plan d'exacte tempérance. S'ils font tous les matins une promenade à cheval pour gagner de l'appétit, ils croient avoir fait tout ce qu'on peut faire pour conserver la santé, et ne pas tomber dans les *low spirits*. Si la goutte et l'hypocondrie les surprennent, ce n'est pas leur règle de vie qu'il faut blâmer: l'une est héréditaire et l'autre constitutionnelle. « Un homme tempérant de cette espèce, dit M. Aikin, n'a pas plus de droit de prétendre à des *esprits égaux et calmes*, qu'un ministre d'état à une réputation sans tache, et à une conscience pure. »

Le moyen le plus efficace pour prévenir le *spleen*, c'est l'occupation et le travail. C'est là la grande panacée pour le *tœdium vitæ*, et tout le cortége de maux imaginaires, qui sont plus insupportables que les maux réels. Cette médecine peut être présentée sous mille formes, toutes également efficaces. Elle peut être composée de toutes les différentes proportions d'exercice de l'esprit et du corps; elle peut même être seulement l'un ou l'autre, pourvu qu'elle soit occupation et travail.

Ceux qui peuvent se livrer à la paresse, s'ils le veulent, trouvent difficilement une occupation convenable, et, encore plus difficilement,

assez de résolution pour faire un travail volontaire. C'est pour cela que la majorité de cette classe est condamnée au *spleen*, dès que le plaisir actif ou les occupations ne les préservent pas de ses attaques. Mais ce n'est là qu'une conséquence nécessaire de ces genres de vie totalement artificiels, et qui ne font pas partie du plan primitif de la vie humaine.

CHAPITRE CXXVII.

Folie.

Les Anglais, distingués par leur bon sens, sont plus sujets qu'aucun autre peuple à perdre la raison, et la folie semble être plus *chez elle* (*at home*) en Angleterre que dans les autres pays. Non-seulement on a fondé de vastes hôpitaux pour les lunatiques, mais il y a nombre de maisons particulières où l'on se charge de garder et de traiter ceux dont la raison est aliénée. Shakespeare, lui-même, semble reconnaître que, dans sa patrie, on rencontre plus de fous que partout ailleurs, lorsqu'il fait parler ainsi Hamlet et un paysan:

« *Hamlet.* Eh! Marry, pourquoi fut-il envoyé en Angleterre?

» *Le Paysan.* C'est qu'il était fou; il pourra y recouvrer la raison, ou, s'il ne la recouvre pas, cela ne fait pas grand'chose dans ce pays-là.

» *Hamlet.* Pourquoi?

» *Le Paysan.* On ne s'en apercevra pas. Là, les hommes sont aussi fous que lui (*). »

Si des causes physiologiques ont leur part dans ce dérangement, les causes morales qui naissent de l'éducation et de la manière de vivre, doivent certainement y contribuer davantage (**).

M. Wenderborn blâme Grosley d'avoir dit qu'une plus grande importation des vins de france diminuerait beaucoup l'humeur mélancolique et les dispositions à la folie, parmi les Anglais, en les rendant sujets plus dociles et moins ennemis de l'obéissance passive. « Après le traité de commerce, dit-il, qui rendit les vins de France moins chers, on ne s'est pas aperçu que le nombre des fous soit diminué. D'ailleurs, si ce vin avait la qualité de rendre un peuple passivement obéissant, il est à croire que tout

(*) V. *Hamlet;* acte V, scène I.

(**) V. le chap. : *Mélancolie.*

Anglais, ayant son bon sens, éviterait d'en boire. » Quoique Grosley ne parle pas *d'obéissance passive*, il est vrai qu'il prétend que le roi d'Angleterre a *un intérêt particulier* à rétablir l'usage des vins de France, qui rendraient les Anglais *plus maniables, moins spéculatifs, moins occupés des affaires d'état et sujets plus soumis.*

Il n'est pas nécessaire de prouver qu'il est absurde de faire dépendre de la boisson, l'amour qu'un peuple a pour la liberté ou pour l'esclavage; mais l'observation de Grosley, relativement à la folie, ne manque pas de justesse. Il est certain que, depuis une trentaine d'années, le nombre des lunatiques est moins considérable en Angleterre, et que c'est une suite du régime qu'on a adopté pour les personnes sujettes à la mélancolie. La première chose que prescrivent les médecins, à celles qui en sont attaquées, c'est de ne pas boire du *porter* ni du prétendu vin de Porto, et de faire usage des vins de France; or, si l'importation de ces vins n'était pas sujette à des droits énormes, il est évident qu'ils seraient moins frelatés, et plus à la portée de beaucoup de personnes qui, aujourd'hui, ne peuvent se les procurer. Le grand usage des légumes, très-rares autrefois, a contribué

à diminuer le nombre des vaporeux, parce que, depuis cette époque, les Anglais mangent moins de viande. Enfin, l'usage des bains de mer, aujourd'hui presque général, est aussi une des causes qui ont rendu moins communes les suites funestes des affections mélancoliques.

CHAPITRE CXXVIII.

Suicide.

ON a assigné plusieurs causes pour expliquer ce penchant que les Anglais ont au suicide. On l'a attribué à l'influence du climat, à une disposition mélancolique naturelle, à l'abus de la nourriture animale, etc. Cette manie peut être l'effet de plusieurs causes, mais aucune n'y contribue autant que l'éducation. Dans la jeunesse les passions sont peu contrariées et encore moins réprimées. Dans un âge plus mûr, si on ne peut pas les satisfaire, elles produisent quelquefois la fatale résolution de terminer par des moyens violens, une vie insupportable. Les Quakers sont une preuve évidente de la vérité de cette opinion; ils sont sous le même climat et sous le même régime que les autres Anglais, et cepen-

dant le suicide est presque sans exemple parmi eux. C'est dans la différence d'éducation qu'on en trouve la cause. Les passions des enfans des Quakers sont réprimées et réglées de bonne heure, quoique par des moyens doux, car le Quaker refuse avec calme et fermeté de satisfaire les desirs impétueux de ses enfans; il acquiert ainsi sur eux un grand ascendant, et leur apprend à se vaincre eux-mêmes. Quand on a appris ainsi à être maître de soi, quelque *désappointement*, quelque malheur qu'on éprouve, on ne se livre pas au désespoir au point de terminer ses jours. Ceux au contraire qui, dès l'âge le plus tendre, ont fait consister le bonheur de la vie à satisfaire leurs passions, deviennent les esclaves de la violence de leurs désirs; les *désappointemens* de l'ambition, les peines domestiques, les infirmités de l'âge, l'impatience et la mauvaise humeur qui l'accompagnent, excitent de temps en temps l'affreuse idée de se débarrasser de ces maux, en abrégeant la durée de la vie.

Il y a des gens qui se tuent à la suite d'une mélancolie causée par un enthousiasme religieux; d'autres par le sentiment outré de la honte pour une faute commise, ou par la crainte de perdre leur crédit ou leur réputation, etc.; mais

même dans ces cas, si on examine les causes du suicide, on les trouve dans des idées exagérées d'honneur, ou dans de fausses idées de religion, dont on a été imbu dès l'enfance. La pauvreté, qui naît de l'excessive cherté des vivres, et de la multiplicité des taxes, le sentiment de mépris qui y est attaché, l'impuissance de le supporter, produisent aussi des suicides. Ces différentes causes morales, jointes à un sang épais et à un système nerveux trop irritable, peuvent expliquer pourquoi cette manie d'une mort volontaire est plus commune en Angleterre. Quoique les Anglais donnent moins à la coutume que d'autres nations, elle ne laisse pas cependant d'avoir sur eux une funeste influence pour le suicide. Tant d'exemples d'une mort volontaire qu'ils ont devant eux semblent les encourager, et leur dire, ce que Arrie disait à son époux : *Pœte, non dolet.*

Les lois anglaises, comme celles de plusieurs autres pays, mettent le suicide au rang des crimes, et le punissent, quoique la punition ne puisse atteindre le coupable. Elles condamnent les malheureux qui se détruisent eux-mêmes à être enterrés sur un grand chemin, avec un pieu passé au travers du corps, et confisquent leurs biens ; mais on les déclare toujours luna-

tiques, par égard pour leurs familles, quoiqu'il soit ordinairement notoire que le suicide n'était pas fou quand il s'est tué. La loi n'est exécutée que très-rarement et à l'égard de quelque malheureux sans biens et sans amis, c'est-à-dire, de ceux qu'on doit présumer avoir été victimes d'un désespoir produit par le malheur, et qu'il est encore plus absurde de traiter avec toute la sévérité de la loi.

Les gazettes annoncent souvent des suicides. Cette fureur est si commune, qu'elle est regardée comme une chose sensée, même chez d'honnêtes gens. « Il était las de la vie, il en est sorti, dit un Anglais, quand on lui annonça que son fils unique venait de se précipiter dans la Tamise et de se noyer. » Milord Scarbouroug quitta la vie avec la même indifférence qu'il avait quitté sa place de grand écuyer. On lui reprochait dans la chambre des communes de prendre le parti du roi parcequ'il avait une belle charge à la cour: « Messieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en démets à l'instant. » Il se trouva depuis embarrassé entre une maitresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, et une femme qu'il estimait et à qui il avait fait une promesse de mariage; il se tua pour se tirer d'embarras.

Philippe Mordaunt, était un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout et passionnément aimé de sa maitresse. Il lui prit un dégoût de la vie; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, et même fit des vers, dont voici les derniers traits en français:

« L'opium peut aider le sage,
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut, au lieu d'opium,
Un pistolet et du courage. »

Il se conduisit selon ses principes, et se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison que son ame était lasse de son corps, et que quand on est mécontent de sa maison il faut en sortir.

Un Anglais, séjournant à Ostende, manda plusieurs musiciens pour un concert qu'il voulait faire exécuter chez lui; ils arrivèrent, et comme ils se préparaient à exécuter leur musique ordinaire, l'Anglais tira de son porte-feuille un chef-d'œuvre, à ce qu'il disait, et le plaça sur les pupîtres; c'était *une messe des morts* d'un fameux maître d'Italie. Les symphonistes, les chanteurs s'efforcèrent de mettre dans leur exécution tout le sombre, tout le pathétique, que ce genre exige; ils y réussirent si bien qu'au

dernier *requiem*, l'Anglais se tua d'un coup de pistolet.

On a blâmé, avec raison, Addisson d'avoir mis le suicide sous le point de vue le plus favorable, dans sa tragédie de *Caton*. Il aurait dû considérer que ses compatriotes avaient plutôt besoin d'être détournés de cet acte de fureur, que d'y être excités par un grand exemple. Nous ne croyons pas qu'on ait donné, sur les théâtres Anglais, aucune pièce dont l'objet soit d'inspirer l'horreur du suicide.

CHAPITRE CXXIX.

Funérailles.

Tous les Anglais aiment avec passion les beaux convois funèbres, mais cette passion est encore plus remarquable dans les personnes de basse condition, et sur-tout dans les femmes. Bien des femmes qui haïssaient leurs maris cordialement, et qui ne leur laissaient pas passer un seul jour tranquille durant leur vie, dépensent ce qui suffirait au maintien de la famille pendant un an, afin que leur chère ame (*the poor dear soul*)

ait de belles funérailles, un poile de velours, un cercueil orné de plaques argentées, un char funèbre avec un bel attelage, etc.

C'est en Angleterre seulement qu'on applique les épithètes de *délicieux*, de *charmant* aux draps mortuaires, et aux cercueils, et avec une telle énergie, qu'on est tenté de croire que celui qui en parle, porte envie à la personne pour qui on les pourvoit. Être enterré ce qu'on appelle décemment, est une grande affaire pour les plus petits marchands, et pour les artisans. Un mari ou une femme qui ne dépenserait pas pour les funérailles de sa chère moitié, plus que son état ne l'exige absolument, courrait risque d'être mis en pièces, ou d'être lui-même enterré tout vif. Aussi voit-on des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parce que plusieurs de leurs ancêtres ne vivent plus : leurs facultés ont été enterrées avec eux dans le même tombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivans; combien les enterremens enseve-lissent de mariages, et quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts!

« La mode et la fatuité (*foppery*), dit un Anglais, affectent même cette dernière parure de la vanité humaine. Certains entrepreneurs sont fameux pour la forme de leurs cercueils, l'élé-

gance de leurs plumets, le goût des plaques de cuivre argenté et des autres décorations, mais sur-tout par l'agréable coupe de leurs draps mortuaires. A Londres, le petit peuple épargne une partie considérable des frais que les enterremens entraînent dans les provinces et à la campagne. On n'élève pas autour de la sépulture une grille de bois, ou une pierre, sur laquelle on grave de mauvais vers sans orthographe, et qu'on décore souvent de têtes de mort, de la figure du temps, avec sa faux et son sablier, ou de celle d'un ange jouflu, qui sonne la dernière trompette. Mais si un mercier, un marchand de chandelle qui a prospéré dans son commerce, se fait enterrer dans sa paroisse, la vanité engage souvent sa veuve ou ses héritiers, à élever un petit monument en son honneur, en faisant les frais suivans: quarante liv. sterl. à l'office héraldique, pour une cotte d'armes; dix liv. sterl. au maître des écoles libres, pour douze vers exhamètres latins, qui rappellent la naissance et les vertus du défunt, et cinquante liv. sterl. pour un petit monument de marbre; en faisant ces dépenses, la famille aura un *écuyer* (*armiger*) qui l'illustrera. Son épitaphe étant écrite en latin, ne peut pas être lue et démentie par ses voisins, en sorte qu'après

quelques générations, on pourra croire aux vertus dont on l'a gratifié. »

Cette manie des beaux enterrements a l'avantage de faire disparaître toute distinction; il n'y a pas plus de différence dans le convoi d'un duc et celui d'un marchand, qu'on n'en trouverait dans leur poussière au tombeau : tous deux sont également portés à leur dernière demeure dans des voitures de deuil. Cet usage fut sans doute introduit par les anciens nobles, qui avaient leur sépulture près de leurs châteaux, où leurs ancêtres avaient été déposés; il était naturel qu'on se servit de voitures pour les y transporter. Par une ridicule imitation des mœurs des grands, un simple marchand qui alla à pied toute sa vie, se fait porter après sa mort, quelquefois à peine à cent toises de sa maison, avec l'équipage et la suite d'un lord; et celui dont l'ambition ne s'éleva jamais au-dessus d'un simple cheval de cabriolet, est traîné à sa dernière demeure, par un superbe attelage de six chevaux.

Il y a une autre coutume, qui a dû aussi être introduite par les grands, et qui a été ensuite adoptée par les autres classes. C'est celle de suspendre au-dessus de la porte du décédé, ses armes bordées de noir. On pourrait approuver

ces enseignes de mort, si elles rapelaient aux passans les bonnes actions faites par les défunts, et inspirer aux vivans, le désir d'imiter leurs vertus. Mais pourquoi un individu obscur et nul, ne peut-il sortir du monde, sans que le public en soit instruit par cette affiche? Le bureau héraldique et les entrepreneurs tirent aussi de grands profits de cette branche de vanité.

Un plaisant proposait à lord North de mettre une taxe sur les cercueils, objet d'une nécessité indispensable, et qui aurait l'avantage de ne pas faire crier les consommateurs. Cette taxe serait sans doute très-productive.

CHAPITRE CXXX.

Épithaphes.

Non-seulement les Anglais aiment avec passion les beaux enterremens, mais ils voudraient tous, qu'on gravât sur leurs tombeaux des épitaphes propres à immortaliser leurs noms. Il en a été des inscriptions funèbres, comme de beaucoup d'autres choses louables et utiles. L'amitié, l'intérêt, la flatterie, la vanité et d'autres passions en ont abusé, et nulle part

cet abus n'est aussi remarquable qu'en Angleterre. L'amitié, la tendresse, la reconnaissance, ont le droit d'élever des monumens à la mémoire des morts; mais de tant d'épitaphes dictées par ces motifs, combien y en a-t-il qui apprennent quelque chose à la postérité, et même à la génération présente? Il y a trop lieu de craindre que le dernier acte d'attachement envers les morts, ne soit un acte de fausseté délibérée pour en imposer, du moins pour quelque temps, aux vivans.

On remarque en parcourant les cimetières, que les épitaphes contiennent des éloges banaux, mais cet inconvénient est inévitable; outre la difficulté de donner des louanges particulières et bien appropriées, la plupart des hommes n'ont point de caractère qui les distingue, et il est difficile de dire d'eux quelque chose qui ne soit pas applicable à mille autres. On remarque les mêmes répétitions dans ces réflexions, dont l'objet est de réveiller la piété, la sensibilité du lecteur, ou de lui rappeler le souvenir de la mort. Plus le sujet de l'épitaphe est stérile, plus les réflexions devraient être intéressantes et variées. Ce ne sont pas là les seuls défauts qu'on puisse reprocher aux épitaphes en Angleterre: dans presque tous les cimetières, on lit des ins-

criptions sépulchrales, qui choquent la grammaire, le bon sens et la décence. « Les voyageurs, dit M. Knox, au lieu de visiter ces asiles des morts, dans la vue d'y recueillir des réflexions salutaires, y vont ordinairement pour s'amuser de l'absurdité et du ridicule des épitaphes. Ce serait consulter l'honneur des morts et celui des amis qui survivent, que d'accorder aux recteurs et aux vicaires des paroisses, le privilége de rêvoir et de corriger les épitaphes. »

Parmi un grand nombre d'épitaphes singulières qu'on a recueillies, nous citerons les suivantes :

I.

« Lecteur, passe ton chemin, ne perds jamais » ton temps à lire une mauvaise notice et de » mauvais vers ; cette terre te dit ce que je » suis, et que t'importe de savoir ce que je » fus? »

II.

Épitaphe d'un nommé Stone (Pierre).

« L'anathème prononcé contre Jérusalem, » ne s'est jamais accompli pour moi ; car tu » vois ici pierre sur Pierre. »

III.

Épitaphe d'une jeune fille.

« Quoiqu'elle fut jeune, sa jeunesse n'a pu
» la protéger contre la main impartiale de la
» mort. La vie est une toile d'araignée, quel-
» que heureuse qu'elle soit, et la mort un balai
» qui nous enlève tous. »

IV.

« La mort de Jésus-Christ est ma vie; ma
» vie est la porte de la mort. Ainsi par deux
» morts, j'obtiens une vie immortelle. »

V.

Épitaphe d'un Matelot.

« Quoique les vents et les vagues m'aient
» ballotté dans tous les sens, en dépit d'eux je
» suis entré au port. Mais quoique je sois ici
» à l'ancre avec beaucoup d'autres de notre
» flotte, j'espère la lever un jour et rejoindre
» mon amiral Jésus-Christ. »

VI.

« La camarde m'a saisi sans m'en prévenir.
» J'étais bien le soir, j'étais mort le matin. »

VII.

« Ici gît Guillaume Petit, tisserand, et c'est tout. »

Cette dernière épitaphe est une satyre de ces inscriptions sans nombre, qui rapellent des hommes, dont l'histoire ou le caractère n'ont rien qui les distingue de mille autres de leurs semblables.

« Les églises et les cimetières d'Angleterre, dit M. Knox, présentent plusieurs inscriptions sépulchrales, qui feraient honneur aux plus beaux temps de l'antiquité. L'abbaye de Westminster en offre plusieurs modèles; mais on y en trouverait d'avantage, si la plupart des épitaphes n'étaient pas simplement historiques. Des monumens élevés à des hommes célèbres, qui fournissaient sujet à des pensées, à des sentimens élevés, présentent un détail ennuyeux de dates, aussi peu intéressant qu'un paragraphe de gazette annonçant une mort, ou qu'un article d'un registre de paroisse. Il paraît que l'on compte beaucoup plus sur le sculpteur du tombeau, que sur l'écrivain de l'épitaphe; tandis qu'une simple pierre avec une belle inscription, ferait plus d'honneur au mort

et à sa famille, que le plus excellent ouvrage d'un Roubillac ou d'un Bacon. »

Puisque les Anglais aiment tant les épitaphes, ils devraient suivre le conseil d'un philosophe, qui conseillait de faire soi-même son épitaphe, de la faire la plus avantageuse possible, et de travailler ensuite à la mériter. Au reste, quelqu'abus qu'on fasse des épitaphes en Angleterre, il est beaucoup moins blamable que la négligence pour la mémoire des morts. Il part d'un bon principe, le désir de se survivre: il peut être la cause de bonnes actions; il resserre les liens des familles. Les tombeaux des hommes obscurs, mais honnêtes, du laboureur utile, de l'artisan industrieux, ne sont pas sans intérêt et sans utilité. Qui n'aime à voir rendre les mêmes honneurs à toutes les classes de citoyens, et reconnaître l'égalité dans le seul endroit où elle existe réellement?

De l'esclave et du roi, la poussière est la même.

THOMAS.

On a observé que la violation des tombeaux n'aurait peut-être pas eu lieu en France, pendant les horreurs de la révolution, si on avait vu quelque part, les tombeaux des hommes de toutes les classes de la société, comme en Angleterre et ailleurs. Le tombeau de l'homme du

peuple, aurait défendu celui du grand: les niveleurs en détruisant les tombeaux de famille, croyaient rétablir l'égalité.

CHAPITRE CXXXI.

Contrastes du caractère anglais.

ON remarque dans le caractère national des Anglais, des qualités opposées, des contrastes frappans, des contradictions mêmes; il réunit la hauteur et la servilité; la fierté et la vénalité; la dureté et l'humanité; la morgue et la mauvaise honte; la raison, le jugement, les lumières, et des folies religieuses, des préjugés de toute espèce; l'amour de la liberté, et la presse pour les marins, les engagemens perpétuels pour le service militaire; une prodigalité presque toujours ridicule, et une économie souvent sordide; un grand luxe extérieur, et de la mesquinerie dans la vie domestique; l'apparence de la plus parfaite égalité, et tous les rangs, toutes les places, marqués et vivement disputés, même dans les plaisirs publics; une aisance généralement répandue, presque jamais l'aspect de la misère, et tous les visages portant l'empreinte

de la tristesse et de la mélancolie. L'Anglais estime sa femme et la traite avec mépris; il parle sans cesse de sentiment et de bonheur domestique, et il court sans cesse après la dissipation et le plaisir, abandonne ses enfans dès l'adolescence à eux-mêmes, et délaisse ses parens dans la vieillesse; avec l'amour de l'indépendance, avec de la réflexion et de l'énergie, il adopte aveuglément, en fait d'affaires, la façon de penser d'un chef de parti; il aime exclusivement son pays, ses mœurs, son régime diététique, et nombre d'individus s'exilent volontairement pour la vie par inquiétude, par avidité, par ambition. Il n'aime et ne desire que la guerre, et il attache exclusivement sa prospérité au commerce fondé sur la paix, etc.

« L'homme est un sujet merveilleusement vain et ondoyant, dit Montaigne, et il est malaisé d'y former un jugement constant et uniforme. » Sans-doute cette inconstance naturelle de l'homme suffit pour expliquer des inconséquences que l'on remarque dans leur conduite; mais, lorsqu'il est question d'un peuple, s'il offre constamment des qualités opposées, ou elles ne le sont pas en effet, ou on peut rendre raison de leur opposition. Nous croyons qu'on peut expliquer les contrastes du caractère An-

glais, en distinguant les différens élémens qui composent cette nation. Nous avons déjà examiné quels peuvent avoir été les effets de la conquête sur ce caractère, et jusques à quel point ils se font sentir encore. Si on considère la nation Britannique dans son état actuel, on voit d'abord qu'elle se compose en effet de trois peuples, d'une origine, d'un caractère différens, qui conservent beaucoup de lois et une religion différentes, quoiqu'elles soient réunies sous le même gouvernement. L'Anglais, l'Écossais, l'Irlandais, n'ont ni le même physique, ni en général la même éducation, ni les mêmes préjugés. Les individus de ces trois peuples occupant le même rang, les mêmes places, exerçant les mêmes arts, ne peuvent offrir les mêmes qualités.

Si l'on considère ensuite les différentes classes de la société, elles doivent aussi présenter des différences et des contrastes. Le propriétaire de terres, accoutumé à l'indépendance, étranger aux spéculations du commerce, a de la franchise, de la générosité, de l'humanité. Le négociant, le marchand, ont nécessairement l'esprit mercantile, esprit avide qui prend l'intérêt pour mesure de la probité et de la bonne foi; on ne peut trouver en eux les sentimens qui dis-

tinguent la classe précédente. Les banquiers, les capitalistes, qui font valoir leur argent, ceux qui l'emploient dans des spéculations odieuses, telles que la traite des nègres, ont aussi tous les vices de l'esprit mercantile et financier. Cette classe nombreuse de riches, qui ont fait leur fortune dans les deux Indes, souvent par les moyens les plus iniques, ne peut pas réunir non plus beaucoup de qualités morales; ses richesses cependant lui assurent une grande influence dans la société et dans l'état. Les marins, classe très-nombreuse en Angleterre, ont aussi des qualités qui leur sont propres, et qui offrent une espèce de contraste avec celles des autres classes.

Lorsque l'on considère ces différens élémens dont se compose la nation britannique, il est aisé d'apercevoir que, s'il y a des causes qui tendent à rendre le caractère uniforme, il y en a d'autres qui tendent à lui donner des qualités différentes et opposées; que les qualités qui paraissent opposées n'appartiennent pas aux mêmes classes, quoique les alliances les confondent souvent l'une avec l'autre; que plusieurs de ces qualités, opposées en apparence, sont compatibles entr'elles et souvent l'effet d'une même cause. Celui qui a de la fierté et de la hauteur, pro-

duites par le sentiment de sa propre dignité, peut rarement être soupçonné de servilité et de vénalité. Celui qui se fait remarquer par son humanité ne mérite pas le reproche de dureté. Le riche propriétaire, qui répand le bonheur dans ses terres, sait mieux respecter la qualité d'homme que le riche nabab ou le riche colon, qui se sont engraissés de la substance des malheureux Indiens, et des nègres esclaves.

La prodigalité est l'effet de ce penchant naturel, qu'ont tous les Anglais, de paraître plus qu'ils ne sont en effet; mais tous n'ont pas les mêmes moyens; de là, le luxe extérieur et la mesquinerie dans la vie domestique. On voit partout l'apparence d'une parfaite égalité: c'est que tous les citoyens ont des droits égaux, et que d'ailleurs, pour se populariser, il est nécessaire de se mettre au niveau des autres. Mais chacun soutient ses prérogatives, son rang, parce que la considération, le crédit et mille autres avantages y sont attachés.

La tristesse et la mélancolie qui sont empreintes sur tous les visages, malgré l'apparence de l'aisance générale, proviennent du climat et d'autres causes que nous avons indiquées: on les confond souvent avec le sérieux. Leur attachement exclusif pour leur pays ne les empêche pas

de s'en exiler volontairement: c'est qu'ils trouvent, à habiter les pays étrangers, des avantages que, dans plusieurs circonstances, ne leur offre pas leur patrie. S'ils aiment et desirent la guerre, c'est qu'elle n'est nullement contraire à leurs intérêts comme négocians, puisque la guerre a toujours pour objet les avantages du commerce, et qu'elle finit presque toujours par les traités les plus avantageux. Enfin, l'Anglais n'a pour règle de sa conduite que sa propre volonté; le *qu'en dira-t-on* ne lui en impose pas. Dès qu'il respecte les lois il est le maître de faire tout ce qu'il veut; il sait qu'on a pour les bizarreries une grande indulgence, parce qu'on n'y voit en quelque sorte qu'un exercice des droits qui appartiennent à tout le monde: de là ces singularités, ces extravagances, ces folies, fruits de cette même liberté, qui fait qu'en général chacun pense d'après soi-même, et qui forme ce bon sens, plus commun peut-être que dans beaucoup d'autres pays.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier volume.

CHAPITRE I.er *Introduction.* page 1.
CHAP. II. *Origine et progrès de Londres.* 5.
CHAP. III. *Grandeur de Londres.* 9.
CHAP. IV. *Aspect de Londres.* 12.
CHAP. V. *Rues et trottoirs.* 16.
CHAP. VI. *Maisons.* 22.
CHAP. VII. *Boutiques.* 26.
CHAP. VIII. *Illumination.* 28.
CHAP. IX. *Places.* 30.
CHAP. X. *Hôtels.* 35.
CHAP. XI. *Palais de St.-James, de Buckingham,* etc. 38.
CHAP. XII. *Palais de Westminster.* 42.
CHAP. XIII. *Hôtel-de-Ville.* 45.
CHAP. XIV. *Hôtel du Maire.* 47.
CHAP. XV. *Bourse royale.* 49.
CHAP. XVI. *Hôtel de la Banque.* 52.
CHAP. XVII. *Palais de Sommerset.* 54.

CHAP. XVIII. *Hôtels de l'Amirauté, des Gardes, de la Trésorerie*, etc. 55.
CHAP. XIX. *Abbaye de Westminster.* 57.
CHAP. XX. *Cathédrale de St.-Paul.* 69.
CHAP. XXI. *Églises.* 75.
CHAP. XXII. *Tour de Londres.* 80.
CHAP. XXIII. *Monument.* 85.
CHAP. XXIV. *Tamise.* 88.
CHAP. XXV. *Ponts de la Tamise.* 91.
CHAP. XXVI. *Port de Londres.* 95.
CHAP. XXVII. *Approvisionnement d'eau.* 97.
CHAP. XXVIII. *Prisons.* 100.
CHAP. XXIX. *Hôpitaux.* 105.
CHAP. XXX. *Hôpital des fous.* 110.
CHAP. XXXI. *Hôpital des Enfans Trouvés.* 113.
CHAP. XXXII. *Hospices des Orphelins, des Pauvres et des Vieillards.* 117.
CHAP. XXXIII. *Asile des Orphelines, et Hospice de la Madeleine.* 120.
CHAP. XXXIV. *Hôtels des Invalides.* 122.
CHAP. XXXV. *Promenades publiques.* 126.
CHAP. XXXVI. *Vauxhall.* 132.
CHAP. XXXVII. *Ranelagh.* 134.
CHAP. XXXVIII. *Jardins à Thé.* 136.
CHAP. XXXIX. *Spectacles de Londres.* 137.
CHAP. XL. *Habitans de Londres.* 142.

CHAP. XLI. *Habitans de la Cité et habitans de Westminster.* 150.
CHAP. XLII. *Population de Londres.* 152.
CHAP. XLIII. *Négocians et marchands.* 153.
CHAP. XLIV. *Corporations.* 158.
CHAP. XLV. *Artisans et ouvriers.* 165.
CHAP. XLVI. *Marins.* 166.
CHAP. XLVII. *Gens de loi.* 171.
CHAP. XLVIII. *Gentry et Gentleman.* 175.
CHAP. XLIX. *Écuyers.* 177.
CHAP. L. *Noblesse.* 179.
CHAP. LI. *Domestiques.* 183.
CHAP. LII. *Genre de vie des Anglais.* 188.
CHAP. LIII. *Repas.* 190.
CHAP. LIV. *Toasts.* 195.
CHAP. LV. *Tavernes.* 200.
CHAP. LVI. *Clubs.* 202.
CHAP. LVII. *Café.* 205.
CHAP. LVIII. *Thé.* 209.
CHAP. LIX. *Bagnios.* 211.
CHAP. LX. *Filles publiques* 214.
CHAP. LXI. *Femmes entretenues.* 218.
CHAP. LXII. *Charlatans.* 221.
CHAP. LXIII. *Manière de frapper aux portes* 225.
CHAP. LXIV. *Salutations à la mode.* 227.
CHAP. LXV. *Routs ou grandes assemblées.* 230.

CHAP. LXVI. *Conversation.* 233.
CHAP. LXVII. *Calambourgs.* 236.
CHAP. LXVIII. *Bulls irlandaises.* 239.
CHAP. LXIX. *Jeu.* 241.
CHAP. LXX. *Paris.* 244.
CHAP. LXXI. *Passions de la chasse.* 246.
CHAP. LXXII. *Chiens.* 250.
CHAP. LXXIII. *Chevaux.—Courses.* 255.
CHAP. LXXIV. *Combats de coqs.* 259.
CHAP. LXXV. *Pugilat.* 263.
CHAP. LXXVI. *Mascarades.* 267.
CHAP. LXXVII. *Voyages.* 269.
CHAP. LXXVIII. *Bains.* 272.
CHAP. LXXIX. *Existence des Anglais à la campagne.* 278.
CHAP. LXXX. *Influence des conquêtes sur le caractère national.* 283.
CHAP. LXXXI. *Influence du climat sur le caractère national.* 287.
CHAP. LXXXII. *Opinion de Hume sur le caractère national des Anglais.* 288.
CHAP. LXXXIII. *Orgueil national.* 291.
CHAP. LXXXIV. *Esprit public.* 295.
CHAP. LXXXV. *Indépendance dans la manière de penser.* 298.
CHAP. LXXXVI. *Humanité.* 301.
CHAP. LXXXVII. *Philantropes célèbres.* 305.
CHAP. LXXXVIII. *Générosité.* 312.

CHAP. LXXXIX. *Quel homme est-ce?* 516.
CHAP. XC. *Considération pour les richesses.* 518.
CHAP. XCI. *Apparences* 520.
CHAP. XCII. *Sincérité et franchise.* 524.
CHAP. XCIII. *Taciturnité.* 525.
CHAP. XCIV. *Reserve et fausse honte.* 528.
CHAP. XCV. *Moquerie.* 530.
CHAP. XCVI. *Curiosité et crédulité.* 532.
CHAP. XCVII. *Singularité.* 534.
CHAP. XCVIII. *Activité anglaise.* 537.
CHAP. XCIX. *Esprit commercial.* 539.
CHAP. C. *Intempérance.* 541.
CHAP. CI. *Propreté.* 546.
CHAP. CII. *Égoïsme.* 549.
CHAP. CIII. *Haine pour les étrangers.* 552.
CHAP. CIV. *Ennemi naturel.* 556.
CHAP. CV. *Sabots et pieds nuds.* 560.
CHAP. CVI. *Illibéralité des Anglais à l'égard des Ecossais.* 563.
CHAP. CVII. *Illibéralité des Anglais à l'égard des Irlandais.* 566.
CHAP. CVIII. *Jeunes gens.* 568.
CHAP. CIX. *Amour et galanterie.* 572.
CHAP. CX. *Enlèvement.* 575.
CHAP. CXI. *Mariage.* 578.
CHAP. CXII. *Bonheur domestique.* 583.

CHAP. CXIII. *Beauté des Anglaises.* 386.
CHAP. CXIV. *Conversation et taciturnité des Anglaises.* 389.
CHAP. CXV. *Affectation de sensibilité.* 391.
CHAP. CXVI. *Pruderie.* 395.
CHAP. CXVII. *Modes.* 401.
CHAP. CXVIII. *Vieilles filles.* 405.
CHAP. CXIX. *Vieilles femmes.* 407.
CHAP. CXX. *Sort des femmes.* 409.
CHAP. CXXI. *Vieillesse.* 413.
CHAP. CXXII. *Malades.* 416.
CHAP. CXXIII. *Influence du tems.* 419.
CHAP. CXXIV. *Influence du charbon-de-terre.* 421.
CHAP. CXXV. *Mélancolie.* 424.
CHAP. CXXVI. *Spleen.* 426.
CHAP. CXXVII. *Folie.* 429.
CHAP. CXXVIII. *Suicide.* 432.
CHAP. CXXIX. *Funérailles.* 437.
CHAP. CXXX. *Épitaphes.* 441.
CHAP. CXXXI. *Contrastes du caractère Anglais.* 447.

Fin de la Table du premier volume.

00083892

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018